

JENNY HAN

l'été devant
nous



JENNY HAN

l'été devant
nous



M

Quand j'étais petite, je passais toutes mes soirées du mercredi avec ma mère, devant une vieille comédie musicale. C'était notre rituel. S'ils étaient dans le coin, mon père ou mon frère Steven en regardaient parfois un bout avec nous mais, la plupart du temps, le mercredi soir, nous nous installions toutes les deux, ma mère et moi, sur le canapé avec une couverture et du pop-corn sucré-salé. Au programme : *The Music*

Man, West Side Story, Le Chant du Missouri, autant de films que j'aimais bien ;

Chantons sous la pluie, que j'appréciais beaucoup. Aucun n'arrivait à la cheville de *Bye bye Birdie* cependant. Ma comédie musicale préférée au monde. Je la visionnais jusqu'à ce que ma mère n'en puisse plus. Comme l'héroïne, Kim MacAfee, je rêvais de mettre du mascara, du rouge à lèvres et des talons, je rêvais de me sentir femme, bien dans mon corps, je rêvais d'entendre les garçons siffler sur mon passage. Je voulais lui ressembler plus tard, posséder les mêmes vêtements qu'elle.

À l'heure d'aller au lit, je chantais devant le miroir de la salle de bains, la bouche pleine de dentifrice : « *We love you, Conrad, oh yes we do. We love you, Conrad, and we'll be true.* » Je m'en donnais à cœur joie, du haut de mes huit, puis neuf, puis dix ans. Ce n'était pas au Conrad de *Birdie* que je m'adressais, non, c'était au mien.

Conrad Beck Fisher, le garçon de mes rêves préadolescents.

Je n'ai été amoureuse que de deux garçons. Et qui portaient le même nom de famille.

Conrad était le premier, et je l'aimais comme on ne peut aimer que la première fois.

Les yeux fermés, parce qu'on refuse de les ouvrir. Avec étourdissement, bêtise et ferveur. Un genre d'amour qui ne se reproduit jamais.

Ensuite, il y a eu Jeremiah. Dans son regard, je voyais le passé, le présent et le futur.

Il ne connaissait pas seulement celle que j'avais été, mais celle que j'étais devenue, et il m'aimait toujours.

Les deux grands amours de ma vie. J'ai toujours su, je crois, que je deviendrais un jour Belly Fisher. J'ignorais, en revanche, que ça arriverait dans ces circonstances-là.

Chapitre un

Lorsque, la semaine des examens de fin d'année, on a travaillé cinq heures d'affilée, on a besoin de trois choses pour rester éveillé toute la nuit. Le plus grand granité de la terre, moitié cerise moitié Coca. Un bas de pyjama confortable, le genre qui a déjà été lavé si souvent qu'il est aussi fin qu'un mouchoir en papier. Enfin, des pauses danse. Un tas de pauses. Dès qu'on sent ses yeux se fermer tout seuls et qu'on ne rêve plus que de son lit, une seule chose permet de tenir le coup : danser.

Il était quatre heures du matin, et je révisais pour le dernier écrit de ma première année à la Finch University, la faculté de médecine de Chicago. Je campais dans la bibliothèque de mon dortoir avec ma nouvelle meilleure amie, Anika Johnson, et mon ancienne meilleure amie, Taylor Jewel. Les vacances d'été étaient si proches que je pouvais presque sentir leur goût sur ma langue. Plus que cinq jours. J'avais commencé le décompte en avril.

– Interroge-moi, m'a ordonné Taylor d'une voix rauque.

J'ai ouvert une page de mon cahier au hasard.

– Donne-moi une définition de *l'anima* par opposition à *Yanimus*.

Taylor s'est mordillé la lèvre inférieure avant de répondre :

– J'ai droit à un indice ?

– Mmm... pense au latin.

– Je n'en ai jamais fait ! Il va y avoir du latin à cet exam ?

– Non, j'essayais juste de te mettre sur la piste. En latin, les noms masculins se terminent en - *us*, les noms féminins en - *a*. L' *'anima* est l'archétype de la part féminine de l'âme, 1' *'animus* celui de la part masculine. Tu te rappelleras ?

Elle a laissé échapper un lourd soupir.

– Non. Je vais sans doute me planter.

Relevant le nez de ses notes, Anika a lancé :

– Peut-être que si tu passais moins de temps à envoyer des textos et davantage à bosser, tu aurais plus de chances de réussir.

Taylor l'a foudroyée du regard.

– J'aide ma grande soeur à organiser notre petit déjeuner de fin d'année, c'est pour ça que je suis de garde, ce soir.

– De garde ? a répété Anika, l'air amusé. Comme à l'hôpital ?

– Exactement, a riposté Taylor d'un ton cassant.

– Le menu a été arrêté ? Pancakes ou gaufres ?

– Pain perdu, je te remercie de t'y intéresser.

Nous suivions toutes les trois le même cours de psychologie ; Taylor et moi passions notre examen le lendemain, Anika le jour d'après. Avec son esprit naturel de compétition, Taylor était jalouse, très jalouse, de mon amitié avec Anika, même si elle ne l'aurait avoué pour rien au monde. J'avais des relations très différentes avec chacune d'elles. Anika était détendue et facile à vivre. Elle ne s'empressait pas de juger les autres et, surtout, elle ne me reprochait pas d'être moi. Ne me connaissant pas depuis toujours, elle n'avait ni attentes ni préjugés. Ce qui me laissait une forme de liberté. D'autant qu'elle ne ressemblait à aucun de mes amis d'enfance. Originnaire de New York, elle avait un père musicien de jazz et une mère écrivain.

Deux heures plus tard, le soleil pointait son nez, baignant la chambre d'une lumière bleutée ; Taylor avait la tête baissée et Anika un regard vide de zombie. J'ai roulé deux feuilles de papier en boule et les ai jetées sur mes amies.

– Pause ! ai-je lancé en allumant mon ordinateur et en me dandinant sur ma chaise.

– Qu'est-ce qui te met d'aussi bonne humeur ? m'a demandé Anika, le regard noir.

– Dans quelques heures, on sera débarrassées ! ai-je rétorqué avant de taper dans

mes mains.

L'épreuve n'étant qu'à treize heures, j'avais l'intention de retourner dans ma chambre, de dormir un moment puis de réviser encore un peu.

Même si je n'ai pas entendu mon réveil, j'ai pu travailler une heure supplémentaire.

N'ayant pas le temps de descendre au réfectoire pour le petit déjeuner, j'ai acheté un soda au distributeur.

L'écrit était aussi dur que prévu, mais je pensais obtenir au moins un B. Taylor, elle, pensait ne pas l'avoir complètement raté, ce qui était bon signe. Trop épuisées pour fêter notre libération, nous nous sommes contentées de nous taper dans la main et de repartir chacune de notre côté.

J'ai filé à ma chambre, décidée à fermer les yeux jusqu'à l'heure du dîner au moins ; en ouvrant la porte j'ai découvert Jeremiah, assoupi dans mon lit. Il ressemblait à un petit garçon dans son sommeil, même avec sa barbe de trois jours. Allongé sur ma couette, les pieds dépassant du cadre, il serrait mon ours contre lui. Après avoir enlevé mes chaussures, je me suis glissée à côté de lui. Il a bougé et soulevé les paupières.

– Salut, Belly.

– Salut.

– Comment ça s'est passé ?

– Plutôt bien.

Il a lâché Diabolo Menthe, ma peluche, pour me prendre dans ses bras.

– Tant mieux, alors. Je t'ai apporté le reste du Subway que je me suis acheté pour le déj.

– Tu es adorable, ai-je dit en enfouissant ma tête dans son épaule.

Il a déposé un baiser sur mon crâne.

– Je ne peux pas laisser ma copine sauter des repas sans arrêt.

– Je n’ai raté que le petit déjeuner... et le déjeuner, ai-je ajouté après réflexion.

– Tu veux le manger tout de suite ? Il est dans mon sac, avec mes bouquins.

En l’entendant parler de nourriture, je me suis soudain rendu compte que j’avais faim. Mais la fatigue l’emportait.

– Peut-être un peu plus tard, ai-je fini par répondre en fermant les yeux.

Nous nous sommes rendormis. Lorsque j’ai repris conscience, la nuit était tombée, Diabolo Menthe avait atterri par terre et Jeremiah m’enlaçait toujours. Il ne s’était pas encore réveillé.

Nous étions en couple depuis l’été précédant ma terminale. Enfin, je ne crois pas que l’expression convienne. Nous étions tout simplement ensemble. Ça s’était fait si naturellement et si rapidement que nous avons l’impression qu’il en avait toujours été ainsi. Une minute nous étions amis, la suivante nous nous embrassions et, sans que je le décide vraiment, je m’inscrivais dans la même fac que lui. Je répétais à qui voulait l’entendre – à ma mère surtout, mais aussi à lui et à moi-même – que c’était une bonne université, située à quelques heures de la maison seulement, et que j’avais toutes les raisons de postuler là, que je ne me fermais aucune porte. Autant d’arguments valables. En vérité, je voulais surtout être près de lui. Je voulais passer toutes les saisons à ses côtés, pas uniquement l’été.

Et voilà comment nous nous retrouvions couchés l’un à côté de l’autre dans la chambre de ma résidence universitaire. Il terminait sa deuxième année, moi ma première. Je n’en revenais toujours pas du chemin que nous avons parcouru. Nous avions beau nous connaître depuis toujours, je ne pouvais pas m’empêcher d’être encore surprise que nous soyons ensemble. D’un autre côté, rien ne semblait plus logique.

Chapitre deux

La fraternité à laquelle appartenait Jeremiah organisait une soirée de fin d'année. Dans moins d'une semaine, chacun rentrerait chez soi pour l'été et ne reviendrait à Finch que dans les derniers jours d'août. Les vacances estivales avaient toujours été ma période préférée de l'année ; cependant, à l'idée de reprendre enfin la route de la maison, j'éprouvais un mélange d'excitation et d'appréhension. J'avais l'habitude de retrouver Jeremiah dans le réfectoire pour petit-déjeuner chaque matin et de faire ma lessive avec lui, le soir, dans le bâtiment qu'occupait sa fraternité. Il n'avait pas son pareil pour plier mes tee-shirts.

Comme l'été précédent, il serait stagiaire dans l'entreprise de son père, et moi serveuse dans un restaurant familial, Behrs. Nous avions l'intention de nous retrouver à Cousins dès que possible. L'année précédente, nous n'y avions pas mis une seule fois les pieds, tous deux trop accaparés par nos boulots. Je sautais systématiquement sur l'occasion de faire des heures supplémentaires afin d'économiser pour la fac. J'avais ressenti un vide pourtant ; mon premier été loin de la maison de Susannah.

Il y avait quelques lucioles dehors, la nuit venait de tomber et les températures n'étaient pas encore trop chaudes. J'avais eu la mauvaise idée de mettre des talons, ce qui était d'autant moins malin qu'à la dernière minute j'avais décidé d'y aller à pied plutôt qu'en bus. Ce serait sans doute la dernière fois avant longtemps que je pourrais traverser le campus par une soirée aussi agréable.

J'avais proposé à Anika et Shay, une de nos copines, de m'accompagner, mais Anika avait prévu de retrouver les filles de son cours de danse, et Shay, débarrassée de ses examens depuis un moment, avait déjà repris l'avion pour le Texas. Quant à Taylor, elle allait à la fête de sa sororité. Du coup, j'étais seule avec mes pieds endoloris.

J'avais envoyé un texto à Jeremiah pour le prévenir que j'arrivais par mes propres moyens, ce qui me prendrait sans doute un peu de temps. Je devais constamment m'arrêter pour ajuster l'arrière de mes chaussures, qui me cisailait la peau. Quelle invention débile, les talons !

Il m'attendait à mi-chemin, assis sur mon banc préféré. Il s'est levé dès qu'il m'a vue.

– Surprise !

– Tu n'étais pas obligé de venir à ma rencontre, ai-je dit, pourtant ravie qu'il l'ait fait.

Pendant que je m'installais à côté de lui, il a remarqué :

– Tu es canon.

– Merci.

Nous avons beau sortir ensemble depuis deux ans, je rougissais encore légèrement lorsqu'il m'adressait ce genre de compliment. J'avais emprunté une robe d'été à Anika, blanche à petites fleurs bleues avec des bretelles à volants.

– Tu me fais penser à l'héroïne de *La Mélodie du bonheur*. En plus sexy.

– Merci, ai-je répété.

Est-ce que je ressemblais vraiment à Maria ? Je n'étais pas sûre que ce soit une très bonne chose... Par réflexe, j'ai aplati les volants.

Deux garçons que je ne connaissais pas se sont arrêtés pour discuter avec Jeremiah, et je suis restée assise pour soulager mes pieds.

– Prête ? m'a-t-il lancé une fois qu'ils se sont éloignés.

J'ai grommelé :

– Ces chaussures me font un mal de chien. Je déteste les talons !

Il s'est baissé en disant :

– En selle, mademoiselle !

Secouée d'un rire nerveux, j'ai grimpé sur son dos. Je gloussais chaque fois qu'il

m'appelait « mademoiselle », c'était plus fort que moi. Il s'est redressé et j'ai passé les bras autour de son cou.

– Ton père vient, lundi ? m'a-t-il demandé pendant que nous traversions la pelouse principale.

– Oui. Tu nous fileras un coup de main, promis ?

– Je rêve ! Je te porte à l'autre bout du campus, et en plus il faut que je t'aide à déménager ?

Je lui ai donné plusieurs tapes sur la tête. En esquivant les dernières, il a capitulé.

– D'accord, d'accord, je promets !

Puis je lui ai soufflé dans le cou et il a poussé un cri de petite fille. J'ai ri tout le long du trajet.

Chapitre trois

Les portes de la fraternité étaient grandes ouvertes et la pelouse envahie d'étudiants. Des guirlandes de Noël multicolores, suspendues un peu partout – sur la boîte aux lettres, le perron et même le long de l'allée menant de la rue à la maison –, l'éclairaient. Certains se prélassaient dans trois piscines gonflables pour enfants comme s'il s'agissait de vrais Jacuzzi. Des types se coursaient avec des pistolets à eau remplis de bière pour se les vider dans la bouche.

Je suis descendue du dos de Jeremiah et j'ai retiré mes chaussures pour marcher pieds nus dans l'herbe.

– Les bizuts ont bien bossé, a-t-il remarqué d'un air satisfait en désignant les piscines gonflables. Tu as pris ton maillot ?

J'ai secoué la tête.

– Tu veux que je demande si une des filles en a un à te prêter ?

– Non, merci.

Si à force de traîner avec Jeremiah j'avais souvent vu ses copains, je connaissais mal les filles du groupe. La plupart d'entre elles appartenaient à Zeta Phi, la sororité jumelée à sa fraternité – ils organisaient régulièrement des soirées communes.

Jeremiah avait souhaité que je pose ma candidature pour en devenir membre, mais je m'y étais refusée. J'avais prétexté que je ne pouvais pas me permettre de payer le droit d'entrée ni le loyer exigé pour vivre dans une maison de ce genre ; en réalité, je ne voulais surtout pas limiter mon horizon. Je tenais à découvrir les « différentes facettes » du monde universitaire, pour reprendre une expression de ma mère.

D'après Taylor, Zeta Phi était le royaume des fêtardes et des filles faciles, tandis que sa sororité, plus exigeante, triait ses membres sur le volet. Et consacrait davantage de temps aux actions bénévoles, avait-elle ajouté.

Les filles se succédaient pour venir serrer Jeremiah dans leurs bras – au passage nous échangeons un salut poli. Je suis montée déposer mon sac dans sa chambre et c'est en redescendant que je l'ai vue. Lacie Barone.

Vêtue d'un jean *skinny*, d'un top en soie et de talons en cuir verni rouge avec lesquels elle devait culminer à un mètre soixante-deux maximum, elle discutait avec Jeremiah. Lacie, responsable de l'organisation de tous les événements sociaux de Zeta Phi, était en troisième année – elle avait un an de plus que Jer'. Ses cheveux brun foncé étaient coupés en un carré dégradé, elle avait une silhouette gracile et personne ne pouvait contester qu'elle était sublime. À en croire Taylor, elle en pinçait pour Jeremiah ; je m'en fichais royalement. Pourquoi aurais-je été jalouse ? Ça ne m'étonnait pas qu'il plaise aux filles, il était ce genre de garçon. Mais même Lacie, aussi ravissante fut-elle, ne pouvait pas nous séparer. Notre histoire se consolidait d'année en année. Je le connaissais mieux que personne, et réciproquement : je savais qu'il ne poserait jamais les yeux sur une autre.

Dès qu'il m'a aperçue, Jeremiah m'a fait signe de les rejoindre.

– Salut, Lacie ! ai-je lancé.

– Salut.

– Lacie part étudier à Paris cet automne, m'a expliqué Jeremiah en m'attirant contre lui, avant d'ajouter à son intention : On compte faire le tour de l'Europe l'été prochain.

Après avoir avalé une gorgée de bière, elle a répliqué :

– Chouette idée. Vous voulez voir quels pays ?

– La France, évidemment, a-t-il répondu. Belly parle couramment français.

– Pas du tout, ai-je rectifié, gênée. C'était juste une de mes matières au lycée.

– Je suis nulle, moi aussi, a-t-elle riposté. Je ne vais là-bas que pour m'empiffrer de

fromage et de chocolat.

Sa voix rauque (fumait-elle ?) tranchait étonnamment avec sa petite taille. Elle m'a souri et je me suis aussitôt fait la réflexion que Taylor se trompait à son sujet : c'était une chic fille.

– Elle est sympa, ai-je dit à Jeremiah quelques minutes plus tard, quand elle nous a laissés pour aller se chercher à boire.

– Ouais, a-t-il convenu en haussant les épaules. Tu veux un verre ?

– Avec plaisir.

Il m'a poussée vers le canapé.

– Assieds-toi là et ne bouge pas, je reviens tout de suite.

Je l'ai observé pendant qu'il se frayait un chemin à travers la cohue, fière de pouvoir dire qu'il m'appartenait. Mon amoureux, mon Jeremiah. Le premier garçon à côté duquel je m'étais endormie. Le premier garçon à qui j'avais avoué avoir accidentellement surpris mes parents en train de le faire à huit ans. Le premier garçon à être sorti m'acheter des anti-douleurs lorsque mes règles me vrillaient le ventre, le premier à m'avoir verni les ongles des orteils, à m'avoir tenu les cheveux la fois où j'avais vomi après m'être saoulée devant tous ses amis, à m'avoir laissé un mot d'amour sur le tableau accroché à côté de la porte de ma chambre, dans le couloir.

Sans toi, ma vie serait un milk-shake sans lait,

Depuis toujours et pour toujours,

Ton J

C'était le premier garçon que j'avais embrassé. Et c'était mon meilleur ami. Plus le temps passait, plus je comprenais que nous étions faits l'un pour l'autre. C'était le bon. L'homme de ma vie.

Chapitre quatre

La nuit était bien avancée.

Nous dansions ; les bras passés autour du cou de Jeremiah, je sentais la musique vibrer autour de nous. Échauffée, j'avais la tête qui bourdonnait sous l'effet de l'excitation et de l'alcool. La pièce avait beau être bondée, lorsque Jer' plongeait ses yeux dans les miens, il n'y avait plus personne d'autre. Rien que lui et moi.

Il a ramené une mèche derrière mon oreille avant de dire quelque chose d'inaudible.

– Quoi ? ai-je hurlé.

– Ne te coupe jamais les cheveux, d'accord ? a-t-il vociféré à son tour.

– Je n'ai pas le choix ! Je finirai par ressembler à... à une sorcière.

– Je ne t'entends pas ! a-t-il répliqué en se tapotant l'oreille.

– Sorcière !

Pour l'aider à comprendre, j'ai secoué la tête et fait semblant de remuer le contenu d'un chaudron en ricanant.

– J'aime bien ton côté sorcière, m'a-t-il crié. Et si tu te contentais de les faire égaliser ?

– Je te promets de ne jamais avoir les cheveux courts si tu me promets de renoncer à ta barbe !

Il menaçait de se la laisser pousser depuis Thanksgiving – ses copains de lycée et lui s'étaient lancé ce défi. J'étais contre cette idée, ça me rappelait trop mon père.

– Je vais y réfléchir, a-t-il dit en m'embrassant.

Ses lèvres avaient un goût de bière, les miennes aussi sans doute. Un copain de Jeremiah, Tom – surnommé Redbird pour des raisons qui m'échappaient –, l'a chargé, tête baissée, une bouteille en plastique à la main. Il était en sous-vêtement (non pas en caleçon mais en slip blanc très moulant).

– Poussez-vous ! Poussez-vous ! hurlait-il.

Ils ont commencé à chahuter et, lorsque Jeremiah a réussi à l’immobiliser, la bière contenue dans la bouteille s’est entièrement renversée sur moi. Sur la robe d’Anika.

– Désolé... désolé... a-t-il marmonné.

Sous l’effet de l’alcool, Tom répétait toujours tout deux fois.

– C’est bon, ai-je dit en essorant le bas de la robe et en m’efforçant de ne pas poser les yeux sur la partie de son anatomie très exposée.

J’ai voulu aller me nettoyer dans la salle de bains, pourtant devant la longue file d’attente j’ai opté pour la cuisine. Plusieurs personnes enchaînaient les verres de Tequila. Un des copains de Jeremiah, Luke, léchait le sel sur le nombril d’une rousse allongée sur la table.

– Salut, Isabel ! s’est-il écrié en relevant la tête.

– Euh... salut, Luke.

J’ai alors repéré une nana en train de vomir dans l’évier et me suis aussitôt carapatée vers la salle de bains du premier. Au sommet de l’escalier, un gars et une fille étaient en train de s’embrasser. J’ai accidentellement marché sur la main du mec et me suis répandue en excuses mais il n’avait visiblement rien remarqué – il faut dire qu’il avait son autre main sous la chemise de la fille.

Lorsque j’ai fini par rejoindre la salle de bains, j’ai verrouillé la porte derrière moi et poussé un petit soupir de soulagement. Cette soirée était encore plus dingue que les autres. Sans doute qu’avec la perspective prochaine des vacances et la fin des examens, tout le monde se lâchait. J’étais contente qu’Anika n’ait pas pu venir finalement. Elle ne se serait pas sentie très à l’aise, elle non plus.

J’ai aspergé les taches de savon liquide en croisant les doigts pour que ça ne laisse pas de marques. Quelqu’un a essayé d’ouvrir la porte.

– Une seconde ! ai-je lancé.

Pendant que je terminais, j’entendais des filles discuter de l’autre côté du battant. Je ne prêtais qu’une oreille distraite à leur échange jusqu’à ce que j’identifie la voix caractéristique de Lacie.

– Il est carrément craquant ce soir, non ? observait-elle.

– Il est toujours craquant, a renchéri une autre.

Avec des accents tramants dus à l’alcool, Lacie a confirmé :

– Je ne te le fais pas dire.

– Quand je pense que tu te l’es tapé...

– Ce qui s’est passé à Cabo reste à Cabo, a chantonné Lacie.

Prise d’un vertige subit, je me suis adossée à la porte pour me soutenir. Elle ne pouvait pas parler de Jeremiah. Impossible.

Quelqu’un a cogné et j’ai sursauté. Sans réfléchir, j’ai ouvert ; Lacie a plaqué une main sur sa bouche en me découvrant. Son expression m’a fait l’effet d’un coup de poing en plein ventre, et une douleur quasi physique m’a frappée de plein fouet. J’ai entendu les autres filles retenir leur respiration, mais elles me semblaient loin, très loin. Comme une automate, je les ai dépassées et ai remonté le couloir.

Je n’en revenais pas. C’était impossible. Pas mon Jeremiah.

Arrivée dans sa chambre, je me suis enfermée à double tour, puis je me suis assise sur son lit, les genoux ramenés contre la poitrine, et j’ai rejoué la scène dans ma tête. « *Ce qui s’est passé à Cabo reste à Cabo.* » L’expression de Lacie, la gêne des autres filles. Leur discussion en tête-à-tête, plus tôt dans la soirée.

La façon qu’il avait eue de hausser les épaules quand j’avais remarqué qu’elle était sympa.

Je devais savoir. Je devais l’entendre de sa bouche.

Pendant que je cherchais Jeremiah, j'ai senti ma surprise virer à la colère. Je

bousculais les gens sur mon passage. Une fille, ivre morte, s'est emportée mollement

quand je lui ai écrasé le pied, et je ne me suis même pas arrêtée pour m'excuser. J'ai

fini par le repérer dehors, où il partageait une bière avec ses amis. Depuis

l'encadrement de la porte, je l'ai interpellé :

– J'ai besoin de te parler.

– Une seconde, Bells.

– Non. Immédiatement.

Tous ses copains, hilares, y sont allés de leurs : « J'en connais un qui va avoir des

ennuis », « Fisher est un vrai toutou ».

Je n'ai pas bougé. Jeremiah a dû lire dans mon regard que je ne plaisantais pas, car il

m'a suivie au premier, dans sa chambre.

– Qu'est-ce qu'il y a ? m'a-t-il demandé, l'air inquiet.

J'ai pratiquement craché les mots :

– Tu es sorti avec Lacie Barone pendant les vacances de printemps ?

Il est devenu livide.

– Quoi ?

– Est-ce que tu te l'es tapée ?

– Belly...

– Je le savais, ai-je murmuré. Je le savais.

En réalité, je n'en savais rien. Je ne savais plus rien.

– Attends une seconde, Belly...

– Attendre quoi ? me suis-je époumonée. La vache, Jer' ! Comment tu as pu ?

Je me suis écroulée par terre ; mes jambes ne pouvaient même plus me soutenir. Il

s'est agenouillé à côté de moi pour m'aider, mais je l'ai repoussé.

– Ne me touche pas !

Il s'est laissé glisser à son tour au sol, a abandonné sa tête entre ses genoux.

– C'était à l'époque de notre pause, Belly. On était séparés.

Je l'ai fusillé du regard. Notre prétendue séparation avait duré une semaine maximum. Ça n'avait jamais été sérieux, pour moi en tout cas. J'avais toujours pensé que nous nous remettrions ensemble. Pendant que je passais mon temps à pleurer, lui, il embrassait Lacie Barone à Cabo.

– Tu savais qu'on n'était pas réellement séparés ! Tu le savais !

Piteusement, il a rétorqué :

– Et j'étais censé le deviner comment ?

– Moi, je le savais ! Tu aurais dû le savoir aussi !

Il a dégluti avant d'essayer de se justifier :

– Lacie ne m'a pas lâché d'une semelle. Je te jure, je ne voulais pas sortir avec elle. Et puis c'est arrivé...

Il a prononcé les derniers mots d'une voix traînante. Je me suis sentie terriblement salie par ce qu'il venait de dire. Dégoûtée. Je n'avais aucune envie de penser à ça, de les imaginer ensemble.

– Tais-toi, ai-je lancé, je ne veux pas en entendre parler.

– C'était une bêtise.

– Une bêtise ? Tu appelles ça une bêtise ? Une bêtise, c'est le jour où tu as oublié mes baskets dans la douche, qu'elles ont moisi et que j'ai dû les jeter. Ça, c'est une bêtise, gros nul.

J'ai éclaté en sanglots. Il n'a pas décroché un mot, il est resté assis, encaissant tout, l'échine courbée.

– Je ne te reconnais plus, ai-je ajouté en sentant mon estomac se soulever. Je crois

que je vais être malade.

Jeremiah m'a tendu la corbeille à côté de son lit et j'ai vomi, secouée de spasmes et de pleurs. Il a tenté de me frictionner le dos, mais je me suis dérobée.

– Ne me touche pas, ai-je grommelé avant de m'essuyer la bouche du revers de l'avant-bras.

C'était absurde. Toute cette histoire était absurde. Ça ne correspondait pas au Jeremiah que je connaissais. Mon Jeremiah ne m'aurait jamais blessée de la sorte. Il n'aurait jamais ne serait-ce que posé les yeux sur une autre fille. Mon Jeremiah était fidèle, fort et stable. Je me retrouvais face à un étranger.

– Je suis désolé, a-t-il dit, je suis tellement désolé.

Il pleurait aussi, à présent. *Bien, ai-je pensé. Tu mérites de souffrir autant que tu m'as fait souffrir.*

– Je tiens à être parfaitement honnête avec toi, Belly. Je ne veux plus de secrets entre nous.

Il s'est alors effondré en sanglots. J'en étais pétrifiée.

– On a couché ensemble.

Ma main l'a giflé avant que j'aie eu le temps de le décider. À pleine force. Je ne réfléchissais plus, j'étais entièrement dans l'action. Mes doigts ont laissé des marbrures rouges sur sa joue droite.

Nous nous sommes dévisagés. L'étonnement que je lisais sur ses traits devait être présent sur les miens. Je n'avais jamais levé la main sur personne.

En se frottant la joue, il a lâché :

– Je suis vraiment désolé.

Mes larmes ont redoublé. Je les avais juste imaginés en train de s'embrasser, je n'avais même pas pensé au sexe. J'étais franchement débile.

– Ça ne signifiait rien. Je te jure, Belly, ça ne signifiait rien pour moi.

Il a effleuré mon bras et j'ai tressailli. Je me suis essuyé les joues.

– Peut-être que pour toi coucher avec quelqu'un ne signifie rien, mais ce n'est pas mon cas. Et tu le savais. Tu as tout gâché. Je ne pourrai plus te faire confiance.

Il a voulu m'attirer vers lui et je l'ai repoussé.

– Je t'assure, cette histoire avec Lacie n'a aucune valeur à mes yeux.

– Elle en a une aux miens. Et de toute évidence elle en a une aux siens aussi.

– Je ne suis pas amoureux d'elle ! s'est-il exclamé. Je suis amoureux de toi !

Il s'est traîné jusqu'à moi et m'a agrippée par les genoux.

– Ne pars pas, m'a-t-il implorée, je t'en supplie, ne pars pas.

J'ai voulu me dégager, seulement il était trop fort. Il s'accrochait à moi comme un naufragé à son radeau.

– Je t'aime tant, a-t-il repris, tremblant de la tête aux pieds. Ça a toujours été toi, Belly.

J'aurais voulu continuer à crier et à pleurer, j'aurais voulu trouver une issue. Sauf que je n'en voyais pas. En l'observant, j'ai eu l'impression que mon cœur s'était mué en pierre. Jeremiah ne m'avait jamais déçue auparavant. Cette trahison subite était encore plus dure à encaisser : je n'avais rien vu venir. J'avais du mal à croire que quelques heures plus tôt il me faisait traverser la moitié du campus sur son dos et que je l'aimais plus que tout.

– On ne peut pas revenir en arrière, ai-je dit pour le blesser. On a perdu ce qu'on avait. On l'a perdu ce soir.

D'un ton désespéré, il a riposté :

– Bien sûr que si, on peut. Je t'assure, Belly.

J'ai secoué la tête. Les larmes coulaient à nouveau sur mon visage, pourtant je ne

voulais plus pleurer, surtout pas devant lui. Ni avec lui. Je me refusais à être triste. Je me refusais à ressentir quoi que ce soit. Je me suis essuyé les joues avant de me lever.

– Je m’en vais.

Il a aussitôt bondi sur ses pieds.

– Attends !

Je l’ai écarté du passage pour récupérer mon sac au pied du lit, puis j’ai franchi le seuil de sa chambre et dévalé les escaliers. J’ai couru jusqu’à l’arrêt de bus ; mon sac cognait contre mon épaule, mes talons claquaient sur le bitume. J’ai bien failli m’étaler de tout mon long. Le chauffeur m’a aperçue au moment où il allait redémarrer. Je n’ai pas jeté un seul regard en arrière pour voir si Jeremiah m’avait suivie.

La fille avec qui je partageais ma chambre, Jillian, était repartie chez elle plus tôt dans la journée ; au moins j’étais seule et je pouvais pleurer tranquillement. Comme Jeremiah m’appelait sans arrêt et m’envoyait texto sur texto, j’ai coupé mon téléphone. Avant de me coucher pourtant, je l’ai rallumé pour voir ce qu’il m’avait écrit.

« J’ai tellement honte de moi. »

« Parle-moi, je t’en prie. »

« Je t’aime et je t’aimerai toujours. »

J’ai versé des torrents de larmes.

Chapitre cinq

Notre séparation, en avril, était totalement injustifiée. Oui, ça nous arrivait de nous chamailler de temps à autre, mais ça virait rarement à la vraie dispute.

Je me souviens de la fois où Shay avait organisé une soirée dans la maison de campagne de sa marraine. Elle avait invité des tonnes de personnes et m'avait proposé de venir avec Jeremiah. L'idée était de nous mettre sur notre trente et un et de passer la nuit à danser sous le ciel étoilé. Shay était prête à tous nous accueillir pour le week-end complet. « Ce sera dément », avait-elle promis. J'étais tellement heureuse de faire partie de la fête. J'en avais parlé à Jeremiah : il avait un match de foot et m'avait dit d'y aller sans lui.

– Tu ne peux pas rater un petit match ? lui avais-je demandé. Personne ne verra la différence.

J'avais beau savoir que ce n'était pas sympa, j'avais, à l'époque, pesé chacun de mes mots. Ça avait été notre premier accrochage. Nous ne nous étions pas vraiment battus, il n'y avait eu ni cris ni larmes, mais il avait boudé, et moi aussi.

Nous étions constamment fourrés avec ses amis. Dans un sens, c'était logique. Il en avait plusieurs, et moi je n'étais à l'université que depuis peu. Il fallait du temps pour se sentir proche des gens, et comme je passais ma vie à la fraternité, j'étais exclue des liens que voulaient les filles de ma résidence. J'avais l'impression d'avoir, involontairement, renoncé à ma propre vie sociale. L'invitation de Shay revêtait beaucoup d'importance à mes yeux ; j'aurais aimé qu'elle en ait autant à ceux de Jer'.

Il y avait d'autres choses qui m'agaçaient, chez lui. Des manies que je n'aurais jamais soupçonnées, ne le voyant que pendant les vacances d'été. J'ignorais, par exemple, qu'il devenait totalement insupportable dès qu'il fumait de l'herbe avec ses copains

ou qu'il se goinfrat ensemble de pizzas à l'ananas et au jambon en écoutant

Gangsta's Paradise de Coolio et en se bidonnant pendant des heures.

Il souffrait d'allergies saisonnières, aussi. Ce que je ne pouvais savoir, ne l'ayant jamais croisé au printemps. À partir du mois de mars, il me téléphonait le nez bouché pour s'apitoyer sur son sort, à grand renfort de reniflements.

– Tu peux venir t'occuper de moi ? m'a-t-il demandé un jour avant de se moucher bruyamment. Et m'apporter des Kleenex ? Et du jus d'orange ?

J'ai dû me mordre la langue pour ne pas lui rétorquer : « Tu as le rhume des foins, pas la grippe porcine. »

La veille, j'étais allée le rejoindre à la fraternité. Il avait fait des parties de jeu vidéo avec son colocataire pendant que je bossais. Puis nous avons regardé un film de kung-fu et commandé indien, même si ce genre de nourriture me reste toujours sur l'estomac. Jeremiah m'avait expliqué que c'était la seule chose qui réussissait à le consoler quand il avait une allergie carabinée. Je n'avais mangé que des naans et du riz, alors que Jeremiah avait englouti des morceaux entiers de poulet tikka sans quitter des yeux le film, ce qui m'avait horripilée. Il se montrait si égoïste parfois que je ne pouvais m'empêcher de m'interroger : il le faisait exprès ou quoi ?

– J'ai vraiment envie de te rejoindre, mais je dois rendre un devoir demain, ai-je répondu en m'efforçant de paraître déchirée par la situation. Ce ne serait sans doute pas très raisonnable, désolée.

– Ah... Dans ce cas, je dois pouvoir venir. Je me bourrerai d'antihistaminiques et je me reposerai pendant que tu bosseras. Et après, on pourra commander à manger chez l'Indien une nouvelle fois.

– Ouais, ai-je rétorqué avec aigreur, on pourrait faire ça.

Je n'ai pas eu à prendre le bus, au moins. Néanmoins il a fallu que j'aille récupérer un

rouleau de papier toilettes aux WC de l'étage, parce que Jillian aurait été furax si Jeremiah lui avait vidé encore une fois sa boîte de Kleenex.

J'ignorais à l'époque que ces petits agacements préparaient le terrain de notre première véritable dispute. Une dispute avec des hurlements et des pleurs, le genre que je m'étais juré de ne pas avoir. J'avais entendu Jillian s'emporter au téléphone, des filles de ma résidence, Taylor. Mais je n'avais jamais pensé que je me comporterais un jour comme elles, persuadée que Jeremiah et moi nous comprenions trop bien, nous connaissions depuis trop longtemps pour faire une scène.

Une dispute est un incendie. On croit la contrôler, on croit être capable de l'éteindre à tout instant et pourtant, sans qu'on ait le temps de réagir, elle a acquis sa propre existence et se propage ; impossible alors de l'endiguer. Depuis le début on se berçait d'illusions en croyant le pouvoir.

Jeremiah et ses copains avaient décidé, à la dernière minute, d'aller passer leurs vacances de printemps au sud du Mexique, à Cabo. Ils avaient trouvé une promotion hallucinante en ligne.

De mon côté, j'avais déjà prévu de rentrer à la maison. J'en profiterais pour aller voir un ballet en ville avec ma mère, et Steven serait là. Je me réjouissais de passer du temps avec eux, vraiment. Pourtant, à mesure que Jeremiah préparait son départ, ma rancœur n'a cessé de croître. Il était censé retourner chez lui également. À présent que Conrad étudiait en Californie, M. Fisher était souvent seul. Jeremiah comptait lui rendre visite et, peut-être, l'accompagner sur la tombe de Susannah. Nous avions aussi envisagé de nous rejoindre à Cousins pour quelques jours.

Jeremiah savait ce que cet endroit représentait à mes yeux. J'y avais découvert plus de choses sur moi-même que dans ma propre maison. Et depuis la disparition de

Susannah, il me semblait encore plus important de continuer à y aller.

Sauf qu'il partait pour Cabo. Sans moi.

– Tu crois vraiment que c'est une bonne idée, ce voyage ? lui ai-je demandé, ce jour-là.

J'étais assise sur son lit. Avachi sur son ordinateur, à son bureau, il a relevé la tête, surpris.

– L'occasion est trop belle pour la laisser passer. On ne retrouvera jamais un tarif pareil. Et tous mes potes y vont, je ne peux pas me défilier.

– Ouais, mais je croyais que tu voulais voir ton père.

– Je le ferai cet été.

– C'est-à-dire dans plusieurs mois, ai-je rétorqué avant de croiser les bras puis de les décroiser.

Jeremiah s'est renfrogné.

– Qu'est-ce qui te prend ? Ça t'inquiète que je parte sans toi ?

J'ai aussitôt senti mes joues virer au cramoisi.

– Non ! Tu peux aller où tu veux, je m'en fiche. Je trouve juste que ce serait sympa de passer du temps avec ton père. Et la pierre tombale de ta mère est installée maintenant. Je croyais que tu avais envie de la voir.

– Oui, bien sûr, mais je pourrai très bien faire tout ça à la fin de l'année universitaire.

Tu peux venir, si tu veux.

Après m'avoir dévisagée, il a ajouté :

– Tu es jalouse ?

– Non !

Un large sourire lui barrait le visage à présent.

– Tu as peur des concours de tee-shirts mouillés ?

– Non !

Je lui en voulais tellement de prendre la situation à la rigolade. Ça me mettait hors de moi d’être la seule à m’énervé.

– Si tu t’inquiètes autant, viens. Ce sera sympa.

Il ne m’a pas dit : « Tu n’as aucune raison de t’inquiéter. » J’avais beau savoir qu’il ne fallait y voir aucun sous-entendu malveillant, c’était plus fort que moi.

– Tu sais très bien que je n’ai pas les moyens. Et je ne tiens absolument pas à aller à Cabo avec tes potes. Je ne veux pas être la seule fille qui plombera l’ambiance.

– Tu ne seras pas la seule, la copine de Josh, Alison, nous accompagne.

Alison avait donc été invitée et pas moi ? Je me suis redressée pour riposter :

– Alison est de la partie ?

– Pas vraiment. Disons qu’elle y va avec sa sororité. Elles ont loué des chambres dans le même hôtel que nous. C’est par elles qu’on a entendu parler de la promo. Mais on ne va pas passer nos journées ensemble. On a l’intention de faire des trucs de mecs, genre quad dans le désert. Et aussi du quatre-quatre, de l’escalade, et tout.

Je l’ai fusillé du regard.

– Alors pendant que tu courseras tes potes dans le désert, tu voudrais que je traîne avec une bande de filles que je ne connais pas ?

Il a levé les yeux au ciel avant de rétorquer :

– Tu connais très bien Alison, vous étiez dans la même équipe de ping-pong lors du tournoi de la fraternité.

– Peu importe, je n’irai pas à Cabo. Je rentre chez moi, ma mère a trop envie de me voir.

Je n’ai pas ajouté : « Comme ton père a envie de te voir, toi. » Lorsque Jeremiah s’est contenté de hausser les épaules – l’air de dire : « Fais ce que tu veux » –, je n’ai pas

tergiversé.

– Tu manques à ton père.

– Purée, Belly ! Reconnais que ça n’a rien à voir avec lui. Tu te fais juste des films parce que je pars sans toi en vacances.

– Et pourquoi tu ne reconnaîtrais pas aussi que tu n’as aucune envie que je vienne ?

Il a marqué une hésitation. Suffisamment pour que je la remarque.

– D’accord, c’est vrai, ça ne me déplaît pas que ce soit un truc entre mecs.

En me levant, j’ai lancé d’un ton cinglant :

– J’ai comme l’impression qu’il y aura plein de filles avec vous. Amuse-toi bien avec les Zeta.

Son cou a commencé à virer au rouge.

– Si tu ne me fais pas confiance, je ne vois pas ce que je pourrais te dire. Je ne t’ai jamais donné l’occasion de douter de moi. Et, Belly, je n’ai vraiment pas besoin que tu me culpabilises au sujet de mon père.

J’étais tellement furax que mes mains tremblaient pendant que je lançais mes baskets.

– Je n’en reviens pas que tu sois aussi égoïste, Jeremiah.

– Moi ? C’est moi qui suis égoïste maintenant ?

Il a secoué la tête, les lèvres pincées. Puis il a ouvert la bouche pour ajouter quelque chose avant de se raviser.

– Oui, c’est toi le plus égoïste de nous deux. Tout tourne toujours autour de toi, de tes amis, de votre fraternité débile. Je t’ai dit que je la trouvais débile ? Parce que c’est le cas.

Tout bas, il a demandé :

– Qu’est-ce qu’elle a de débile ?

– Ce n’est qu’une bande de gosses de riches qui dépensent le fric de leurs parents,

trichent aux exams et se mettent la tête à l'envers même pour aller en cours.

– On n'est pas tous comme ça, a-t-il répliqué, visiblement blessé.

– Je ne parlais pas de toi.

– Bien sûr que si. Alors quoi, parce que je ne suis pas inscrit en médecine ça fait de moi un type paresseux qui ne pense qu'à s'amuser ?

– Ne rejette pas sur moi ton complexe d'infériorité, Jer'.

Ça m'avait échappé. J'avais fait cette analyse depuis un moment, mais ne l'avais jamais partagée avec lui. C'était Conrad qui était inscrit en médecine. Conrad qui était à Stanford, une des meilleures facs du pays, et qui bossait à mi-temps dans un laboratoire. Jeremiah, lui, répétait à l'envi qu'il était en « biérologie ».

– Ça veut dire quoi, « complexe d'infériorité », hein ? a-t-il lancé, le regard luisant.

– Oublie.

Trop tard, les choses étaient allées plus loin que voulu. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir retirer mes propos.

– Puisque tu me trouves aussi débile, égoïste et inintéressant, qu'est-ce que tu fiches avec moi ?

Avant que j'aie le temps de lui répondre, de lui dire : « Tu n'es rien de tout ça », de mettre un terme à cette dispute, il a ajouté :

– Et puis merde, je vais t'éviter de perdre ton temps. Toi et moi, c'est fini.

– Très bien.

J'ai pris mes affaires mais je ne suis pas partie immédiatement. J'attendais qu'il me retienne ; il ne l'a pas fait.

J'ai pleuré tout le long du trajet jusqu'à ma chambre. Je n'arrivais pas à croire que nous avions rompu, ça me semblait irréel. Je pensais que Jeremiah m'appellerait ce soir-là. C'était un vendredi. Il est parti à Cabo le dimanche matin sans m'avoir

téléphoné.

J'ai passé mes vacances à me morfondre : je traînais comme une âme en peine à la maison, occupant mon temps à manger des chips et pleurer. Steven m'a rassurée.

– Calme-toi, Belly. S'il ne t'a pas donné de nouvelles, c'est seulement parce que ça coûte un max d'appeler du Mexique. Vous vous remettrez ensemble la semaine prochaine, je te le garantis.

J'étais persuadée qu'il avait raison. Jeremiah avait seulement besoin d'un peu d'air.

Et je pouvais le comprendre. À son retour, je lui dirais combien j'étais désolée,

j'arrangerais les choses et tout redeviendrait comme avant, nous oublierions tout.

Steven avait effectivement vu juste. Nous nous sommes réconciliés une semaine plus

tard. Je lui ai présenté mes excuses, et lui les siennes. Je ne l'ai jamais questionné sur

Cabo. Ça ne m'avait même pas traversé l'esprit. C'était le garçon qui m'aimait depuis

toujours, et j'étais la fille qui croyait à cet amour. À ce garçon.

Jer' m'avait rapporté un bracelet en coquillages. Des petits grains de café blancs. Ça

m'avait fait tellement plaisir ! Je tenais la preuve qu'il avait pensé à moi, que je lui

avais manqué autant qu'il m'avait manqué. Qu'il savait, aussi bien que moi, que ça

n'était pas terminé entre nous, que c'était impossible. La semaine de la reprise, il

était tout le temps fourré dans ma chambre, préférant traîner avec moi qu'avec ses

copains de la fraternité. Ça rendait Jillian chèvre, mais je m'en fichais. Je me sentais

plus proche de lui que jamais. Il me manquait, même quand il était en cours.

À présent je connaissais la vérité. Il m'avait acheté ce vulgaire bracelet par

culpabilité. Et moi, prête à tout pour oublier notre dispute, je n'avais rien vu.

Chapitre six

Dès que je fermais les yeux, je les voyais ensemble, en train de s'embrasser dans un Jacuzzi. Sur la plage. Dans une boîte de nuit. Lacie Barone savait sans doute faire des trucs dont je n'avais même pas entendu parler. Évidemment.

J'étais encore vierge.

Je n'avais jamais couché avec un garçon ; ni avec Jeremiah, ni avec personne. Plus jeune, je me représentais toujours ma première fois avec Conrad. Non que je l'attendais encore. J'espérais juste les conditions idéales. Je tenais à ce que ce soit spécial, que ça arrive pile au bon moment.

Dans mon idée, nous finirions par passer à l'acte à Cousins, à la lueur de bougies pour que je ne sois pas intimidée. Jeremiah serait incroyablement tendre et doux. Ces derniers temps, je commençais à me sentir prête. Je m'étais dit que cet été-là quand nous nous retrouverions dans la maison de vacances... Je m'étais dit que le moment serait venu.

C'était humiliant d'y repenser maintenant, de réaliser à quel point je m'étais bercée d'illusions. J'avais cru qu'il patienterait aussi longtemps qu'il faudrait pour que je me sente prête. J'y avais cru sincèrement.

Comment recommencer quelque chose à présent ? Quand je l'imaginais avec elle, Lacie, la fille plus mature, plus séductrice et plus experte que je ne le serais jamais, ma douleur était telle que j'avais du mal à respirer. Le fait qu'elle connaisse une part de lui qu'il me restait à découvrir, qu'ils aient en commun quelque chose que je n'avais pas avec lui m'apparaissait comme la pire trahison.

Un mois auparavant, à peu près à la date anniversaire de la mort de sa mère, nous étions allongés, lui et moi, sur son petit lit. Il a roulé sur le côté et m'a couvée de ses yeux qui ressemblaient tant à ceux de Susannah ; j'ai posé la main dessus.

– Parfois, ça fait mal de te regarder, ai-je soufflé.

J'aimais pouvoir lui dire ça, j'aimais qu'il comprenne aussitôt ce que mes mots signifiaient.

– Ferme les yeux, m'a-t-il répondu.

Je me suis exécutée ; il s'est rapproché jusqu'à ce que nos visages ne soient plus qu'à quelques millimètres l'un de l'autre et que je puisse sentir son haleine chaude et mentholée. Nous avons emmêlé nos jambes et j'ai été submergée, soudain, par un besoin de le garder éternellement contre moi.

– Tu crois que ce sera toujours comme ça ? lui ai-je demandé.

– Pourquoi voudrais-tu que ça change ?

Nous nous sommes endormis dans cette position. Deux enfants. Deux âmes innocentes.

Nous ne pourrions jamais revenir en arrière, jamais. Notre histoire portait une tache indélébile. Toute la période de mars à aujourd'hui était salie.

Chapitre sept

Quand je me suis réveillée, le lendemain matin, j'avais les yeux si gonflés que j'ai eu du mal à les ouvrir. Je me suis aspergé le visage d'eau froide, ce qui n'a pas servi à grand-chose, avant de me laver les dents. Puis je suis retournée me coucher.

Régulièrement tirée du sommeil par le charivari des gens qui désertaient la résidence pour l'été, je n'ai pas pour autant quitté mon lit. J'aurais dû préparer mes valises, mais je n'avais qu'une envie : dormir. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait toute la journée. J'ai rouvert les yeux plus tard ; la nuit était tombée, pourtant je n'ai pas allumé les lumières. Je suis restée sous la couette jusqu'à ce que le sommeil m'emporte à nouveau.

L'après-midi était déjà bien entamé lorsque j'ai fini par me lever. Ou, plus exactement, par m'asseoir dans mon lit. Je mourais de soif. J'étais déshydratée à force d'avoir pleuré. Ça m'a donné la force de parcourir le mètre cinquante qui me séparait du mini frigo pour prendre une des bouteilles d'eau laissées par Jillian. Mon regard est tombé sur son matelas nu, sur les murs sans posters, et mon désespoir s'est encore approfondi. Hier, j'avais besoin d'être seule. Aujourd'hui, j'avais peur de devenir dingue si je ne parlais à personne.

J'ai été trouver Anika dans sa chambre, un peu plus loin dans le couloir. Dès qu'elle m'a vue, elle m'a demandé ce qui n'allait pas. Je me suis affalée sur son lit et j'ai serré son oreiller contre moi. J'étais venue avec l'intention de lui parler, de me confier, mais à présent les mots se dérobaient. L'humiliation me rendait muette. J'avais honte de lui et pour lui. Toutes mes amies adoraient Jeremiah, le croyaient parfait. Je savais que dès que j'ouvrirais la bouche, le regard d'Anika changerait définitivement. Pour une raison étrange, j'avais encore envie de le protéger.

– Iz, qu'est-ce qui s'est passé ?

J'étais sincèrement persuadée d'avoir épuisé toutes mes larmes, pourtant quelques-unes ont roulé sur mes joues. Je me suis lancée :

– Jeremiah m'a trompée.

Anika s'est laissée tomber à côté de moi.

– Ferme la porte, a-t-elle murmuré. Quand ? Avec qui ?

– Lacie Barone, une fille de Zeta Phi. C'est arrivé pendant les vacances de printemps.

Quand on était séparés.

Elle a hoché la tête, signe qu'elle intégrait l'information.

– Je lui en veux tellement, ai-je poursuivi. Non seulement il est sorti avec une autre fille mais il ne m'a rien dit. C'est comme s'il avait menti. Je me sens si bête...

Anika m'a tendu la boîte de Kleenex posée sur son bureau.

– Je t'écoute, Iz, vide ton sac.

Je me suis mouchée avant de reprendre :

– J'ai le sentiment... j'ai le sentiment de ne plus le connaître. J'ai le sentiment de ne plus pouvoir lui faire confiance.

– Mentir à la personne que l'on aime, c'est sans doute le pire.

– Pire qu'être infidèle ?

– Oui. Bien sûr, c'est moche de t'avoir trompée, mais il aurait dû te l'avouer. C'est le secret qui rend l'acte aussi cruel.

La réponse d'Anika m'a réduite au silence. J'avais un secret moi aussi. Je n'en avais parlé à personne, pas même à mes amies. Je m'étais convaincue qu'il s'agissait d'un événement sans importance et je l'avais rangé tout au fond de ma mémoire.

Ces deux dernières années, il m'arrivait parfois de repenser à Conrad, de convoquer un souvenir où il figurait et de m'y plonger avec autant de délice que je contemplais encore ma vieille collection de coquillages. Il y avait quelque chose de plaisant à

toucher chacune de ces coquilles, leurs reliefs et leur douceur nacrée. Même depuis que nous sortions ensemble, Jeremiah et moi, de temps à autre, en cours, à un arrêt de bus ou dans mon lit le soir, avant de m'endormir, je ravivais un lointain souvenir. La première fois que je l'avais battu à la nage. Le jour où il m'avait appris à danser. Sa façon de se mouiller les cheveux, le matin. Pourtant il y en avait un que je ne pouvais pas réveiller. Je me l'étais interdit.

Chapitre huit

C'était le lendemain de Noël. Ma mère passait une semaine en Turquie – elle avait repoussé ce voyage à deux reprises, la première lorsque le cancer de Susannah s'était à nouveau déclaré et la seconde à la mort de celle-ci. Mon père était dans la famille de sa copine, Linda, à Washington, et Steven au ski avec des copains de la fac. Jeremiah et M. Fisher, eux, se trouvaient à New York avec les leurs.

Et moi, restée seule à la maison, je regardais pour la troisième fois le même film à la télé. Je portais mon pyjama de Noël, celui que Susannah m'avait envoyé deux ans plus tôt – en flanelle rouge avec un imprimé représentant du houx. Il était beaucoup trop long pour moi et c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je l'aimais autant : il fallait rouler les manches et les jambes. Je venais de finir de dîner – une pizza aux pepperonis surgelée et le reste des cookies qu'une étudiante avait confectionnés pour ma mère.

De plus en plus, je me sentais comme Kevin dans *Maman, j'ai raté l'avion*. À vingt heures un samedi soir, je n'avais rien de mieux à faire que me trémousser sur des chants de Noël dans le salon et m'apitoyer sur mon sort. Mes résultats du premier semestre étaient... hum hum. Ma famille m'avait abandonnée et je mangeais de la pizza toute seule. La première chose que Steven avait dite en me découvrant au tout début des vacances, c'était :

– Waouh, je croyais que les cinq kilos de la première année étaient une légende !

Je lui avais donné une bourrade et il avait répliqué qu'il plaisantait, pourtant il était très sérieux. En quatre mois, j'avais pris près de quatre kilos. Sans doute la conséquence d'une consommation régulière d'ailes de poulet frites, de nouilles sautées et de pizzas à quatre heures du matin avec les garçons. Après tout, pourquoi ne pas voir dans ces quelques kilos en trop un rite de passage ?

Hors de question de me laisser abattre. Soudain, une idée m'est venue. Filant au premier, j'ai jeté quelques affaires dans mon sac à dos – le roman que ma mère m'avait offert à Noël, un legging et d'épaisses chaussettes. Pourquoi rester seule ici quand je pouvais être dans l'endroit que je préférais au monde ?

Quinze minutes plus tard, après avoir fait la vaisselle et éteint toutes les lumières, je montais dans la voiture de Steven, plus belle que la mienne. De toute façon il n'en saurait rien. Et ce serait l'occasion de me venger de sa remarque sur mes nouvelles rondeurs.

J'ai pris la direction de Cousins au son de *Please Come Home for Christmas* (la version de Bon Jovi bien sûr), en grignotant des bretzels au chocolat saupoudrés de vermicelles rouges et verts (un autre cadeau d'un élève de ma mère). C'était la bonne décision, je le savais. Je serais à Cousins en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. J'allumerais un feu, je préparerais du chocolat chaud pour accompagner la fin des biscuits et, le lendemain matin, j'ouvrirais les volets sur la plage baignée d'une lumière hivernale. Naturellement, je la préférais en été, mais je lui trouvais un charme particulier à cette période de l'année. J'avais résolu de ne parler à personne de mon escapade : ainsi, quand ils rentreraient tous de leurs voyages, j'aurais mon petit secret à moi.

Je suis arrivée à Cousins en un temps record. Il n'y avait pas un chat sur les routes. Au moment de couper le contact, j'ai poussé un cri de victoire. C'était si bon d'être là. Je n'avais pas remis les pieds ici depuis plus d'un an.

J'ai trouvé le trousseau de clés à sa place habituelle, sous la planche amovible de la véranda. La tête me tournait un peu quand j'ai franchi le seuil et allumé les lumières. La maison était glaciale et faire un feu m'a donné beaucoup plus de fil à retordre que ce que je m'étais imaginé. J'ai rapidement abandonné et je me suis préparé un

chocolat chaud en attendant que les radiateurs chauffent. Puis j'ai sorti plusieurs couvertures du placard et je me suis confortablement lovée sur le canapé. Je n'avais oublié ni mes bretzels, ni mon chocolat chaud, bien sûr. *Le Grinch* passait à la télé et je me suis endormie devant, bercée par les Who qui chantaient *Welcome Christmas*. J'ai été réveillée en sursaut par des coups à la porte d'entrée ; la personne agitait la poignée furieusement. Dans un premier temps, j'étais tellement terrorisée que je suis restée planquée sous les couvertures, m'efforçant de respirer le plus silencieusement possible. Je me répétais en boucle : « Oh, non ! Oh, non ! comme dans *Maman, j'ai raté l'avion*. » Que ferait Kevin ? Je n'avais pas le temps d'installer des pièges. Puis le cambrioleur a lancé :

– Steven ? C'est toi ?

Mince ! Un premier type s'était déjà introduit dans la maison et il s'appelait Steven ! Je me suis cachée sous les couvertures avant de me rendre compte que Kevin ne ferait jamais une chose pareille. Il défendrait la place. Armée du tisonnier en cuivre et de mon téléphone portable, j'ai rejoint l'entrée sur la pointe des pieds. J'avais trop les chocottes pour jeter un coup d'oeil par la fenêtre, j'ai donc collé l'oreille à la porte, prête à appeler la police.

– Ouvre, Steven, c'est moi.

Mon coeur a failli s'arrêter de battre. Je connaissais cette voix. Ce n'était pas celle d'un cambrioleur. C'était celle de Conrad.

J'ai ouvert en grand. Je n'avais pas été victime d'une hallucination : je l'ai détaillé de la tête aux pieds, et il m'a imitée. Je ne m'attendais pas à éprouver un tel choc en le revoyant. J'ignorais que j'aurais la gorge nouée, que j'aurais du mal à respirer.

Durant ces deux premières secondes, j'ai tout oublié, il n'y avait plus que lui. Il portait un manteau d'hiver beige que je ne connaissais pas et suçait un mini sucre

d'orge, qui lui a échappé.

– Qu'est-ce que... a-t-il débuté, la mâchoire décrochée.

Je l'ai serré dans mes bras, il sentait la menthe et Noël. Sa joue était froide contre la mienne.

– Pourquoi tu as un tisonnier à la main ? m'a-t-il demandé.

– Je t'ai pris pour un cambrioleur, ai-je répondu en reculant d'un pas.

– Bien sûr.

Il m'a suivie dans le salon et s'est assis dans le fauteuil face au canapé. La surprise se lisait toujours sur son visage.

– Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

J'ai haussé les épaules puis posé le tisonnier sur la table basse. La poussée d'adrénaline se dissipait rapidement et je commençais à me sentir ridicule.

– J'étais toute seule à la maison et j'ai eu envie de venir, et toi ? Je ne savais même pas que tu étais revenu sur la côte est.

Conrad vivait en Californie désormais. Je ne l'avais pas revu depuis son installation là-bas, l'an passé. Il n'avait pas dû se raser depuis plusieurs jours, cependant sa barbe avait l'air douce, pas piquante. Il était bronzé aussi. J'ai mis quelques secondes à me rappeler que le soleil brillait à longueur d'année dans l'Ouest.

– Mon père m'a envoyé un billet au dernier moment. À cause de la neige, l'avion a tourné des heures avant de pouvoir se poser, et je suis arrivé en retard. Comme Jer' et mon père sont toujours à New York, j'ai décidé de venir ici.

Il m'a dévisagée.

– Quoi ? ai-je lancé, me sentant soudain très vulnérable.

J'ai lissé mes cheveux ébouriffés, après mon somme sur le canapé, et touché, discrètement, les commissures de mes lèvres. Je n'avais pas bavé, quand même ?

– Tu as du chocolat partout.

Après m’être essuyé la bouche du revers de la main, j’ai rétorqué :

– Non, pas du tout. Ça devait être un peu de saleté.

Amusé, il a haussé les sourcils et baissé les yeux sur la boîte de bretzels, presque vide.

– Tu as plongé directement la tête dans le paquet, ou quoi ?

– La ferme, ai-je riposté sans pouvoir retenir un sourire.

La seule lumière dans la pièce provenait du faible éclat de la télé. C’était tellement surréaliste d’être là avec lui ! Ça ressemblait à un coup tordu du destin. Réprimant un frisson, j’ai resserré les couvertures autour de moi.

– Tu veux que j’allume un feu ? a-t-il proposé en retirant son manteau.

– Oui ! J’ai essayé mais je n’ai pas réussi.

– Il faut avoir l’habitude, a-t-il répliqué avec sa suffisance habituelle.

– Sauf que je savais, maintenant, que son air de supériorité n’était qu’une façade.

La scène me semblait si familière. Nous nous étions trouvés exactement au même endroit, deux Noël plus tôt. Tant d’événements s’étaient produits depuis. Sa vie d’aujourd’hui n’avait plus rien à voir avec celle de l’époque, et la mienne non plus.

Malgré tout, d’une certaine façon, c’était comme si ni le temps ni la distance n’avaient eu d’effet sur nous. Comme si nous étions restés les mêmes.

Peut-être se rappelait-il, lui aussi ; il s’est empressé d’ajouter :

– Il est sans doute trop tard pour ce soir. Je vais plutôt aller me coucher.

Aussitôt il s’est levé. Arrivé au pied de l’escalier, il s’est retourné pour me demander :

– Tu dors en bas ?

– Yep, je suis comme dans un cocon.

Il a gravi la première marche avant de conclure :

– Joyeux Noël, Belly. Ça me fait vraiment plaisir de te voir.

– Moi aussi.

Le lendemain matin, dès que j'ai ouvert l'oeil, j'ai eu le pressentiment étrange qu'il était déjà parti. Je ne sais pas pourquoi. Je me suis précipitée vers l'escalier et, au moment de contourner la rambarde, je me suis pris les pieds dans mon pantalon de pyjama et me suis étalée de tout mon long sur le dos, me cognant violemment la tête.

Je suis restée à terre, les yeux embués de larmes et rivés sur le plafond. La douleur me semblait irréaliste. Soudain, le visage de Conrad a surgi dans mon champ de vision.

– Ça va ? m'a-t-il demandé, la bouche pleine (sans doute de céréales).

Il a voulu m'aider à m'asseoir, mais je l'ai repoussé.

– Laisse-moi tranquille, ai-je marmonné.

J'espérais qu'en clignant des paupières assez rapidement, mes larmes disparaîtraient.

– Tu t'es fait mal ? Tu peux bouger ?

– J'ai cru que tu étais parti.

– Nan, je suis là.

Il s'est agenouillé à côté de moi avant d'ajouter :

– Je vais t'aider à te redresser.

J'ai secoué la tête et il s'est allongé à côté de moi, sur le plancher. On aurait dit que nous nous apprêtions à faire des anges dans la neige.

– Sur une échelle de un à dix, a-t-il repris, où situerais-tu ta douleur ? Tu as l'impression de t'être déplacé quelque chose ?

– Sur une échelle de un à dix... je dirais onze.

– Tu es un vrai bébé ! C’est un petit bobo de rien du tout.

Il avait l’air inquiet cependant.

– Pas du tout, ai-je riposté.

Je m’apprêtais à lui donner raison, pourtant : j’étais au bord des larmes et ma voix tremblante me trahissait.

– Eh ! Belly, tu as fait une sacrée chute. On aurait dit un de ces personnages de dessin animé qui glisse sur une peau de banane.

Je n’avais plus du tout envie de pleurer tout à coup.

– Tu me traites de personnage de dessin animé ? me suis-je indignée en tournant la tête vers lui.

Il s’efforçait de conserver son sérieux, cependant les coins de sa bouche se soulevaient. Il a alors incliné son visage vers moi et nous avons tous les deux éclaté de rire. Si fort que j’ai eu encore plus mal au dos.

– Aïe ! me suis-je écriée au milieu d’un éclat.

Il s’est assis et m’a déclaré :

– Je vais te porter jusqu’au canapé.

– Non, ai-je protesté faiblement, je suis trop lourde pour toi. J’irai toute seule dans une minute, laisse-moi ici pour le moment.

J’ai bien vu, à son expression renfrognée, qu’il était vexé.

– Je sais que je ne suis pas capable de lever de la fonte comme Jer’, Belly, mais je peux très bien porter une fille.

– Ce n’est pas ce que je voulais dire. Je suis plus lourde que tu ne crois. Tu sais, les fameux cinq kilos de la première année de fac.

J’ai aussitôt piqué un fard, oubliant momentanément que j’avais le dos en miettes et que Conrad avait placé Jeremiah dans la conversation. Je ne sentais plus que ma

gêne.

D'une voix douce, il a répliqué :

– Moi, je ne vois pas de différence.

Puis il m'a délicatement soulevée contre lui. En passant un bras autour de son cou, j'ai murmuré :

– C'était plutôt quatre kilos.

– Ne t'en fais pas, je ne te lâcherai pas.

Après m'avoir déposée sur le canapé, il a annoncé :

– Je vais te donner de l'Advil, ça devrait te soulager un peu.

Au moment où j'ai posé les yeux sur lui, j'ai soudain pris conscience de quelque chose : je l'aimais encore. Je croyais que mes sentiments pour lui étaient soigneusement remisés, comme mes vieux rollers ou la petite montre dorée que mon père m'avait achetée quand j'ai su lire l'heure. Seulement, ce n'est pas parce qu'on enterre quelque chose qu'il cesse d'exister. Mon amour pour lui avait subsisté. Tout ce temps. Je devais regarder la réalité en face : il faisait partie de mon ADN. J'avais les cheveux bruns, des taches de rousseur et Conrad aurait toujours une place, même minuscule, dans mon coeur de petite fille qui croyait toujours aux comédies musicales. Rien de plus. Jeremiah aurait le reste, l'essentiel, la Belly du présent et du futur. C'était tout ce qui importait. Pas le passé.

Peut-être est-ce le privilège des premiers amours. Ils possèdent à jamais une part de votre coeur. Je continuerais à penser à Conrad avec tendresse jusqu'à la fin de mes jours, de même que l'on caresse le souvenir de son premier animal familier ou de la première voiture que l'on a conduite. Son image de lui à douze, treize, quatorze, quinze, seize et dix-sept ans ne me quitterait pas. Les premières fois comptent. Et les dernières aussi, j'en étais persuadée. Jeremiah serait mon dernier amour, celui de

chaque instant et de toujours.

Conrad et moi avons passé le restant de la journée ensemble. Si on peut dire. Il a fait un feu dans la cheminée avant de s'installer dans la cuisine pour lire pendant que je regardais *La Vie est belle*, de Frank Capra. Pour déjeuner, nous avons réchauffé une boîte de soupe à la tomate et terminé mes bretzels au chocolat. Puis il est sorti courir sur la plage et je me suis plantée devant *Casablanca*. J'étais en train de me tamponner les yeux avec la manche de mon tee-shirt quand il est rentré.

– Ce film me fend le coeur, ai-je gémi.

– Pourquoi ? s'est-il étonné en retirant son polaire. Ça se finit bien, pourtant. Elle est mieux avec Laszlo.

Je l'ai considéré avec surprise.

– Tu as vu *Casablanca* ?

– Bien sûr, c'est un classique.

– Enfin, apparemment, tu n'étais pas très attentif. Je te signale que Rick et Llsa étaient faits l'un pour l'autre.

Il a ricané avant de rétorquer :

– Tu essaies de comparer leur petite amourette insignifiante au travail de Laszlo comme résistant ?

Après m'être mouchée, j'ai répliqué :

– Pour un type aussi jeune, tu es beaucoup trop cynique.

– Et pour une soi-disant adulte, tu es beaucoup trop émotive, a-t-il riposté en levant les yeux au ciel.

Tandis qu'il se dirigeait vers l'escalier, je lui ai lancé :

– Robot ! Coeur de pierre !

Il a éclaté de rire en fermant la porte de la salle de bains.

Le lendemain matin, il était parti. Exactement comme je m'étais imaginé qu'il l'avait fait la veille. Pas d'au revoir, rien. Évaporé, tel le fantôme du *Chant de Noël*, de Dickens. Conrad, c'était le fantôme du Noël du passé.

Sur la route du retour, j'ai reçu un coup de téléphone de Jeremiah. Quand il m'a demandé ce que je faisais, j'ai répondu que je rentrais à la maison sans lui préciser d'où je venais. J'ai pris cette décision en un quart de seconde. Sur le coup je n'ai pas compris pourquoi je lui mentais. Je savais juste que je ne voulais pas le mettre au courant.

J'ai fini par me ranger à l'avis de Conrad : Llsa était faite pour être avec Laszlo. Les histoires d'amour devraient systématiquement se terminer ainsi. Rick n'était qu'un minuscule fragment de son passé, un fragment qu'elle chérirait toujours, mais qui n'aurait sa place qu'au sein de ses souvenirs. Parce qu'il fallait que le passé reste le passé.

Chapitre neuf

En quittant la chambre d'Anika, j'ai rallumé mon téléphone. J'avais reçu plusieurs textos et mails de Jeremiah. Blottie sous ma couette, je les ai lus, les uns après les autres – ils continuaient à arriver. Puis, après les avoir parcourus une seconde fois, j'ai fini par lui écrire : *Laisse-moi un peu de temps*. Il m'a répondu : *OK*, et ne m'a plus contactée de la journée. J'ai vérifié régulièrement mon portable pourtant, et j'étais déçue de voir qu'il ne me donnait pas de nouvelles, même si je savais que je n'avais aucune raison de l'être. Je voulais à la fois qu'il me fiche la paix et qu'il essaie de se racheter. Mais puisque je n'y voyais pas clair moi-même, il n'aurait rien pu faire qui puisse me reconforter.

J'ai préparé mes valises. Je commençais à avoir faim. Il me restait du crédit sur ma carte de cantine, seulement je craignais, en quittant ma résidence, de tomber sur Lacie. Ou pire, sur Jeremiah. Heureusement j'avais de quoi m'occuper et je pouvais mettre la musique à fond – Jillian n'était pas là pour se plaindre.

Quand je n'ai plus supporté les grognements de mon estomac, j'ai appelé Taylor et je lui ai tout raconté. Sa réaction a été si sonore que j'ai dû écarter le téléphone de mon oreille. Elle a aussitôt débarqué avec un burrito aux haricots noirs et un smoothie fraise-banane.

– Cette pouffe de Zeta Phi, répétait-elle en secouant la tête.

– Je te rappelle qu'elle n'est pas la seule fautive, il y est aussi pour quelque chose, ai-je rétorqué entre deux bouchées.

– Oh ! je n'oublie pas. Il ne perd rien pour attendre : je vais le défigurer quand je le verrai. Il aura tellement de cicatrices que plus aucune fille n'acceptera de l'embrasser.

Elle a inspecté ses ongles comme s'il s'agissait d'armes de destruction massive avant

d'ajouter :

– Demain, à l'institut de beauté, je dirai à Danielle de les limer en pointe.

Un poids s'est soulevé de ma poitrine. Il y a certains mots que seule une amie qui vous connaît depuis toujours peut trouver, et ils m'ont aidée à me sentir mieux.

– Tu n'es pas obligée de le défigurer, Taylor.

– Je n'aurai pas besoin de me forcer.

Elle a enroulé son petit doigt autour du mien, puis a poursuivi :

– Ça va, Belly ?

– Beaucoup mieux depuis que tu es là.

Au moment où j'avalais la dernière gorgée de mon smoothie, elle m'a demandé :

– Tu comptes lui pardonner ?

Surprise, et soulagée, de ne percevoir aucun jugement dans sa question, j'ai répliqué :

– À ma place, tu ferais quoi ?

– Il n'y a que toi qui peux répondre.

– Je sais, mais... tu lui pardonnerais ?

– En temps normal, non. Si un mec me trompait parce qu'on venait de se disputer, s'il ne faisait même que poser les yeux sur une autre fille, non. Je le dégagerais.

En mordillant sa paille, elle a conclu :

– Seulement Jeremiah n'est pas n'importe quel mec. Votre histoire, c'est du sérieux.

– Je croyais que tu comptais le défigurer ?

– Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Je lui en veux à mort à l'heure qu'il est. Il a vraiment exagéré. Mais tu ne pourras jamais le regarder comme un mec quelconque. Soyons réalistes.

Je suis restée muette ; je savais qu'elle avait raison.

– Je peux toujours réunir un groupe de filles et crever les pneus de sa voiture cette nuit. Hein ? T'en dis quoi ?

Elle m'a donné une bourrade dans l'épaule : elle essayait de me faire rire. Et ça a marché. J'ai ri pour la première fois depuis ce qui me semblait une éternité.

Chapitre dix

J'étais persuadée qu'après notre dispute l'été précédant la rentrée de terminale, Taylor et moi nous nous rabibocherions rapidement, selon notre habitude. Je croyais que la tension mettrait une semaine au plus à disparaître. Quelles raisons avions-nous de rester fâchées, au fond ? Je le reconnais, nous nous étions balancé des choses blessantes – je l'avais traitée de gamine, elle, de lâcheuse –, mais ce n'était pas la première fois que nous nous prenions la tête. Les meilleures amies se crêpent toujours le chignon.

À mon retour de Cousins, j'ai rangé les chaussures et les vêtements de Taylor dans un sac, prête à les lui rapporter dès qu'elle me donnerait le signal. Elle était toujours celle qui prenait l'initiative de la réconciliation.

J'ai attendu, pourtant rien ne s'est passé. Je suis allée chez Marcy une ou deux fois dans l'espoir de la croiser et d'avoir une discussion avec elle ; elle n'a jamais pointé le bout du nez. Les semaines ont défilé, l'été touchait à sa fin.

Jeremiah continuait à me répéter ce qu'il m'avait dit pendant l'essentiel des mois de juillet et d'août :

- Ne t'en fais pas, vous ne resterez pas fâchées. Ça ne dure jamais entre elle et toi.
- Tu ne comprends pas, c'est différent, cette fois, ai-je rétorqué un jour. Si tu l'avais entendue...
- Tout ça pour une soirée en plus.

Sa répartie m'a mise hors de moi.

- Le problème ne venait pas uniquement de la soirée.
- Je sais, je sais... attends une seconde, Bells.

Je l'ai entendu parler avec quelqu'un avant qu'il reprenne le téléphone.

- Notre dîner vient d'arriver. Tu veux que je te rappelle quand j'aurai fini de

manger ? Je n'en ai pas pour très longtemps.

– Non, c'est bon.

– Ne m'en veux pas.

– Je ne t'en veux pas.

Ce qui était vrai, ou presque. Comment aurait-il pu comprendre ce qui se passait entre Taylor et moi ? C'était un mec. Il ne pigeait pas. Il ne saisissait pas l'importance vitale, à mes yeux, d'entamer cette dernière année de lycée aux côtés de ma meilleure amie.

Pourquoi n'ai-je pas tout simplement décroché mon téléphone alors ? Par orgueil, mais pas seulement. J'étais celle qui avait pris des distances pendant tout l'été et elle, celle qui avait cherché à me retenir. Peut-être nos chemins étaient-ils en train de se séparer, peut-être cela valait-il mieux. Nous nous dirions au revoir à l'automne suivant, une séparation progressive serait sans doute plus facile. Peut-être étions-nous trop dépendantes l'une de l'autre, moi surtout, et peut-être avais-je besoin d'apprendre à me débrouiller toute seule. Voilà ce que je me répétais. Lorsque j'ai fait part de mes réflexions à Jeremiah, il m'a répondu :

– Appelle-la.

Convaincue qu'il en avait juste assez de m'entendre lui rebattre les oreilles avec mes histoires, j'ai conclu :

– Peut-être. Je vais y réfléchir.

La semaine avant la rentrée – je rentrais habituellement de Cousins à ce moment-là –, nous allions toujours faire les magasins ensemble pour compléter nos garde-robes. C'était notre rituel depuis l'école primaire. Taylor n'avait pas sa pareille pour choisir les jeans. Nous profitions des promotions du genre « le deuxième produit offert » chez Body Shop et, une fois à la maison, nous partageons tout : nous gardions

chacune un lait hydratant, un gel douche et un exfoliant, ce qui nous permettait de tenir jusqu'à Noël au moins.

Cette année-là, ma mère m'avait accompagnée. Pourtant elle détestait le centre commercial. Nous faisons la queue pour payer mon nouveau jean lorsque Taylor et la sienne sont entrées dans la boutique, les bras chargés de sacs.

– Luce ! s'est écriée ma mère.

Mme Jewel a aussitôt fondu sur nous en agitant la main, tandis que Taylor lui emboîtait le pas sans conviction. Elle portait des lunettes de soleil et un short en jean. Ma mère l'a serrée dans ses bras pendant que Mme Jewel m'étreignait.

– Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vues, ma chérie, m'a-t-elle soufflé avant d'ajouter à l'intention de ma mère : Laurel, tu t'habitues à l'idée que nos petites filles sont devenues aussi grandes, toi ? Mon Dieu, je me souviens comme si c'était hier de l'époque où elles réclamaient de tout faire ensemble. Les bains, les coupes de cheveux, tout !

– Je me souviens, oui, a répondu ma mère avec un sourire.

Je me suis tournée vers Taylor. Nos mères continuaient à discuter, et nous, nous restions plantées là sans vraiment nous regarder. Au bout d'une minute, elle a sorti son téléphone portable. Je ne voulais pas laisser passer cette occasion d'échanger deux mots avec elle.

– Tu es contente de ce que tu as trouvé ? lui ai-je demandé.

Elle a hoché la tête. Avec ses lunettes de soleil, j'avais du mal à lire l'expression de ses yeux, mais je la connaissais par coeur : elle adorait faire de bonnes affaires et en parler. Elle a à peine marqué une hésitation au moment de répondre :

– J'ai acheté des bottines canon à moins vingt-cinq pour cent. Et deux robes d'été que je pourrai mettre cet hiver avec un collant et un pull.

Notre tour à la caisse étant arrivé, j'ai acquiescé et lancé :

– Bon, on se voit au lycée.

– À plus, a-t-elle répliqué en tournant les talons.

Sans réfléchir, j'ai tendu le jean à ma mère et rattrapé Taylor. Nous ne nous reparlerions peut-être jamais si je ne faisais rien.

– Attends. Tu veux passer à la maison ce soir ? J'ai acheté une nouvelle jupe, mais je ne sais pas vraiment avec quoi la porter...

– Elle a pincé les lèvres une seconde avant de me donner sa réponse :

– Entendu, appelle-moi.

Elle est donc venue chez moi, ce soir-là. Elle m'a montré comment tirer le meilleur parti de ma jupe, avec quelles chaussures et quels hauts l'associer. Les choses étaient pourtant différentes entre nous, et j'ignore si notre amitié est jamais redevenue ce qu'elle était. Nous grandissions. Nous tâtonnions encore pour apprendre à faire partie de l'existence de l'autre tout en acceptant de ne plus être tout pour elle.

Le plus ironique dans tout ça, c'est que nous avons atterri dans la même fac. Alors que le monde en compte des milliers. J'y ai vu un signe du destin : nous étions faites pour être amies, pour avoir une place dans la vie de l'autre. Et vous savez quoi ? Ce coup du sort m'a réjouie. Si nous ne passions plus autant de temps ensemble qu'avant – elle avait sa vie dans sa sororité, moi dans ma résidence –, nous pouvions toujours compter l'une sur l'autre.

Chapitre onze

Le lendemain j'ai craqué. J'ai appelé Jeremiah. Je lui ai dit que j'avais besoin de le voir, qu'il pouvait venir. Ma voix tremblait. J'ai perçu son soulagement à l'autre bout du fil, son envie de faire amende honorable. Je tentais de justifier à mes propres yeux mon coup de fil précipité en me répétant que je devais l'affronter en chair et en os pour être capable de passer à autre chose. La vérité, c'est qu'il me manquait. Je voulais, sans doute autant que lui, trouver le moyen d'oublier ce qui était arrivé.

Dès que j'ai découvert son visage, en ouvrant la porte, la souffrance est revenue d'un seul coup, avec une rapidité et une violence incroyables. Jeremiah l'a aussitôt perçue. L'anéantissement de tous ses espoirs s'est peint sur ses traits. Lorsqu'il a tenté de me prendre dans ses bras, j'aurais aimé me laisser faire, mais j'en étais incapable. J'ai secoué la tête et l'ai repoussé gentiment.

Nous nous sommes assis sur mon lit, le dos contre le mur, les jambes ballant dans le vide.

– Comment pourrais-je avoir la certitude que tu ne recommenceras pas ? Comment voudrais-tu que je te fasse à nouveau confiance ?

Il s'est levé. L'espace d'une seconde, j'ai cru qu'il allait partir, et mon cœur a failli s'arrêter de battre. Alors il a posé un genou par terre, juste devant moi, et dit tout bas :

– Tu pourrais m'épouser.

J'ai d'abord cru que j'avais mal entendu. Pourtant il a répété la même chose, un peu plus fort :

– Épouse-moi.

Il a sorti une bague de la poche de son jean. Un anneau en argent avec un petit diamant au milieu.

– C’est provisoire, s’est-il empressé de dire. Jusqu’à ce que je puisse t’en acheter une plus belle. Avec mon argent, pas celui de mon père.

J’étais comme en apesanteur. Jeremiah continuait à parler et je n’entendais rien.

Toute mon attention était accaparée par l’anneau dans sa main.

– Je t’aime tant, Belly. Ces deux derniers jours ont été un enfer sans toi.

Il a pris une inspiration puis poursuivi :

– Je m’en veux tellement de t’avoir blessée, Bells. Je suis impardonnable. Je sais que je nous ai fait du mal, que je vais devoir travailler dur pour regagner ta confiance. Je suis prêt à tout si tu me donnes une chance. Tu... tu serais prête à me laisser essayer ?

– Je ne sais pas, ai-je murmuré.

Il a dégluti avant d’insister :

– Je redoublerai d’efforts, je te le jure. On prendra un appartement en dehors du campus, on l’aménagera ensemble. Je m’occuperai de la lessive, j’apprendrai à cuisiner autre chose que des nouilles et des céréales.

– Verser des céréales dans un bol, ça ne s’appelle pas cuisiner, ai-je ironisé en détournant les yeux pour tenter de chasser l’image qu’il était en train de planter dans mon esprit.

Je nous y voyais déjà. Ce serait incroyable : nous deux dans notre propre chez-nous.

Jeremiah m’a pris les mains et je me suis dégagée vivement.

– Tu ne saisis pas, Belly ? C’est écrit depuis le début. Toi et moi, pour la vie.

J’ai fermé les paupières pour faire le vide dans ma tête.

– Tu cherches seulement à effacer ce que tu as fait avec ta demande, ai-je riposté en les rouvrant.

– Non. Pas du tout. L’autre soir j’ai réalisé... J’ai réalisé quelque chose. Je ne veux

plus jamais être séparé de toi. Jamais. Tu es la seule qui compte pour moi. Je l'ai toujours su. Il n'y a pas une autre fille au monde que je pourrais aimer autant.

Il m'a serré la main et, cette fois, je n'ai pas cherché à la retirer.

– Tu m'aimes encore ? m'a-t-il demandé.

– Oui, ai-je répondu, la gorge serrée.

– Alors, je t'en supplie, deviens ma femme.

– Tu n'as plus le droit de me faire souffrir comme ça, ai-je dit, moitié menaçante, moitié implorante.

– Promis.

Je le savais sincère. Il me considérait avec une telle détermination, un tel sérieux. Je connaissais son visage par coeur, mieux que n'importe quel autre. Le moindre pli, le moindre creux. La petite bosse sur son nez, qui datait de la fois où il se l'était cassé en surfant, la cicatrice presque invisible sur son front, qui remontait au jour où Conrad et lui s'étaient battus et avaient renversé une plante verte. J'avais été le témoin de tous ces événements. Peut-être même connaissais-je ses traits mieux que les miens – j'avais passé des heures à l'observer pendant qu'il dormait, à suivre du bout du doigt la ligne de sa pommette. Peut-être avait-il fait de même avec moi.

Je ne voulais pas découvrir un jour une marque sur son visage et en ignorer l'origine.

Je voulais être à ses côtés. C'était ce visage que je voulais voir tous les jours.

Sans un mot, j'ai retiré ma main gauche de la sienne et il s'est décomposé. Puis je la lui ai tendue, et son regard s'est illuminé. La joie que j'ai éprouvée à cet instant précis... Je ne trouve pas de mots pour la décrire. Il tremblait en me passant la bague au doigt.

– Isabel Conklin, acceptes-tu de m'épouser ? a-t-il demandé avec une gravité que je ne lui connaissais pas.

– Oui, j’accepte, ai-je répondu.

Il m’a enlacée et nous nous sommes étreints comme si nous étions chacun la planche de salut de l’autre. Une seule pensée m’obnubilait : si nous réchappions de cette tempête, nous pouvions réussir. Il avait commis des erreurs, moi aussi. Mais nous nous aimions, c’était la seule chose qui comptait.

Nous avons fait des projets toute la nuit – l’endroit où nous allions vivre, la façon dont nous annoncerions la nouvelle à nos parents. Notre dispute me semblait remonter à une autre vie. Nous venions de décider que le passé était le passé. Seul le futur nous importait.

Chapitre douze

Cette nuit-là, j'ai rêvé de Conrad. J'avais mon âge mais lui beaucoup moins, peut-être dix ou onze ans. Je crois me souvenir qu'il portait une salopette. Nous avons joué jusqu'à la tombée de la nuit dans le jardinet devant ma maison.

– Susannah va s'inquiéter, lui disais-je. Tu devrais rentrer.

– Impossible, je ne connais pas le chemin. Tu veux bien m'aider ?

La tristesse m'envahissait alors : je ne le connaissais pas davantage que lui. Nous ne nous trouvions plus devant chez moi et il faisait trop noir. Nous étions dans une forêt. Perdus.

Je me suis réveillée en pleurant. Jeremiah était endormi à côté de moi. Je me suis assise. L'obscurité n'était trouée que par la lumière du réveil qui indiquait 4 h 57. Je me suis rallongée. Après m'être essuyé les yeux, j'ai respiré l'odeur de Jeremiah, puis je me suis repue de la douceur de ses traits, du mouvement de sa poitrine qui se soulevait au gré de sa respiration. Il était là. Il était fort, il était réel et il était tout contre moi – on n'a pas vraiment le choix quand on partage un petit lit.

Le matin, quand j'ai émergé, je ne me suis pas immédiatement souvenue de mon rêve. Il était dans un recoin de ma mémoire, dans un endroit que je ne pouvais pas atteindre. Il s'estompait à toute allure mais n'avait pas encore entièrement disparu.

Je devais me concentrer pour le reconstituer, et pour le garder. Quand j'ai voulu me redresser, Jeremiah m'a attirée vers lui en disant :

– Encore cinq minutes.

Il était la cuillère à soupe et moi la cuillère à café, pelotonnée tout contre lui. Les paupières closes, j'ai fait appel à mes souvenirs. J'avais l'impression que mon rêve, tel le soleil, allait disparaître d'une seconde à l'autre à l'horizon. Il déclinait, déclinait, déclinait... bientôt il ne serait plus là ! Souviens-toi, Belly, souviens-toi, ou le rêve se

dérobera pour toujours.

Jeremiah s'est mis à grommeler quelque chose, au sujet du petit déjeuner je crois, et je l'ai bâillonné en disant :

– Chut, laisse-moi une seconde.

Je le tenais enfin. Conrad, si drôle dans sa salopette en jean. Les heures que nous avions passées à jouer ensemble dehors. J'ai laissé échapper un soupir ; je me sentais si soulagée.

– Qu'est-ce que tu disais, Jer' ?

– Le petit déjeuner, a-t-il répondu en plantant un baiser sur ma paume.

Me blottissant contre lui, j'ai lancé :

– Encore cinq minutes.

Chapitre treize

Je tenais à l'annoncer à tout le monde en même temps. Le hasard faisant bien les choses, l'occasion idéale ne tarderait pas à se présenter : nos deux familles se réuniraient à Cousins la semaine suivante. Une association pour femmes battues, où Susannah travaillait en tant que volontaire et pour laquelle elle avait réuni des fonds, avait planté un parterre de fleurs à sa mémoire. Une petite cérémonie aurait lieu le samedi suivant. Nous serions tous présents – Jer' et moi, ma mère et Steven, M. Fisher. Et Conrad.

Je ne l'avais pas revu depuis Noël. Censé revenir pour les cinquante ans de ma mère, il s'était excusé à la dernière minute.

– Du Rad tout craché, avait remarqué Jeremiah avant de chercher mon assentiment du regard.

Je n'avais rien dit.

Ma mère et Conrad entretenaient des liens privilégiés, et ce depuis toujours. Leur complicité m'avait toujours échappé. À la mort de Susannah, ils s'étaient encore rapprochés, sans doute parce qu'ils faisaient leur deuil de la même façon : dans leur coin. Ils se téléphonaient souvent ; j'ignore de quoi ils parlaient. Bref, lorsqu'il s'est désisté, j'ai perçu la déception de ma mère, même si elle n'en a rien dit. J'aurais voulu la mettre en garde : « Aime-le autant que tu le veux, mais n'attends rien en retour. On ne peut pas compter sur lui. » Il lui avait fait livrer un beau bouquet de zinnias rouges, cependant. « Mes fleurs préférées », avait-elle observé, aux anges. Comment prendrait-il la nouvelle ? Je n'en avais pas la moindre idée. Dès qu'il était question de Conrad, toute certitude me désertait.

Je m'inquiétais aussi de la réaction de ma mère. À son habitude, Jeremiah ne se faisait aucun souci.

– Une fois qu’ils auront compris que nous sommes sérieux, ils devront accepter notre décision, parce que rien ne nous arrêtera. Nous sommes des adultes maintenant.

Nous revenions du réfectoire. Jeremiah m’a lâché la main pour bondir sur un banc ; il a rejeté la tête en arrière et hurlé :

– Écoutez bien tous ! Belly Conklin va devenir ma femme !

Quelques étudiants ont tourné la tête vers nous sans pourtant s’arrêter.

– Descends de là, ai-je dit en pouffant et en rabattant la capuche de mon sweat-shirt sur mon visage.

Il a sauté à terre et fait le tour du banc, les bras écartés comme les ailes d’un avion.

Puis il a fondu sur moi et m’a soulevée par les aisselles.

– Allez, envole-toi, Belly !

J’ai levé les yeux au ciel avant de battre des bras.

– Heureux ?

– Très, a-t-il affirmé en me reposant.

Je l’étais aussi. C’était le Jeremiah que je connaissais. Le garçon de la maison de vacances. Notre engagement mutuel, la promesse d’être éternellement tout l’un pour l’autre, me donnait le sentiment qu’en dépit de tous les changements de ces dernières années, il restait le même garçon, et moi la même fille. À présent, plus personne ne pourrait nous enlever ça.

Chapitre quatorze

Je savais qu'il fallait que je parle à Taylor et Anika avant que mon père passe me chercher le lendemain matin. J'hésitais à leur annoncer la nouvelle ensemble, mais je me doutais que Taylor le prendrait mal si je la mettais, elle, ma plus ancienne amie, dans le même sac qu'Anika, que je connaissais depuis moins d'un an. Je la verrais donc en premier. Je lui devais bien ça.

Elle nous trouverait dingues. Une réconciliation était une chose, un mariage une tout autre. Contrairement à la majorité des filles de sa sororité, Taylor comptait attendre d'avoir au moins vingt-huit ans pour se marier.

Je lui ai téléphoné pour lui donner rendez-vous au café préféré des étudiants. Je l'ai prévenue que j'avais une annonce à lui faire. Elle a tenté de me tirer les vers du nez, j'ai tenu bon.

– C'est vraiment le genre de chose qu'il faut dire de vive voix.

Je l'ai trouvée attablée derrière un latte glacé à 0 % . Ses Ray-Ban sur le nez, elle écrivait un texto. Elle a posé son téléphone en me voyant. Je me suis affalée sur la chaise en face de la sienne, bien attentive à garder ma main gauche sous la table.

– Tu as bien meilleure mine aujourd'hui, a-t-elle dit en ôtant ses lunettes de soleil.

– Merci, Tay, je me sens beaucoup mieux.

– Alors, quoi de neuf? a-t-elle demandé en me détaillant. Vous vous êtes remis ensemble ? Ou c'est fini pour de bon ?

J'ai brandi la main gauche d'un geste triomphal. Elle l'a regardée sans comprendre jusqu'à ce qu'elle remarque mon annulaire.

– Tu te moques de moi ? a-t-elle lancé, les yeux écarquillés. Tu es fiancée ? s'est-elle écriée.

Deux personnes se sont tournées vers nous, l'air agacé, et je me suis légèrement

tassée sur mon siège.

– Oh, la vache ! a-t-elle poursuivi en m’attrapant la main. Montre-moi cette bague !

Je voyais bien qu’elle la trouvait trop petite, mais je m’en fichais.

– Oh, la vache ! a-t-elle répété sans quitter mon doigt des yeux.

– Je sais.

– Enfin, Belly... il t’a trompée.

– On repart de zéro. Je l’aime vraiment, Tay.

– Tu reconnaîtras quand même que le moment est drôlement choisi, non ? a-t-elle rétorqué avec prudence. Ça paraît un peu précipité.

– Oui et non. Tu l’as dit toi-même : il s’agit de Jer’, l’homme de ma vie.

M’observant avec des yeux ronds comme des soucoupes, elle a bredouillé :

– Mais... mais pourquoi vous n’attendez pas au moins d’avoir terminé la fac ?

– On ne voit pas l’intérêt d’attendre : on a l’intention de se marier de toute façon.

J’ai avalé une gorgée de son latte, puis ajouté :

– On va prendre un appartement. Tu pourras m’aider à choisir les rideaux et les trucs dans le genre.

– Bien sûr... Et ta mère ? Elle n’a pas pété un câble ?

– On a prévu de l’annoncer à ma mère et à son père la semaine prochaine à Cousins.

On en parlera au mien après.

Elle s’est aussitôt rengorgée.

– Tu veux dire que personne n’est au courant à part moi ?

J’ai hoché la tête ; je voyais bien que ça lui faisait plaisir. Taylor adorait être mise dans la confidence, c’était même une des choses qu’elle préférait au monde.

– Ça va être apocalyptique, a-t-elle conclu en reprenant son latte. Il va y avoir des morts, et du sang dans les rues. Quand je parle de sang, je parle de ton sang.

– Merci beaucoup, Tay.

– Je suis réaliste, c’est tout. Laurel est la plus grande féministe que je connaisse. Ça ne va pas du tout lui plaire. Elle va se transformer en exterminatrice. À la place de Jeremiah, je surveillerais mes fesses. À la tienne aussi.

– Ma mère adore Jeremiah. Susannah et elle répétaient sans arrêt que j’épouserais un des garçons Fisher plus tard. En quelque sorte, son rêve va devenir réalité. Je suis sûre qu’elle prendra ça bien.

Je n’en croyais pas un traître mot, pourtant. Taylor n’était pas davantage convaincue.

– Peut-être... Vous voulez faire ça quand ?

– En août.

– Aussi vite ? Ça nous laisse à peine le temps de nous organiser.

Tout en mâchouillant sa paille, elle m’a jeté un regard en dessous.

– Et tu as réfléchi aux demoiselles d’honneur ? À tes témoins ?

– Pas encore. On a envie de quelque chose de très simple. Ça aura lieu à la maison de Cousins. Une fête décontractée, rien de spécial.

– Rien de spécial ? Tu te maries et tu ne veux rien de spécial ?

– Ce n’est pas ce que je voulais dire. Simplement, je me fiche des détails. Tout ce qui compte, c’est que je sois avec Jeremiah.

– Quels détails ?

– Les demoiselles d’honneur et le gâteau de mariage. Ce genre de trucs.

– Menteuse ! s’est-elle écriée en pointant son index vers moi. Tu voulais cinq demoiselles d’honneur et un gâteau à la carotte à quatre étages. Sans oublier une sculpture de glace représentant un coeur humain avec vos initiales gravées dessus.

D’ailleurs, je trouve ça répugnant.

– Tay !

Elle a brandi la main pour m'interrompre.

– Tu voulais aussi un orchestre, des beignets de crabe et un lâcher de ballons après la première danse. Quelle chanson avais-tu choisi déjà ?

– *Stay*, de Maurice Williams et les Zodiacs, ai-je répondu par automatisme. Taylor, je devais avoir dix ans quand j'ai dit ça.

J'étais cependant très touchée qu'elle s'en souvienne. Pour ma part, je me rappelais le moindre de ses souhaits : les colombes, les petits gants en dentelle, les talons aiguilles rose vif.

– Tu devrais avoir tout ce dont tu rêvais, Belly, a-t-elle insisté, le menton relevé. On ne se marie qu'une fois.

– Je sais, seulement on n'a pas d'argent. Et, de toute façon, je n'ai plus dix ans. Je ne rêve plus des mêmes trucs.

Mais peut-être n'avais-je pas besoin de tout avoir, peut-être une partie suffisait-elle.

Peut-être pouvais-je avoir un vrai mariage, bien que simple. Parce que je n'avais rien contre l'idée de porter une robe de mariée et de danser avec mon père.

– Je croyais que le père de Jeremiah était plein aux as. Il ne peut pas vous offrir une cérémonie digne de ce nom ?

– Ma mère ne le laissera jamais faire. De toute façon, je te l'ai dit, on ne veut pas un truc très chic.

– D'accord, alors on oublie la glace sculptée. Les ballons, par contre, ça ne coûte rien, on peut donc garder l'idée. Et le gâteau à la carotte. On se contentera de deux étages. Ah ! et je te préviens, tu peux dire ce que tu veux, tu porteras une robe de mariée.

– Ça me va, ai-je répliqué en reprenant une gorgée de son latte.

Ça me faisait du bien d'avoir la bénédiction de Taylor. Grâce à elle, j'éprouvais de

l'excitation – ce que je ne m'étais pas autorisé jusqu'à présent.

– Et tu auras des demoiselles d'honneur. Ou au moins un témoin.

– Je n'aurai que toi.

Visiblement flattée, Taylor a demandé :

– Et Anika ? Tu ne veux pas qu'elle soit ta demoiselle d'honneur ?

– Mmm... peut-être.

La voyant se rembrunir légèrement, je me suis empressée de rectifier :

– Mais je te veux, toi, pour témoin, d'accord ?

– Ce sera un grand honneur, a-t-elle répondu, les yeux embués de larmes.

Taylor Jewel, ma plus ancienne amie. Nous avons traversé des passes difficiles et je recevais, désormais, comme un cadeau du ciel cette amitié qui avait survécu à autant de tempêtes.

Chapitre quinze

Anika était la suivante sur la liste et je redoutais sa réaction. Ayant beaucoup de respect pour son jugement, je ne voulais pas qu'elle ait une mauvaise opinion de moi. La perspective de devenir demoiselle d'honneur n'aurait aucun impact sur elle. De manière générale, ce n'était pas le genre de choses auxquelles elle accordait beaucoup d'importance.

Nous avons décidé de nous installer ensemble à la rentrée, avec deux autres de nos amies, Shay et Lynn, dans la nouvelle résidence à l'autre bout du campus. Il était question d'acheter de la jolie vaisselle, Anika devait apporter son frigo, moi ma télé. Tout était prévu.

Ce soir-là, je l'ai rejointe dans sa chambre pour l'aider à emballer ses affaires. Je plaçais ses livres dans une grande caisse, et elle roulait ses posters. La radio, réglée sur la station du campus, diffusait *The Power of Good-Bye* de Madonna. C'était peut-être un signe.

Assise en tailleur par terre, je tentais de rassembler mon courage en rangeant les derniers livres. Je me suis humecté les lèvres pour apaiser ma nervosité.

– Ani, j'ai quelque chose à te dire.

Elle était en train de se débattre avec l'affiche de film fixée sur la porte de sa chambre.

– Quoi ?

« *There's no greater power than the power of good-bye* », disait la chanson. « Il n'y a pas de plus grand pouvoir que celui des au revoir. »

– Je me sens vraiment mal de te faire un coup pareil, ai-je lâché, la gorge nouée.

– Quel coup ? s'est-elle enquis en se retournant vers moi.

– Je ne vais pas pouvoir habiter avec toi à l'automne.

– Quoi ? Pourquoi ? Il s’est passé quelque chose ? s’est-elle aussitôt inquiétée, les sourcils froncés.

– Jeremiah m’a demandée en mariage.

J’ai bien cru qu’elle allait s’étouffer.

– Isabel Conklin ! Tu te payes ma tête ?

Lentement, j’ai levé ma main gauche, et elle a sifflé.

– Waouh ! C’est dingue.

– Je sais.

Elle a ouvert la bouche, puis l’a refermée avant de dire :

– Tu sais ce que tu fais ?

– Oui. Enfin, je crois. Je l’aime vraiment très fort.

– Vous allez vivre où ?

– Dans un appartement à l’extérieur du campus... Je me sens super mal de te laisser tomber. Tu es fâchée ?

– Pas du tout, a-t-elle répondu en secouant la tête. Enfin, bien sûr, c’est nul qu’on ne puisse pas s’installer ensemble, mais je trouverai une solution. Je proposerai à Trina, de mon cours de danse. Ou à ma cousine Brandy, qui viendra peut-être ici l’an prochain. Elle pourrait être la quatrième.

Ma défection n’avait pas l’air de poser de réel problème après tout. La vie suivait son cours. J’ai éprouvé une pointe de mélancolie à l’idée que j’aurais pu être cette quatrième personne. Shay était une coiffeuse hors pair et Lynn adorait confectionner des cupcakes. On se serait bien amusées.

Après s’être assise sur son lit, Anika a repris :

– Ça ne m’embête pas, Iz, je suis juste... surprise.

– Moi aussi.

Comme elle conservait le silence, j'ai ajouté :

– Tu crois que je commets une erreur ?

Avec sa délicatesse habituelle, elle a répondu :

– Mon avis n'a pas d'importance, si ?

– Si.

– Je ne suis pas en position de juger, Iz.

– Tu es mon amie. Je respecte ton opinion, je ne veux pas que tu aies une mauvaise image de moi.

– Tu accordes beaucoup trop de crédit au regard des autres, a-t-elle riposté avec un mélange de fermeté et de tendresse.

Dans la bouche de n'importe qui d'autre – ma mère, Taylor, Jer' même –, ces mots m'auraient hérissée. Pas dans celle d'Anika. Venant d'elle, je ne pouvais pas le prendre mal. D'une certaine façon, j'étais flattée de constater qu'elle me connaissait si bien et continuait malgré tout à m'apprécier. En ça, les amitiés nouées à la fac étaient très différentes. Nous passions tout notre temps ensemble, des journées entières, le moindre repas. Impossible de cacher sa véritable nature dans ces conditions. On était à nu. Surtout en présence de quelqu'un comme Anika, franche, ouverte et incisive, qui livrait toujours le fond de sa pensée. Rien ne lui échappait.

– Au moins, tu n'auras plus à porter de tongs pour prendre ta douche.

– Ni à retirer les cheveux des autres de la bonde, ai-je ajouté. Ceux de Jeremiah sont trop courts pour rester coincés.

– Tu n'auras plus à planquer ta nourriture.

Sa colocataire, Joy, se servait toujours dans ses réserves, et Anika avait fini par cacher des barres de céréales dans ses sous-vêtements.

– Peut-être que si, ai-je rétorqué en jouant avec ma bague. Jer' mange comme dix.

Je me suis attardée, l'aidant à remballer le reste de ses posters, à attraper les moutons de poussière sous son lit, à l'aide d'une vieille chaussette enfilée sur ma main. Nous avons discuté du magazine au sein duquel Anika ferait un stage cet été-là et de la possibilité que je vienne passer un week-end avec elle, à New York.

Je suis ensuite retournée dans ma chambre. Pour la première fois de l'année, rien n'en venait troubler le calme, ni sèche-cheveux, ni étudiante pendue au téléphone dans le couloir, ni pop-corn éclatant dans le micro-ondes de la salle commune. La plupart des filles étaient déjà parties pour l'été. Le lendemain, je m'en irais, moi aussi.

La vie universitaire, telle que je la connaissais, ne serait plus jamais la même, elle non plus.

Chapitre seize

Je n'avais pas prévu de me faire appeler Isabel à la fac. C'est arrivé par accident .

Toute ma vie, on m'avait surnommée Belly et je n'avais pas eu mon mot à dire. Pour la première fois depuis longtemps, je pouvais y remédier, et pourtant je n'y avais pas pensé avant de me retrouver devant la porte de ma chambre, le jour de mon emménagement, en compagnie de mes parents et de Jeremiah. Mon père et lui se coltinaient la télé, ma mère la valise et moi un panier de linge rempli d'affaires de toilette et de photos encadrées. La sueur dégoulinait dans le dos de mon père et sa chemise marron était auréolée d'humidité. Jeremiah transpirait aussi : toute la matinée il avait cherché à impressionner mon père en insistant pour porter les objets les plus lourds. Ce qui, visiblement, mettait celui-ci mal à l'aise.

– Dépêche-toi, Belly, a-t-il haleté.

– C'est Isabel dorénavant, a remarqué ma mère.

Je me souviens très bien du moment précis où, tout en essayant d'enfoncer la clé dans la serrure, j'ai relevé la tête et posé les yeux sur mon nom. ISABEL. Les lettres étaient constituées de petits strass collés sur un étui à CD vide. Comme celui de ma colocataire, Jillian Capel. Mariah Carey pour elle, Prince pour moi.

Les affaires de Jillian étaient déjà déballées ; elle avait pris possession du côté gauche de la chambre, juste à l'entrée. Une couverture bleu marine et rouille, flambant neuve, ornait son lit. Elle avait déjà accroché des affiches – celle du film *Trainspotting* et celle d'un groupe dont je n'avais jamais entendu parler, Running Water.

Mon père s'est assis au bureau vide – le mien – et a tiré un mouchoir de sa poche pour s'éponger le front. Il avait vraiment l'air épuisé.

– C'est une belle chambre, a-t-il observé, très lumineuse.

Jeremiah, qui ne s'était pas encore posé, a lancé :

- Je vais descendre chercher le gros carton.
- Je vais t'aider, a proposé mon père en se levant.
- Ne bouge pas, a lancé Jeremiah en disparaissant dans le couloir.

Soulagé, mon père s'est rassis.

- Je vais faire une pause alors.

De son côté, ma mère inspectait déjà les lieux, ouvrant la penderie, les tiroirs. Je me suis affalée sur le lit. C'était donc là que j'allais passer l'année. Dans la chambre voisine, quelqu'un écoutait du jazz. Plus loin dans le couloir, une fille se disputait avec sa mère au sujet de l'emplacement du panier à linge sale. J'avais l'impression que les portes de l'ascenseur n'arrêtaient jamais de s'ouvrir et se refermer en tintant. Ça ne me dérangeait pas ; j'aimais le bruit. J'étais réconfortée de savoir qu'il y avait des gens tout autour de moi.

- Tu veux que je défasse ta valise ? a proposé ma mère.

- Non, c'est bon.

J'avais envie de ranger mes affaires moi-même. Après, je me sentrais vraiment chez moi.

- Alors laisse-moi faire ton lit, au moins.

Le moment venu, j'ai eu du mal à leur dire au revoir. Je pensais que je serais prête ; ce n'était pas le cas. Mon père restait planté là, les mains sur les hanches. Ses cheveux paraissaient vraiment gris sous l'éclairage.

- Bon, on devrait y aller si on veut éviter les embouteillages, a-t-il finalement signalé.

- On a le temps, a répliqué ma mère avec irritation.

À les voir ainsi ensemble, on aurait presque pu croire qu'ils n'étaient pas divorcés, que nous formions toujours une famille unie. Un élan soudain de gratitude m'a

envahie. Tous les divorces ne ressemblaient pas au leur. Dans l'intérêt de Steven et du mien, ils entretenaient des rapports cordiaux, sans avoir besoin de se forcer. Ils restaient liés par une affection sincère, mais aussi et surtout par l'amour qu'ils nous portaient. Et qui rendait possibles leurs présences conjointes un jour comme celui-ci. J'ai serré mon père dans mes bras et j'ai été surprise de voir qu'il avait les yeux mouillés de larmes. Il ne pleurait jamais. Ma mère m'a étreinte rapidement, je savais que c'était parce qu'elle ne voulait pas craquer.

– Lave bien tes draps au moins deux fois par mois, m'a-t-elle dit.

– D'accord.

– Et essaie de faire ton lit le matin. Ce sera plus agréable.

– D'accord.

Elle a jeté un coup d'oeil au second lit avant de conclure :

– Je regrette simplement qu'on n'ait pas rencontré ta colocataire.

Installé à mon bureau, Jeremiah jouait avec son téléphone pendant que nous nous faisons nos adieux. Tout à coup, mon père a lancé :

– Jeremiah, tu y vas aussi ?

Surpris, il a redressé la tête et répondu :

– Non, je comptais emmener Belly dîner.

Ma mère m'a décoché un regard appuyé. Deux jours plus tôt, elle m'avait servi un long laïus sur l'importance de faire de nouvelles connaissances et de ne pas passer tout mon temps avec Jer'. D'après elle, les filles en couple limitaient leur horizon, se privant de plusieurs aspects de la vie universitaire. Je lui avais promis de ne pas entrer dans cette catégorie.

– Ne la ramène pas trop tard, a répliqué mon père d'un air chargé de sous-entendus.

J'ai piqué un fard et, cette fois, c'est mon père que ma mère a considéré avec

sévérité, ce qui n'a fait qu'accroître mon malaise. Jeremiah, lui, s'est contenté de répondre, avec sa décontraction habituelle :

– Oui, oui, bien sûr.

J'ai fait la connaissance de Jillian plus tard ce soir-là, en rentrant du dîner. C'était dans l'ascenseur, Jeremiah venait de me laisser devant la résidence. Je l'ai aussitôt reconnue, d'après les photos qu'elle avait disposées sur sa commode. Beaucoup plus petite que je ne me l'étais figuré, elle avait des cheveux bruns, bouclés. J'ai mis un moment à trouver le moyen d'engager la conversation. Lorsque les autres filles sont descendues au cinquième et que nous nous sommes retrouvées seules, je me suis raclé la gorge.

– Excuse-moi, tu es bien Jillian Capel ?

– Oui, a-t-elle lâché d'un ton suspicieux.

– Je suis Isabel Conklin. Ta coloc.

J'hésitais entre lui faire la bise et lui tendre la main, mais comme elle me dévisageait, je n'ai pas bougé.

– Ah, salut. Ça va ?

Sans attendre ma réponse, elle a ajouté :

– Je rentre d'un dîner avec mes parents.

Plus tard, je découvrirais qu'elle lançait « Ça va ? » à tout bout de champ, sans espérer de réaction particulière.

– Bien, ai-je alors dit, je viens de manger, moi aussi.

L'ascenseur était arrivé à notre étage. Mon coeur battait la chamade d'excitation.

C'était ma colocataire ! La fille avec qui j'allais vivre pendant un an ! J'avais beaucoup pensé à elle depuis que j'avais reçu mon affectation. Jillian Capel de Washington, non-fumeuse. Je nous imaginais déjà passant des nuits entières à discuter, à partager

aussi bien des secrets que des paires de chaussures et des saladiers de pop-corn.

Une fois dans la chambre, Jillian s'est assise sur son lit et m'a demandé :

– Tu as un copain ?

– Oui, il est inscrit ici, ai-je expliqué en glissant mes mains sous mes cuisses. Il s'appelle Jeremiah, il est en deuxième année.

Impatiente d'en venir aux confidences, j'ai bondi pour récupérer une photo de nous deux sur le bureau. Elle datait de la remise des diplômes ; Jeremiah portait une cravate dessus, il était magnifique. Je la lui ai tendue d'une main timide.

– Il est très mignon.

– Merci. Et toi, tu as un copain ?

Elle a acquiescé.

– À Washington.

– Cool, ai-je dit parce que je ne voyais rien d'autre à répondre. Comment il s'appelle ?

– Simon.

Comme elle ne développait pas, j'ai enchaîné :

– Alors, ça arrive que les gens t'appellent Jill ? Ou Jilly ? Ou c'est toujours Jillian ?

– Jillian. Tu te couches tôt ou tard ?

– Tard. Et toi ?

– Tôt, a-t-elle rétorqué en se mordillant la lèvre inférieure. On trouvera une solution.

Je me lève de bonne heure, et toi ?

– Mmm... oui, parfois.

Je détestais me lever tôt, sans doute plus que tout au monde.

– Tu travailles avec ou sans musique ?

– Sans, ai-je hasardé.

– Ouf ! Je déteste le bruit quand je bosse. J’ai vraiment besoin de silence. Mais je ne suis pas coincée, hein.

J’ai hoché la tête. Ses cadres photos étaient parfaitement alignés, et quand nous avions pénétré dans la chambre, elle avait aussitôt suspendu sa veste en jean. Moi, je ne faisais mon lit que lorsque je recevais du monde. Mon côté désordonné risquait-il de lui taper sur le système ? J’espérais que non. Je m’apprêtais à lui en parler quand elle a allumé son ordinateur portable. Elle considérait sans doute que nous avions fini de discuter pour la soirée. À présent que mes parents étaient partis et que Jeremiah avait regagné sa fraternité, j’étais vraiment seule. Je ne savais pas comment m’occuper – j’avais déjà rangé toutes mes affaires. Je m’étais figuré que nous explorerions la résidence ensemble, que nous ferions connaissance avec les autres étudiantes. Mais ses doigts s’agitaient déjà sur son clavier : elle devait chatter avec quelqu’un, sans doute son copain.

J’ai sorti mon téléphone portable et écrit à Jeremiah : *Tu pourrais revenir ?* Je savais qu’il le ferait.

Le lendemain, il y avait une soirée dans la résidence. Le but était de faire connaissance entre nous, et la responsable du dortoir, Kira, nous avait demandé d’apporter l’objet personnel qui nous représentait le mieux. J’avais arrêté mon choix sur une paire de lunettes de piscine. Les autres filles avaient choisi des peluches, des photos et, pour l’une d’elles, son book de mannequin. Jillian avait pris son ordinateur portable.

Nous nous étions toutes assises en cercle, et une dénommée Joy se trouvait juste en face de moi. Elle berçait un trophée dans ses bras – elle l’avait gagné lors d’un championnat régional de football, ce qui m’impressionnait beaucoup. Je rêvais de devenir amie avec elle depuis la veille : nous avions papoté dans la salle de bains,

toutes deux en pyjama. Petite, Joy avait les cheveux blonds, coupés au carré, et des yeux clairs. Elle ne portait pas de maquillage. Elle était robuste et sûre d'elle, comme toutes les filles qui pratiquent un sport de compétition.

– Je m'appelle Joy, s'est-elle présentée. Mon équipe a remporté le championnat régional. Si une de vous aime le foot, venez me trouver et on montera une équipe.

Lorsque mon tour est arrivé, j'ai dit :

– Je suis Isabel, j'aime nager.

Et Joy m'a souri.

J'avais toujours été persuadée que je m'épanouirais à l'université. Que les amitiés viendraient à moi et que je me sentirais aussitôt à ma place. Je n'avais pas envisagé que ce serait aussi dur.

J'étais convaincue qu'il y aurait des fêtes et des virées nocturnes au McDo. Il y avait quatre jours que j'étais arrivée et rien de tout ceci n'avait eu lieu. Jillian et moi avions dîné ensemble au réfectoire, mais ça s'était arrêté là. Elle passait l'essentiel de ses soirées au téléphone avec son copain ou sur son ordinateur. Elle n'avait jamais évoqué ni sortie en boîte ni fête dans une fraternité. J'avais l'impression qu'elle se sentait au-dessus de ce genre de choses.

Ce qui n'était pas notre cas, à Taylor et à moi. Je lui avais déjà rendu visite une fois dans sa chambre, à la sororité, et elle y était vraiment dans son élément – un élément où toutes les couleurs étaient assorties, bien sûr. Le copain de la fille qui partageait sa chambre vivait dans une fraternité, à l'extérieur du campus. Taylor, qui avait promis d'appeler s'il y avait une soirée de prévue le week-end, ne m'avait toujours pas donné de nouvelles. Contrairement à moi, elle naviguait aussi aisément dans la vie universitaire qu'un poisson rouge dans son nouvel aquarium. J'avais prévenu Jeremiah qu'il fallait que je me fasse des amies et que je consacre du temps

à Jillian, ce qui impliquait que je ne le reverrais sans doute pas avant la fin de la semaine. Je ne voulais pas me dédire. Je ne voulais pas appartenir à la catégorie des filles qui se replient sur leur couple.

Le jeudi soir de cette première semaine, une bande de filles buvaient dans la chambre de Joy. Je les entendais dans le couloir. J'avais consacré le début de la soirée à remplir mon agenda. Jillian était à la bibliothèque. Nous n'avions eu qu'une journée de cours jusqu'à présent et je me demandais bien sur quoi elle pouvait bosser. Malgré tout, j'aurais aimé qu'elle me propose de l'accompagner. Jeremiah était prêt à venir me chercher, mais j'avais refusé dans l'espoir qu'une autre opportunité se présente. Jusque-là, je n'avais que mon agenda pour me distraire. Soudain, Joy a passé la tête dans la chambre – comme les autres filles de l'étage, j'avais laissé la porte ouverte.

– Isabel, viens nous rejoindre, a-t-elle lancé.

– Avec plaisir ! me suis-je écriée en bondissant quasiment de mon lit.

Une bouffée d'espoir et d'excitation m'a envahie : j'allais peut-être enfin trouver ma place.

En plus de Joy, il y avait sa colocataire, Anika, Molly qui vivait au bout du couloir et Shay, la fille au book. Elles étaient installées en cercle, par terre, autour d'une grande bouteille de boisson énergisante, remplie d'un étrange liquide doré – de la Tequila sans doute. Je n'en avais pas rebu depuis la fois où je m'étais saoulée à Cousins, l'été précédent.

– Assieds-toi, a dit Joy en tapotant le sol à côté d'elle. On joue à « Je n'ai jamais... ».

Tu connais ?

– Non.

– En résumé, a expliqué Anika, quand c'est ton tour, tu racontes quelque chose que

tu n'as jamais fait, comme...

Elle a promené son regard sur les autres filles avant de terminer :

—... sortir avec quelqu'un de ta famille.

Tout le monde a gloussé.

– Et si l'une de nous l'a déjà fait, a complété Molly, elle doit boire.

– Je commence, a proposé Joy en se penchant en avant. Je n'ai jamais... triché à un examen.

Shay a attrapé la bouteille et avalé une gorgée.

– Je posais pour des photos, je n'avais pas le temps de réviser, s'est-elle défendue, ce qui a à nouveau provoqué l'hilarité générale.

Molly a pris la suite :

– Je ne l'ai jamais fait en public !

Cette fois, c'est Joy qui a bu.

– On était dans un parc, a-t-elle expliqué, la nuit tombait. Je ne pense pas qu'on ait pu nous voir.

– Est-ce que les toilettes d'un restaurant comptent ? a voulu savoir Shay.

Je me sentais rougir. Je redoutais mon tour : je n'avais rien de très remarquable à mon actif. Mes « Je n'ai jamais » pourraient durer toute la nuit.

– Je ne me suis jamais tapé Chad, du troisième ! s'est exclamée Molly, secouée d'une crise de fou rire.

Joy lui a balancé un coussin.

– Tu abuses ! C'était un secret !

– Bois ! bois ! avons-nous toutes repris en chœur.

Joy s'est exécutée puis, après s'être essuyé la bouche, elle m'a donné la parole :

– À toi, Isabel.

J'avais la gorge sèche tout à coup.

– Je n'ai jamais...

Couché avec un garçon.

– Je n'ai jamais... joué à ce jeu, ai-je conclu lamentablement.

La déception de Joy était perceptible. Peut-être avait-elle vu en moi une amie potentielle et reconsidérerait-elle son jugement à présent. Par politesse, Anika a poussé un petit ricanement, et elles ont toutes avalé une gorgée avant qu'elle ne lance :

– Je ne me suis jamais baignée nue dans l'océan. Mais dans une piscine, oui !

Non, je ne pouvais pas non plus compter ça à mon actif. J'avais bien failli, l'été de mes quinze ans, avec Cam Cameron. Presque seulement.

J'ai fini par prendre une lampée de Tequila lorsque Molly a dit :

– Je ne suis jamais sortie avec deux membres de la même famille.

– Tu es sortie avec des frères ? m'a demandé Joy, dont l'intérêt avait été éveillé subitement. Ou avec un frère et une soeur ?

Manquant de m'étouffer, j'ai répondu :

– Deux frères.

– Des jumeaux ? s'est enquis Shay.

– En même temps ? a ajouté Molly.

– Non, pas en même temps. Et ils ne sont pas jumeaux. Ils ont un an d'écart.

– C'est plutôt gonflé, a observé Joy en me gratifiant d'un regard approbateur.

Puis la partie a repris. Lorsque Shay a dit qu'elle n'avait jamais volé et que Joy a attrapé la bouteille, l'expression d'Anika était si hilarante que j'ai dû me mordre l'intérieur des joues pour ne pas rire. Ses yeux ont rencontré les miens et nous avons échangé un regard complice.

Il m'est arrivé de croiser Joy par la suite, dans la salle de bains ou à l'étude, et nous avons échangé quelques mots, mais nous ne sommes jamais devenues proches. Avec Jillian, nous ne sommes pas non plus devenues les meilleures amies du monde, même si elle faisait une colocataire très agréable.

De toutes les filles de la résidence, Anika est celle avec laquelle je me suis trouvée le plus d'atomes crochus. Nous avons beau avoir le même âge, elle m'a prise sous son aile et, pour une fois, ça ne m'a pas dérangée qu'on joue la grande sœur avec moi. Elle était trop chouette pour que ça me gêne. Elle sentait les fleurs sauvages, celles qui poussent dans le sable. Plus tard, j'ai découvert que c'était l'huile qu'elle appliquait sur ses cheveux. Elle colportait rarement des rumeurs, ne mangeait pas de viande et dansait. Autant de choses que j'admirais en elle.

J'étais triste à l'idée de ne pas habiter avec elle. À partir de maintenant, je ne connaîtrai plus qu'un seul colocataire : Jeremiah, mon futur mari.

Chapitre dix-sept

Je me suis réveillée de bonne heure, le lendemain. Après avoir pris une douche, je me suis préparée pour la dernière fois dans ma chambre de la résidence. Je n'ai pas mis ma bague, juste au cas où, et l'ai rangée dans la poche zippée de mon sac à main. Mon père n'était pas le type le plus observateur de la terre, il avait donc peu de chances de la remarquer, mais je préférais ne courir aucun risque.

Il est arrivé à dix heures pour m'aider à déménager. Jeremiah nous a donné un coup de main. Contrairement à ce que j'avais prévu, je n'ai même pas eu besoin de lui téléphoner ; il s'est pointé à neuf heures trente avec du café et des beignets.

Je me suis arrêtée devant plusieurs portes pour dire au revoir aux filles, leur souhaiter un bel été.

– Rendez-vous en août, m'a dit Lorrie.

– On devrait passer plus de temps ensemble l’an prochain, m’a lancé Julie.

J’avais gardé Anika pour la fin, et j’ai versé quelques larmes.

– Détends-toi, m’a-t-elle murmuré en me serrant dans ses bras, on se voit au mariage. Préviens Taylor que je lui enverrai un mail au sujet des robes des demoiselles d’honneur.

J’ai éclaté de rire. Taylor n’allait pas apprécier. Pas du tout.

Une fois la voiture chargée, mon père nous a emmenés déjeuner dans un grill.

L’endroit n’était pas particulièrement chic, mais son ambiance familiale très agréable, avec ses banquettes en cuir et ses cornichons sur la table.

– Choisissez ce qui vous fait plaisir, les enfants, a annoncé mon père quand nous nous sommes installés.

Jeremiah et moi étions assis en face de lui. Après avoir consulté le menu, j’ai opté pour le steak le moins cher. Mon père ne roulait pas sur l’or. Lorsque la serveuse est venue avec son carnet, celui-ci a commandé du saumon et Jeremiah, lui, le « faux-filet à point ». C’était le plat le plus cher du menu, à trente-huit dollars. J’ai pensé, en l’observant, qu’il n’avait sans doute prêté aucune attention au prix. Il n’avait jamais eu à le faire – il envoyait toutes ses factures à son père. Les choses devraient changer une fois que nous serions mariés. Fini les dépenses inconsidérées pour une paire de baskets collector ou un morceau de viande.

– Alors, quels sont tes projets pour cet été, Jeremiah ? l’a interrogé mon père.

Le regard de Jeremiah a navigué de lui à moi. J’ai secoué la tête, très discrètement.

Je l’ai imaginé en train de demander sa bénédiction à mon père. Non, décidément, il ne pouvait pas être au courant avant ma mère.

– Je refais un stage dans l’entreprise de mon père.

– C’est très bien. Ça va t’occuper.

– En effet.

– Et toi, Belly ? a ajouté mon père en se tournant vers moi. Tu vas encore travailler comme serveuse ?

J'ai aspiré la fin de mon soda puis répondu :

– Ouais, je compte aller voir mon ancien employeur la semaine prochaine. Il cherche toujours de l'aide l'été, ça ne devrait pas poser de problème.

Avec le mariage prévu dans moins de deux mois, il faudrait que je mette les bouchées doubles, ou triples.

Quand l'addition est arrivée, j'ai vu mon père l'examiner attentivement, les sourcils froncés. J'ai croisé les doigts pour que Jeremiah ne le remarque pas. Pourtant, lorsque je me suis rendu compte qu'il n'y avait prêté aucune attention, j'ai presque regretté qu'il n'ait rien vu.

Je ne me sentais jamais aussi proche de mon père que lorsque je voyageais à côté de lui, dans son monospace : j'étudiais son profil pendant que nous écoutions des CD de Bill Evans. Nos trajets ensemble étaient toujours l'occasion d'échanger, sur tout et rien.

Jusqu'à présent nous avons roulé en silence. Il fredonnait sur la musique quand j'ai lancé :

– Papa ?

– Oui ?

Je crevais d'envie de lui dire, de partager cette nouvelle avec lui, de profiter de ce moment parfait où je restais sa petite fille sur le siège passager et lui le conducteur responsable. Un moment à nous deux et à personne d'autre. J'avais cessé de l'appeler « papoune » à l'entrée au collège mais c'était ce qu'il restait dans mon cœur. Papoune, je vais me marier.

– Rien, ai-je fini par répondre.

Je ne pouvais pas faire une chose pareille. Je ne pouvais pas lui en parler avant d’avoir prévenu ma mère. Je n’avais pas le droit. Il s’est remis à fredonner.

Encore un tout petit peu de patience, papa.

Chapitre dix-huit

J’avais cru qu’il me faudrait davantage de temps pour me réhabituer à la maison après avoir passé un an à la fac, pourtant j’ai retrouvé presque aussitôt mes vieilles habitudes. En moins d’une semaine j’avais déballé mes affaires, je prenais mes petits déjeuners avec ma mère, tôt le matin, et je me disputais avec Steven au sujet de la propreté de la salle de bains que nous partagions. Question désordre, j’étais une petite joueuse à côté de lui. On devait avoir ça dans nos gènes... J’ai recommencé à travailler chez Behrs, acceptant jusqu’à deux services par jour.

La veille de la cérémonie en l’honneur de Susannah, à Cousins, j’ai eu Jer’ au téléphone. Nous avons parlé du mariage et je lui ai fait part des idées de Taylor. Elles ont toutes obtenu son adhésion, à l’exception du gâteau à la carotte.

– J’en veux un au chocolat. Fourré à la framboise.

– On pourrait peut-être avoir un étage à la carotte et un autre au chocolat. Je sais que ça se fait.

Assise sur la moquette dans ma chambre, j’avais coincé le combiné entre mon oreille et mon épaule pour pouvoir compter mes pourboires de la soirée. Je n’avais même pas pris le temps de retirer ma tenue de serveuse, alors que ma chemise était constellée de taches de gras – j’étais bien trop crevée pour me soucier de ce détail.

J’ai desserré le noeud de ma cravate néanmoins.

– Un gâteau chocolat-ramboise-carottes ?

– Avec un glaçage au cream cheese, lui ai-je rappelé.

– Ça m’a l’air un peu risqué question associations gustatives, mais d’accord. Faisons ça.

J’ai souri en formant des piles de billets de un, cinq et dix dollars. Jeremiah regardait beaucoup d’émissions culinaires depuis qu’il avait quitté la fac.

– Il faudrait d’abord qu’on soit capable de le payer, ce fameux gâteau, ai-je repris.

J’ai beau accepter tous les services qu’on me propose, je n’ai réussi qu’à mettre cent vingt dollars de côté pour le moment. Selon Taylor, les gâteaux de mariage coûtent un max. Je devrais peut-être demander à sa mère de nous en confectionner un, plutôt. C’est une excellente cuisinière. Évidemment, on ne pourrait pas exiger un truc trop compliqué.

Jeremiah restait silencieux à l’autre bout du fil ; il a fini par lâcher :

– Je ne sais pas si tu devrais continuer à bosser chez Behrs.

– Qu’est-ce que tu racontes ? On a besoin du fric.

– J’ai celui que ma mère m’a laissé. On peut s’en servir pour le mariage. Ça m’embête que tu trimes aussi dur.

– Tu travailles aussi !

– Je suis stagiaire, je me la coule douce. Je passe ma journée derrière un bureau pendant que tu te crèves à faire des heures sup chez Behrs. Ça me paraît injuste.

– Si c’est parce que je suis la fille et toi le garçon...

– Pas du tout, Belly ! Je me pose juste la question : pourquoi faut-il que tu travailles aussi dur alors que j’ai des économies ?

– Je croyais qu’on voulait payer ce mariage nous-mêmes.

– J’ai fait quelques recherches sur Internet, et ça risque de nous coûter beaucoup plus que ce qu’on pensait. Même si on s’en tient au minimum, il faut de quoi manger, boire, des fleurs. On ne se marie qu’une fois, Belly.

– Tu as raison.

– Ma mère aurait aimé participer, tu ne crois pas ?

– Si, sans doute...

Susannah aurait sans doute voulu faire davantage qu’apporter une simple participation financière. Elle nous aurait accompagnés à chaque étape – le choix de la robe, des fleurs et du menu... Elle aurait voulu le meilleur. Je me l’étais toujours figurée, le jour J, assise à côté de ma mère, avec un joli chapeau. Cette image me plaisait.

– Alors laissons-la collaborer, a conclu Jeremiah. En plus, les préparatifs vont vous prendre du temps, à Taylor et à toi. Je vous aiderai de mon mieux, seulement je suis obligé d’être au boulot de neuf heures à dix-sept heures. Vous devrez appeler les traiteurs et les fleuristes pendant les heures ouvrables, et je ne pourrai pas vous filer de coup de main.

J’étais très impressionnée de voir qu’il avait pensé à autant de détails. J’aimais cette facette de lui, plus posée, le souci qu’il avait de ma santé – alors que je m’étais seulement plainte d’avoir des ampoules aux pieds.

– Reparlons-en après avoir annoncé la nouvelle à nos parents, ai-je suggéré.

– Tu es toujours aussi nerveuse ?

J’avais évité d’y penser. Au restaurant, je concentrais toute mon énergie à garnir les corbeilles de pain, remplir les verres vides et découper les parts de cheesecake.

J’étais contente de travailler deux fois plus, parce que ça m’éloignait de la maison et du regard scrutateur de ma mère. Je n’avais pas porté ma bague de fiançailles depuis que j’étais rentrée ; je ne la sortais que le soir, dans la solitude de ma chambre.

– Toujours nerveuse, ai-je répondu. Je serai soulagée quand on aura mis tout le monde au courant. Je déteste faire des cachotteries à ma mère.

– Je sais.

J’ai regardé l’heure : il était minuit et demi.

– On va partir tôt demain matin, je devrais me coucher.

J’ai hésité avant d’ajouter :

– Tu prends la route avec ton père, seulement ? Tu sais comment Conrad compte venir ?

– Aucune idée. Je ne lui ai pas parlé récemment. Je crois qu’il a un avion demain. On verra bien.

J’ignore si ce que j’éprouvais s’apparentait plus à de la déception ou à du soulagement. Sans doute un mélange des deux.

– Ça m’étonnerait qu’il vienne.

– On ne peut jamais savoir avec Rad. Il est imprévisible... N’oublie pas d’apporter ta bague.

– Je n’oublierai pas.

Nous nous sommes souhaité une bonne nuit. J’ai mis du temps à trouver le sommeil.

J’avais peur, je crois. Peur que Conrad vienne, et peur qu’il ne vienne pas.

Chapitre dix-neuf

J’étais levée avant la sonnerie du réveil ; douchée et habillée avant que Steven ait ouvert l’œil. Et je suis montée la première dans la voiture.

Je portais ma nouvelle robe, en mousseline de soie lavande. Elle avait un corsage ajusté, de fines bretelles et une jupe en corolle qui tournait à la perfection comme celles des héroïnes de comédie musicale. Kim MacAfee aurait pu avoir la même. Je l’avais repérée dans la vitrine d’un magasin en février – à l’époque, il faisait encore trop froid pour la porter sans collants, mais ils auraient tout gâché. J’avais sorti la carte de crédit de mon père, « réservée aux urgences », et que je n’avais encore

jamais utilisée. Tout ce temps, la robe était restée rangée dans ma penderie, sous sa housse en plastique.

Lorsque ma mère m'a vue, un immense sourire s'est dessiné sur ses lèvres.

– Tu es magnifique. Beck aurait adoré cette robe.

– Pas mal, a ajouté Steven.

Je leur ai adressé une petite révérence. C'était vraiment le genre de tenue qui s'y prêtait.

Ma mère avait pris le volant et j'étais installée à côté d'elle. Steven s'était assoupi à l'arrière, la bouche ouverte. Il portait une chemise et un pantalon en coton. Ma mère était très élégante, elle aussi, avec son tailleur-pantalon bleu marine et ses ballerines blanc cassé.

– Conrad sera bien là aujourd'hui, ma puce ?

– C'est toi qui as des nouvelles, pas moi, lui ai-je rétorqué en posant mes pieds nus sur le tableau de bord.

Mes chaussures à talons étaient l'une sur l'autre, sur le plancher. Après avoir jeté un coup d'oeil dans le rétroviseur, elle a repris :

– Il y a des semaines que je n'ai pas parlé à Conrad... Je suis sûre qu'il sera là. Il ne raterait pas quelque chose d'aussi important.

Comme je n'acquiesçais pas, elle a lorgné de mon côté.

– Tu n'es pas de cet avis, Belly ?

– Désolée, maman, à ta place je ne me ferais pas trop d'illusions.

J'ignore pourquoi je refusais de partager son optimisme, pourquoi je montrais autant de réticences. D'autant que j'étais persuadée qu'il viendrait. Sinon, aurais-je passé autant de temps à me coiffer ? Me serais-je rasé les jambes non pas une mais deux fois ? Aurais-je enfilé cette nouvelle robe et ces talons qui me cisailaient les pieds si

j'avais eu la certitude qu'il serait absent ?

Non. Au fond de moi, je faisais plus qu'espérer qu'il serait présent. Je le savais.

– Est-ce que Conrad t'a contactée, Laurel ? a demandé M. Fisher.

Nous étions sur le parking du refuge pour femmes battues, tous les cinq. Les gens commençaient à pénétrer dans le bâtiment. M. Fisher avait déjà vérifié deux fois :

Conrad ne se trouvait pas à l'intérieur.

– Pas récemment, non, a-t-elle répondu en secouant la tête. Quand je l'ai eu le mois dernier, il m'a dit qu'il venait.

– Il est peut-être en retard, on n'aura qu'à lui garder une place, ai-je suggéré.

– Je ferais mieux d'y aller, a lancé Jeremiah.

C'était lui qui recevrait la plaque commémorative dédiée à Susannah. Nous l'avons regardé s'éloigner, puis M. Fisher a lâché :

– On devrait sans doute entrer, maintenant.

La déception se lisait sur son visage ; il s'était coupé en se rasant et son menton paraissait irrité.

– Allons-y, a dit ma mère en se redressant. Belly, pourquoi tu n'attendrais pas encore quelques minutes ?

– Bien sûr, partez devant.

Ils se sont dirigés vers le bâtiment et je me suis assise sur le trottoir. Mes pieds m'élançaient déjà. J'ai patienté dix minutes supplémentaires et, comme il n'arrivait toujours pas, je me suis relevée. Il ne viendrait pas finalement.

Chapitre vingt

Conrad

Je l'ai vue avant qu'elle ne m'aperçoive. Au premier rang, assise à côté de Laurel, Steven et mon père. Elle avait tiré ses cheveux en arrière, retenus de chaque côté par des barrettes. C'était la première fois que je la voyais coiffée de la sorte. Elle portait une robe mauve et elle avait l'air d'une adulte. Je me suis soudain rendu compte qu'elle avait grandi pendant que je regardais ailleurs et que, selon toute probabilité, elle avait changé au point de devenir une étrangère pour moi. Pourtant, quand elle s'est levée pour applaudir, j'ai remarqué le pansement sur son talon et, alors, je l'ai reconnue. Elle restait Belly. Elle tripotait constamment les barrettes dans ses cheveux, surtout une qui tombait sans arrêt.

Mon avion avait du retard et, j'avais beau avoir foncé sur la route, j'avais raté le début de la cérémonie. Jeremiah s'apprêtait à faire son discours de remerciement au moment où je suis entré dans la salle. Il y avait un siège de libre à côté de mon père, mais je suis resté au fond. J'ai vu Laurel se retourner pour examiner l'assemblée puis reporter son attention sur l'estrade. Elle ne m'a pas repéré.

Une des administratrices du refuge s'est levée et a remercié tout le monde d'être venu. Elle a loué les qualités de ma mère, son engagement au sein de l'association de femmes battues, la quantité de fonds qu'elle avait réussi à récolter, son travail de sensibilisation auprès du public. Elle a conclu en disant que ma mère était un cadeau tombé du ciel. C'est bizarre, si j'ai toujours su qu'elle consacrait du temps à ce refuge, j'ignorais l'étendue de son implication. La culpabilité m'a noué le ventre au souvenir de ce samedi matin où elle avait sollicité mon aide pour servir des petits déjeuners. Je l'avais envoyée bouler, sous prétexte que j'étais très occupé.

Ensuite Jer' est monté sur l'estrade.

– Merci, Mona, a-t-il commencé. Cette journée signifie beaucoup pour ma famille, et

Je suis certain qu'elle aurait signifié encore plus pour ma mère. Ce refuge comptait énormément pour elle. Même quand elle était loin de Cousins, elle pensait à vous. Et elle adorait les fleurs. Elle disait qu'elle avait besoin d'elles pour respirer. Elle aurait été très honorée par cette roseraie.

C'était un beau discours. Notre mère aurait été fière de le voir sur ce podium.

J'aurais dû être à ses côtés, ça l'aurait rendue encore plus heureuse. Elle aurait aimé les roses, aussi.

J'ai regardé Jeremiah descendre s'asseoir au premier rang, sur le siège avoisinant celui de Belly. Je l'ai regardé lui prendre la main. Une douleur m'a vrillé l'estomac, et je me suis caché derrière une femme à grand chapeau.

C'était une erreur. Revenir était une erreur.

Chapitre vingt et un

À la fin de la cérémonie, l'assemblée s'est déversée dans le jardin.

– Quel genre de fleurs aimerais-tu pour le mariage ? m'a interrogée Jeremiah tout bas.

J'ai haussé les épaules avant de répondre, avec un sourire :

– Des jolies ?

Qu'est-ce que je connaissais aux fleurs ? Et aux mariages en général ? Je n'avais été invitée qu'à celui de ma cousine Beth, où j'étais chargée de lancer des pétales de rose, et à celui de nos voisins. Pourtant, j'aimais bien jouer à ce jeu avec Jeremiah. J'avais l'impression de faire semblant, mais pour de vrai.

Soudain je l'ai vu. Au fond de la salle, dans un costume gris. Conrad. Je l'ai fixé et il a agité la main. J'ai levé le bras sans remuer la mienne. Je ne pouvais pas. À côté de moi, Jeremiah s'est éclairci la voix et j'ai sursauté. J'avais oublié sa présence.

L'espace de deux secondes, j'avais tout oublié. Puis M. Fisher nous a écartés du passage pour fondre sur son fils aîné. Ils se sont étreints. Ma mère s'est jetée sur Conrad et mon frère lui a tapé dans le dos. Jeremiah s'est joint à la mêlée.

J'étais la dernière. Mes jambes m'ont portée dans sa direction.

– Salut, ai-je dit.

Je ne savais pas quoi faire de mes mains, je les ai laissées pendre le long de mon corps.

– Salut, a-t-il répondu en écartant les bras et en me jetant un regard qui avait tout d'un défi.

Je me suis approchée avec hésitation. Il m'a serrée de toutes ses forces et m'a légèrement soulevée du sol. J'ai poussé un petit cri et tiré sur ma robe, ce qui a provoqué l'hilarité générale. Quand Conrad m'a reposée, je me suis placée à côté de

Jeremiah. Il était le seul à ne pas rire.

– Rad est content de retrouver sa petite soeur ! a lancé M. Fisher d'un ton jovial.

Je me suis demandé s'il était au courant que nous étions sortis ensemble, Conrad et moi. Sans doute pas. Ça n'avait duré que six mois, rien en comparaison de mon histoire avec Jeremiah.

– Comment vas-tu, soeurette ? a voulu savoir Conrad.

Il avait cette expression de moquerie espiègle que je connaissais par coeur.

– Super, ai-je répliqué en me tournant vers Jeremiah. On va super bien.

Au lieu de rencontrer mon regard, Jer' a sorti son portable de sa poche et lancé :

– Je meurs de faim.

J'ai senti mon estomac se nouer ; m'en voulait-il de quelque chose ?

– Prenons quelques photos du jardin d'abord, a proposé ma mère.

M. Fisher a frappé dans ses mains avant de les froter et de passer un bras autour des épaules de ses fils.

– Je veux une photo des pêcheurs ! Venez ici, les Fishermen.

Nous avons tous éclaté de rire ; Jeremiah aussi, cette fois. C'était l'une des blagues préférées de M. Fisher. Et l'une des plus éculées. Chaque fois qu'il rentrait avec ses fils d'une de leurs virées en mer, il criait : « Les pêcheurs sont de retour ! »

Près du parterre de roses dédié à Susannah, nous les avons photographiés tous les trois, puis avec Steven, puis avec ma mère et moi... Bref, nous avons essayé toutes sortes de combinaisons.

– J'en voudrais une de Belly et moi seulement, a réclamé Jeremiah.

J'ai aussitôt été soulagée. Nous nous sommes placés juste devant les fleurs et, au moment où ma mère appuyait sur le déclencheur, Jeremiah m'a embrassée sur la joue.

– Elle est très réussie, a-t-elle observé. Faisons-en une de tous les enfants, maintenant !

Conrad nous a pris par les épaules, Jeremiah et moi ; c'était comme si le temps n'avait pas passé. La bande de Cousins était à nouveau réunie.

Je suis montée dans la voiture de Jeremiah pour aller au restaurant. Ma mère et Steven ont pris la nôtre, M. Fisher et Conrad chacun la leur.

– Peut-être qu'on ne devrait pas leur annoncer aujourd'hui, ai-je subitement lâché.

Peut-être qu'on devrait attendre.

Jeremiah a baissé le volume de la radio.

– Comment ça ?

– Je ne sais pas. C'est la journée de Susannah, peut-être qu'il vaudrait mieux que ça reste familial. On a le temps.

– Je n'ai aucune envie d'attendre. Notre mariage est tout ce qu'il y a de plus familial.

Grâce à lui, nos deux familles vont être réunies. Pour n'en former plus qu'une.

Un large sourire aux lèvres, il m'a pris la main pour la soulever :

– Je veux que tu puisses porter ta bague au grand jour, sans te cacher.

– Mais je n'ai pas envie de me cacher.

– Très bien, alors tenons-nous-en au plan initial.

– D'accord.

Au moment de garer la voiture sur le parking du restaurant, Jeremiah m'a lancé :

– Ne te vexe pas si... tu sais... il dit quelque chose.

– Qui ça ?

– Mon père. Tu le connais, il ne faudra pas le prendre personnellement, d'accord ?

J'ai acquiescé.

Nous avons pénétré dans le restaurant main dans la main. Les autres étaient déjà

tous installés autour d'une table ronde. Je me suis assise entre Jeremiah, à gauche, et mon frère, puis j'ai pris un morceau de pain dans la corbeille. Je l'ai tartiné de beurre avant de l'engloutir presque entièrement. En secouant la tête, Steven a articulé en silence le mot « gloutonne ». Le regard noir, j'ai rétorqué tout haut :

– Je n'ai pas petit-déjeuné ce matin.

– J'ai commandé plusieurs entrées, m'a informée le père de Jeremiah.

– Merci, monsieur Fisher, ai-je répondu la bouche pleine.

– Belly, a-t-il fait avec un sourire, nous sommes tous des adultes à présent, je crois qu'il est temps que tu m'appelles Adam. Fini les « monsieur ».

Sous la table, Jeremiah m'a pressé la cuisse et j'ai bien failli éclater de rire. Presque aussitôt une autre idée m'a traversé l'esprit : est-ce qu'il voudrait que je l'appelle « papa » une fois que nous serions mariés ? Il faudrait que j'aborde la question avec Jeremiah.

– Je vais essayer... Adam, ai-je ajouté, voyant qu'il semblait vraiment y tenir.

Sur ce, Steven a demandé à Conrad :

– Pourquoi tu ne quittes presque jamais la Californie ?

– Je suis là, non ?

– Ouais, mais c'est la première fois depuis que tu vis là-bas.

Après lui avoir donné une bourrade, Steven a ajouté, plus bas :

– Il y a une fille là-dessous ?

– Non, aucune.

À ce moment-là on nous a apporté du champagne et, lorsque nos verres ont été pleins, M. Fisher a fait tinter le sien avec son couteau.

– J'aimerais porter un toast.

Ma mère a discrètement levé les yeux au ciel. M. Fisher affectionnait les prises de

parole... Mais c'était parfaitement justifié ce jour-là.

– Je voudrais vous remercier tous d'être venus aujourd'hui pour rendre hommage à Susannah. Je me réjouis que nous puissions partager ce moment ensemble. À Suze, a-t-il conclu en levant son verre.

Tout en hochant la tête, ma mère a renchéri :

– À Beck.

Nous avons trinqué et trempé nos lèvres dans le champagne. Avant que j'aie le temps de reposer ma coupe, Jeremiah m'a lancé un regard signifiant :

« Tiens-toi prête, c'est parti ! » Mon coeur s'est serré ; j'ai avalé une seconde gorgée et hoché la tête.

– J'ai une annonce à faire.

Pendant que tout le monde attendait la suite, j'ai observé Conrad à la dérobée. Il avait posé son bras sur le dossier de la chaise de Steven et ils plaisantaient ensemble. Son visage était ouvert et détendu.

J'ai soudain été prise d'une envie farouche d'interrompre Jeremiah, de le bâillonner pour l'empêcher de poursuivre. Tout le monde était si heureux. Cette annonce allait tout gâcher.

– Je préfère vous prévenir, c'est vraiment une excellente nouvelle.

Jeremiah leur a adressé son plus beau sourire et je me suis préparée au pire : il en faisait trop, ça ne plairait pas à ma mère.

– J'ai demandé à Belly de m'épouser et elle a accepté. Elle a dit oui ! Nous nous marierons au mois d'août !

J'ai eu la sensation que le restaurant était soudain plongé dans le silence, que le bruit des conversations et le cliquetis des couverts s'étaient suspendus. Le temps s'est arrêté. J'ai jeté un coup d'oeil à ma mère, de l'autre côté de la table : elle était livide.

Steven s'est étouffé avec son eau. En toussant, il a lâché :

– C'est une blague ?

Et Conrad avait l'air complètement ébahi. C'était surréaliste.

Pile à cet instant, le serveur est arrivé avec les entrées – des calamars, des crevettes et une montagne d'huîtres.

– Êtes-vous prêts à commander la suite ? nous a-t-il interrogés en faisant de la place sur la table pour poser les plats.

– Je crois qu'il nous faut quelques minutes supplémentaires, a répondu M. Fisher d'une voix tendue avant de consulter ma mère du regard.

Elle a ouvert puis refermé la bouche d'incrédulité, puis elle a plongé ses yeux dans les miens et m'a lancé :

– Tu es enceinte ?

Je me suis sentie virer à l'écarlate. À côté de moi, Jeremiah s'est étranglé. La voix tremblante, ma mère a poursuivi avec virulence :

– Combien de fois avons-nous parlé de contraception, Isabel ?

Je n'aurais pas pu être plus mortifiée. J'ai tourné les yeux vers M. Fisher, qui était rouge comme une tomate, puis vers le serveur, qui servait de l'eau à la table voisine.

Nos regards se sont croisés. J'étais presque sûre qu'il suivait la même UV de psychologie que moi.

– Je ne suis pas enceinte, maman !

D'un ton très sérieux, Jeremiah a ajouté :

– Laurel, je t'assure qu'il ne s'agit pas du tout de ça.

Ma mère l'a ignoré.

– Qu'est-ce qui se passe alors ? s'est-elle emportée. D'où sort cette idée ?

J'avais les lèvres desséchées tout à coup. Les événements qui avaient conduit à la

demande en mariage me sont revenus en mémoire avant de disparaître. Rien de tout ça n'avait plus aucune importance. Une seule chose comptait : nous étions amoureux.

– On veut se marier, maman.

– Tu es trop jeune, a-t-elle rétorqué d'un ton sans appel, vous êtes tous les deux beaucoup trop jeunes.

Jeremiah s'est raclé la gorge.

– Laurel, on s'aime, on veut être ensemble.

– Vous êtes ensemble, a-t-elle cinglé.

Elle s'est alors tournée vers M. Fisher, les yeux plissés.

– Tu étais au courant ?

– Calme-toi, Laurel, ils plaisantent. Vous plaisantez, non ?

Jer' et moi avons échangé un regard, puis il a dit, sans aucune animosité :

– Non, on ne plaisante pas.

Ma mère a vidé son verre de champagne.

– Il n'y aura pas de mariage, point final. Vous n'avez pas fini vos études, ni l'un ni l'autre. Bon sang, c'est ridicule.

– Une fois que vous aurez vos diplômes, on pourra en discuter, a tempéré M. Fisher.

– Plusieurs années après que vous les aurez obtenus, a nuancé ma mère.

– Bien sûr, a-t-il convenu.

– Papa...

Le serveur s'est à nouveau approché de M. Fisher avant que Jeremiah ait le temps de finir sa phrase. Il est resté planté là un moment, l'air gêné, puis a demandé :

– Vous avez peut-être des questions au sujet du menu ? À moins que vous ne

souhaitiez en rester aux entrées, aujourd'hui.

– Apportez-nous l'addition, s'il vous plaît, a lâché ma mère, les lèvres pincées.

Il y avait un monceau de nourriture sur la table et personne ne la touchait, personne ne prononçait un mot. J'avais raison. C'était une erreur stratégique, nous nous étions plantés dans les grandes largeurs. Nous n'aurions jamais dû leur annoncer de cette façon. À présent ils faisaient front commun contre nous. Nous n'avions presque pas pu en placer une.

J'ai récupéré la bague dans mon sac et, sous la table, je l'ai glissée à mon doigt. Je ne voyais pas quoi faire d'autre. Lorsque j'ai tendu la main vers mon verre d'eau, Jeremiah l'a aperçue et m'a serré le genou. Ma mère aussi l'a vue ; ses yeux ont lancé des éclairs, puis elle s'est détournée.

M. Fisher a réglé la note et, pour une fois, elle n'a pas protesté. Nous nous sommes tous levés. À la hâte, Steven a fourré des crevettes dans une serviette, puis nous sommes sortis, moi emboîtant le pas de ma mère, Jeremiah de son père. Dans mon dos, j'ai entendu Steven murmurer à Conrad :

– C'est une histoire de dingues. Tu étais au courant ?

Conrad lui a répondu que non. Il a serré ma mère dans ses bras puis il a pris la route sans jeter un regard en arrière.

Quand nous sommes arrivés à la voiture, j'ai demandé, d'une toute petite voix :

– Je peux avoir les clés, maman ?

– Pour quoi faire ?

Je me suis humecté les lèvres.

– Je dois récupérer mes affaires dans le coffre. Je pars avec Jeremiah, tu as oublié ?

Elle a fait des efforts surhumains pour se contrôler.

– Certainement pas, Belly. Tu rentres à la maison avec nous.

– Mais, maman...

Elle n’a pas attendu la fin de ma phrase pour tendre les clés à Steven et s’installer côté passager. J’ai lancé un regard désespéré à Jeremiah, qui s’attardait sur le parking – M. Fisher était déjà dans sa voiture. J’aurais voulu partir avec lui. L’idée de monter avec ma mère me terrifiait ; c’était la première fois que je l’avais mise dans une telle colère.

– Grimpe, Belly, a dit Steven. Inutile d’empirer la situation.

– Tu ferais mieux d’y aller, a confirmé Jeremiah.

Je me suis précipitée vers lui pour le serrer dans mes bras.

– Je t’appelle ce soir, m’a-t-il chuchoté à l’oreille.

– Si je suis encore en vie.

Puis j’ai pris place sur la banquette arrière.

La serviette remplie de crevettes posée sur les genoux, Steven a démarré la voiture.

Ma mère a croisé mon regard dans le rétroviseur.

– Tu vas rendre cette bague, Isabel.

Si je reculais maintenant, tout était perdu. Je devais tenir bon.

– Non.

Chapitre vingt-deux

Nous ne nous sommes pas adressé la parole de la semaine, ma mère et moi. Je l’évitais et elle m’ignorait. J’ai continué à travailler chez Behrs, essentiellement pour fuir la maison. Je déjeunais et dînais là-bas. À la fin du service je me réfugiais chez Taylor et, dès que je rentrais chez moi, j’appelais Jeremiah. Il m’a supplié d’essayer de parler à ma mère. Il craignait qu’elle en ait après lui, je le savais ; je lui ai assuré que ce n’était pas le cas, que sa colère était entièrement dirigée contre moi.

Un soir où j’avais terminé particulièrement tard, en passant dans le couloir, j’ai

surpris le son de sanglots étouffés derrière la porte de la chambre de ma mère. J'ai été pétrifiée sur place, mon cœur s'est emballé. À cet instant, j'aurais fait ou dit n'importe quoi pour arrêter ses pleurs. J'étais prête à tout laisser tomber. Sans le savoir, ma mère me tenait à sa merci. J'avais la main sur la poignée et les mots sur le bout de la langue : « Entendu, je ne me marierai pas. »

Mais le silence est retombé : elle avait séché ses larmes toute seule. J'ai patienté quelques instants et, lorsque j'ai été certaine que c'était fini, j'ai lâché la poignée et gagné ma chambre. J'ai retiré ma tenue de serveuse dans le noir puis je me suis glissée dans mon lit. Et j'ai pleuré.

C'est l'odeur du café à la turque de mon père qui m'a réveillée. Pendant ces quelques secondes entre le sommeil et la conscience, j'ai eu à nouveau dix ans : mon père vivait encore là et mes devoirs de maths étaient ma seule source d'inquiétude. J'étais sur le point de me rendormir quand je me suis redressée en sursaut.

Il ne pouvait y avoir qu'une seule explication à la présence de mon père. Ma mère lui avait parlé, alors que je voulais lui expliquer calmement la situation. Elle m'avait doublée. J'étais à la fois furieuse et heureuse : si elle avait abordé la question avec lui, c'était donc qu'elle prenait la situation au sérieux.

Je me suis douchée avant de descendre au salon. Ils faisaient la conversation devant une tasse de café. Mon père avait sa tenue du week-end – jean et chemisette à carreaux.

– Bonjour ! ai-je lancé.

– Assieds-toi, a dit ma mère en posant sa tasse sur un dessous de verre.

Je me suis exécutée sans cesser de me démêler les cheveux, encore mouillés. Mon père s'est raclé la gorge.

– Ta mère m'a informé de ce qui se passe.

– Je voulais t’en parler moi-même, papa, je te promets. Maman m’a prise de court.

Je lui ai jeté un regard appuyé qui n’a pas eu l’air de la déranger une seule seconde.

– Je n’y suis pas non plus favorable, Belly. Je crois que tu es trop jeune.

Il s’est raclé la gorge une seconde fois puis a poursuivi :

– Nous en avons discuté, et si tu tiens à t’installer avec Jeremiah dans un appartement à l’automne, nous ne nous y opposerons pas. Nous continuerons à te donner la même somme que cette année, mais tu devras mettre la différence par rapport à une chambre sur le campus.

Je ne m’attendais pas à ça. Un compromis. J’étais sûre que mon père en était à l’origine, pourtant je ne pouvais pas accepter.

– Papa, je ne veux pas seulement vivre avec Jeremiah. Ce n’est pas pour ça que nous nous marions.

– Pourquoi alors ? m’a demandé ma mère.

– On s’aime. On y a beaucoup réfléchi, je vous assure.

– Et qui a payé pour cette bague ? a-t-elle repris en désignant ma main gauche. Je sais que Jeremiah ne gagne pas d’argent.

– Il a utilisé sa carte de crédit.

– Une carte financée par Adam. Si Jeremiah n’avait pas les moyens de te l’offrir, il n’avait pas à l’acheter.

– Elle n’a pas coûté cher.

Je n’avais pas la moindre idée de son prix, toutefois, avec un diamant aussi petit, il ne pouvait vraiment pas être exorbitant.

Avec un soupir, ma mère a posé les yeux sur mon père, puis sur moi.

– Tu auras peut-être du mal à croire ce que je vais te dire, mais lorsque nous nous sommes mariés, ton père et moi, nous étions très amoureux. Très, très amoureux.

Nous avons franchi ce pas avec les meilleures intentions du monde. Et ça n'a pas suffi.

Leur amour l'un pour l'autre, Steven et moi, notre famille... rien de tout cela n'avait été assez fort pour sauver leur mariage. Je le savais déjà.

– Tu le regrettes ? lui ai-je demandé.

– Ce n'est pas aussi simple que ça, Belly...

– Tu regrettes d'avoir fondé une famille ? l'ai-je coupée. Tu regrettes de nous avoir eus, Steven et moi ?

– Non, a-t-elle répondu en laissant échapper un profond soupir.

– Et toi, papa ?

– Non, Belly. Bien sûr que non. Ce n'est pas ce que ta mère essaie de t'expliquer.

– Notre histoire est différente. Avec Jeremiah, on se connaît depuis toujours.

Désireuse de convaincre mon père, je me suis directement adressée à lui :

– Ta cousine Martha s'est mariée jeune, non ? Et elle est avec Bert depuis quelque chose comme trente ans ! Ça peut marcher, j'en suis persuadée. Ça a marché pour eux, ça marchera pour Jeremiah et moi. On sera heureux. On veut simplement que vous soyez heureux pour nous. S'il vous plaît...

Mon père s'est frotté la barbe d'un geste que je connaissais par coeur ; à son habitude, il allait s'en remettre au jugement de ma mère. D'une seconde à l'autre, il tournerait vers elle un regard interrogateur. La balle était dans le camp de celle-ci à présent. Comme depuis le début. Nous avons, lui et moi, attendu son jugement. Il en avait toujours été ainsi dans notre famille, c'était elle le juge suprême. Après avoir brièvement fermé les paupières, elle a dit :

– Je ne peux pas te soutenir dans cette décision, Isabel. Si tu persistes dans ces projets de mariage, je refuse d'y prendre part. Je n'y assisterai pas.

J'en ai eu le souffle coupé. J'étais préparée à ce qu'elle s'entête à réprouver notre choix et pourtant... Et pourtant, j'espérais qu'elle mettrait de l'eau dans son vin, au moins un peu.

– Maman, ai-je murmuré d'une voix brisée, s'il te plaît...

L'air peiné, mon père est intervenu :

– Belly, accordons-nous tous un délai de réflexion, d'accord ? C'est très soudain pour nous.

Je l'ai ignoré, gardant les yeux rivés sur ma mère.

– Maman ? l'ai-je implorée. Je sais que tu ne penses pas ce que tu dis.

– Si, Belly, a-t-elle rétorqué en secouant la tête.

– Maman, tu ne peux pas être absente le jour de mon mariage, c'est de la folie.

Je m'efforçais de rester calme, de dissimuler que j'étais au bord de la crise de nerfs.

– Non, la folie c'est de vouloir vous marier alors que vous n'êtes que des adolescents.

Les lèvres serrées, elle a ajouté :

– Comment te faire entendre raison, Isabel ?

– Tu n'y arriveras pas.

Elle s'est penchée vers moi, les yeux plongés au fond des miens.

– Ne commets pas cette erreur, Isabel.

– C'est déjà décidé. J'épouserai Jeremiah.

Je me suis relevée sur des jambes flageolantes avant de conclure :

– Si tu es incapable de te réjouir pour moi, alors peut-être... peut-être qu'il vaut mieux que tu ne viennes pas, en effet.

J'étais déjà au pied de l'escalier, quand mon père a tenté de me retenir :

– Attends, Belly !

Je me suis arrêtée, mais ma mère a dit :

– Laisse-la partir.

Une fois dans ma chambre, j’ai appelé Jeremiah. Sa première réaction a été de me proposer son aide :

– Tu veux que je lui parle ?

– Ça ne servira à rien. Je te l’ai dit, elle a pris sa décision. Je la connais, elle n’en démordra pas. En tout cas pas dans l’immédiat.

– Qu’est-ce que tu veux faire, alors ?

– Aucune idée, ai-je dit avant de fondre en larmes.

– Tu veux repousser le mariage ?

– Non !

– Alors quoi ?

Tout en m’essuyant les yeux, j’ai répondu :

– Continuer. Avancer dans les préparatifs.

À peine avions-nous raccroché que j’ai commencé à y voir plus clair : il me suffisait de séparer les sentiments et la raison. Ma mère n’avait qu’un seul atout dans son jeu, son absence au mariage. Elle ne pouvait compter que sur cette carte. Et c’était du bluff. Forcément. Quelle que soit l’étendue de sa contrariété ou de sa déception, je refusais de croire qu’elle était prête à rater le mariage de son unique fille. Je m’y refusais.

Il ne nous restait plus qu’à lancer la machine. Avec ou sans ma mère à mes côtés, mon mariage aurait lieu.

Chapitre vingt-trois

Ce soir-là, j’étais en train de plier mon linge quand Steven a frappé à ma porte.

Comme toujours, il ne m’a laissé que deux secondes avant d’ouvrir ; il n’attendait jamais mon signal pour entrer. Il a refermé derrière lui, puis il s’est adossé au mur,

les bras croisés. Il était mal à l'aise.

– Quoi ? ai-je lancé alors que je connaissais déjà la réponse.

– Alors euh... vous êtes sérieux, Jer' et toi ?

Après avoir empilé quelques tee-shirts, j'ai répondu :

– Oui.

Il a traversé ma chambre pour enfourcher mon fauteuil de bureau, le temps de digérer la nouvelle. Puis il s'est tourné vers moi.

– Vous réalisez que vous êtes cinglés, non ? On ne vit pas au XIXe siècle, vous n'avez aucune raison de vous marier aussi jeunes.

– Qu'est-ce que tu connais au XIXe siècle ? me suis-je moquée. Tu as vécu à cette époque ?

– Ça n'est pas le problème.

– Où est le problème alors ?

– Le problème, c'est que vous êtes trop jeunes.

– C'est maman qui t'a envoyé ici ?

– Non, a-t-il menti. Je m'inquiète juste pour toi.

Je l'ai toisé.

– D'accord, je le reconnais, je suis là à cause d'elle. Mais je serais venu te parler de toute façon.

– Tu ne réussiras pas à me faire changer d'avis.

– Écoute, personne ne vous connaît aussi bien, Jer' et toi, que moi.

Il s'est arrêté pour peser ses mots.

– Je l'adore, a-t-il repris, c'est un frangin pour moi. Seulement toi, tu es ma petite sœur. Tu passes en premier. Cette idée de mariage... je suis désolé, mais je la trouve débile. Si vous vous aimez autant que ça, pourquoi ne pas attendre quelques années

avant de vous engager. Si vous ne pouvez pas patienter, c'est bien la preuve que vous n'êtes pas prêts.

J'étais à la fois touchée et agacée. Steven ne m'avait jamais dit des choses comme : « Tu passes en premier. » Évidemment, juste après il m'avait traitée de débile, ce qui lui ressemblait davantage.

– Je ne te demande pas ta bénédiction, ai-je riposté en pliant et repliant un nouveau tee-shirt. Jeremiah voudrait que Conrad et toi soyez ses témoins.

Un sourire est apparu sur ses lèvres.

– C'est vrai ?

– Oui.

Lorsqu'il a vu que j'avais surpris son air réjoui, il s'est aussitôt renfrogné.

– Je ne pense pas que maman me laissera assister à ce mariage.

– Steven, tu as vingt et un ans, tu es assez grand pour décider tout seul.

Il a froncé les sourcils, signe que je l'avais blessé dans son orgueil.

– Je continue à penser que tu commets une erreur.

– J'ai bien noté. Et je persiste.

– Oh, purée, maman va me tuer. Je devais te convaincre de renoncer au mariage, pas me retrouver impliqué dans l'organisation, a-t-il lancé en se levant.

Je jubilais. Enfin, jusqu'à ce que mon frère ajoute :

– Rad et moi, on ferait mieux de s'organiser pour l'enterrement de vie de garçon.

– Jer' n'en veut pas, me suis-je empressée de rétorquer.

Steven s'est rengorgé.

– Tu n'as pas ton mot à dire, Belly, tu es une fille et c'est une affaire d'hommes.

– Une affaire d'hommes ?

Il a refermé la porte, un sourire jusqu'aux oreilles.

Chapitre vingt-quatre

Contrairement à ce que j'avais affirmé à Steven, je continuais à espérer un signe de ma mère. Un signe qu'elle avait changé d'avis, qu'elle se rangeait à ma décision. Je ne voulais pas entamer les préparatifs du mariage sans avoir obtenu son feu vert.

Pourtant le temps filait tandis qu'elle s'entêtait à refuser d'aborder le sujet, et je ne pouvais plus me permettre d'attendre.

Dieu merci, Taylor était là.

Ce jour-là, elle a débarqué à la maison avec un immense classeur blanc contenant des articles de magazines spécialisés dans les mariages, des listes de choses indispensables à faire et autres.

– J'avais commencé à recueillir de la documentation pour mon mariage, mais on peut aussi s'en servir pour le tien, m'a-t-elle expliqué.

Je ne disposais que d'un bloc-notes que j'avais piqué à ma mère ; en haut de la première feuille jaune, j'avais écrit « MARIAGE », puis listé les tâches à accomplir.

Mon pense-bête paraissait ridiculement maigre à côté du classeur de Taylor.

Assises en tailleur sur mon lit, nous avons étalé les documents autour de nous. Taylor prenait ça très au sérieux.

– Avant toute chose, on doit te trouver une robe. Août, c'est demain.

– Tu exagères un peu, ai-je rétorqué.

– Pas tant que ça. Deux mois pour organiser un mariage, ce n'est pas grand-chose.

N'importe quelle pro te le dirait, on est déjà en retard.

– Puisque la cérémonie sera simple, la robe devrait aussi l'être, non ?

Taylor s'est renfrognée.

– Simple comment ?

– Aussi simple que possible. Pas de meringue ou de frous-frous.

Elle a dodeliné de la tête d'un air entendu.

– Je sais ce qu'il te faut. On va s'inspirer du mariage de Cindy Crawford sur la plage, trouver quelque chose de très Carolyn Bessette.

– Ça m'a l'air parfait, ai-je répondu.

En réalité, je n'avais pas la moindre idée de l'allure des robes qu'elle venait de mentionner. Je ne savais même pas qui était Carolyn Bessette. Je savais en revanche qu'une fois que j'aurais trouvé ma tenue, le mariage me paraîtrait plus concret, je pourrais me représenter son déroulement. Pour le moment, tout était trop abstrait.

– Et les chaussures ?

Je lui ai jeté un regard chargé de reproches.

– Comme si j'allais porter des talons sur la plage. J'arrive à peine à faire trois pas avec sur la terre ferme.

Ignorant ma remarque, elle a rétorqué :

– Et ma tenue de demoiselle d'honneur ?

J'ai poussé plusieurs magazines sur la moquette pour pouvoir m'allonger, puis j'ai levé mes jambes à la verticale et les ai appuyées contre le mur.

– Je pensais à du jaune moutarde. Dans une matière satinée.

Taylor haïssait cette couleur.

– Du satin jaune moutarde, a-t-elle répété en hochant la tête et en s'efforçant de chasser l'expression de dégoût qui se peignait sur ses traits.

Je voyais bien qu'elle était déchirée entre l'importance qu'elle accordait à son apparence et son credo en matière de mariage – la mariée a toujours raison.

– Ça irait sans doute bien au teint d'Anika. Je suis plus pâle, mais si je me mets à bronzer dès maintenant, ça pourrait aller.

– Je plaisante ! me suis-je esclaffée. Tu peux porter la couleur que tu veux.

– Idiote ! a-t-elle lâché, l’air soulagé. Tu es vraiment un bébé ! a-t-elle ajouté en me tapant sur la cuisse. Je n’arrive pas à croire que tu te maries !

– Moi non plus.

– Enfin, c’est assez logique si on pense à votre histoire. Jer’ et toi, vous vous connaissez depuis, genre, un million d’années. C’était écrit.

Elle a tracé nos initiales dans le vide :

– B. C. + J. F. = pour toujours.

– Pour toujours, ai-je répété d’une voix guillerette. Aux côtés de Jer’, l’éternité ne me faisait pas peur.

Chapitre vingt-cinq

Avant de partir rejoindre Taylor au centre commercial le lendemain, je suis passée voir ma mère dans son bureau.

– Je vais chercher une robe, l’ai-je informée en restant sur le seuil de la pièce.

Elle a cessé de taper sur son clavier pour tourner la tête vers moi.

– Bonne chance.

– Merci.

Elle aurait pu, je suppose, me faire une réponse bien plus désagréable. Et pourtant, cette pensée ne m’a apporté aucun réconfort.

La première boutique était bondée de lycéennes à la recherche d’une tenue pour leur bal de promotion, accompagnées de leurs mères. Je ne m’attendais pas à sentir mon coeur se serrer en les voyant. Une future mariée était censée choisir sa robe avec sa mère, et s’entendre dire d’une voix mouillée de larmes en sortant de la cabine d’essayage :

– C’est celle-là.

– Oui, j’étais sûre que ça devait se dérouler ainsi.

– Ce n’est pas un peu tard pour le bal de promo ? ai- je demandé à Taylor. Le nôtre était en mai, non ?

– Ma soeur m’a expliqué qu’ils l’avaient repoussé cette année, à cause d’un scandale lié au proviseur adjoint. Tout l’argent du bal avait disparu, il me semble. Du coup, ils groupent le bal de promo et les résultats du bac. Tu parles d’une économie !

J’ai éclaté de rire.

– Et tu oublies que les lycées privés organisent toujours les leurs plus tard.

– Je ne suis allée qu’à un seul, lui ai-je rappelé.

Ce qui m’avait amplement suffi.

J’ai déambulé dans le magasin et trouvé une robe qui me plaisait : sans bretelles, d’un blanc éblouissant. J’ignorais que cette couleur disposait d’autant de nuances.

Pour moi, le blanc était blanc. Quand j’ai rejoint Taylor, elle avait les bras chargés de vêtements. Pendant que nous faisons la queue pour la cabine d’essayage, la fille devant nous a dit à sa mère :

– Je serai dégoûtée si quelqu’un d’autre porte la même robe que moi.

Taylor et moi avons levé les yeux au ciel, et elle a singé la fille en silence : « Je serai dégoûtée... » L’attente a semblé durer des heures.

– Essaie d’abord celle-là, m’a intimé Taylor lorsque mon tour est arrivé.

Je me suis exécutée sans rechigner.

– Sors, m’a-t-elle crié, installée dans un fauteuil entre deux mères, devant le miroir à trois pans.

– Je ne crois pas qu’elle me plaise, ai-je répondu. Elle est trop scintillante. Je ressemble un peu à Glinda dans *Le Magicien d’Oz*.

– Laisse-moi juger !

Je suis sortie de la cabine ; deux autres filles se contemplaient déjà dans le miroir. Je

me suis placée derrière elles. Celle que nous avons repérée dans la queue nous a rejointes avec le même modèle que moi, couleur champagne. Dès qu'elle m'a vue, elle m'a demandé :

– Tu vas au bal de quel lycée ?

Dans le miroir, j'ai échangé un regard avec Taylor. Elle se couvrait la bouche pour étouffer un gloussement.

– Je ne vais à aucun bal, ai-je répondu.

– Elle se marie ! est intervenue Taylor.

La fille s'est décroché la mâchoire.

– Tu as quel âge ? Tu parais tellement jeune.

– Pas tant que ça. J'ai dix-neuf ans.

Je ne les aurais qu'en août, mais il me semblait que ça faisait plus adulte.

– Ah, a-t-elle répondu. Je croyais que tu étais en terminale.

J'ai observé nos deux reflets, côte à côte, vêtus de la même robe. On semblait effectivement avoir le même âge. Soudain, j'ai surpris le regard de sa mère ; elle murmurait quelque chose à sa voisine et j'ai aussitôt rougi. Leur échange n'avait pas non plus échappé à Taylor, qui a lancé très fort :

– On ne voit même pas que tu es enceinte de trois mois.

L'air abasourdi, la femme a secoué la tête en me considérant avec désapprobation avant de hausser les épaules. Taylor m'a alors entraînée par la main jusqu'à la cabine d'essayage, où nous avons éclaté de rire.

– Tu es une super copine, lui ai-je dit pendant qu'elle baissait ma fermeture Éclair.

Nous nous sommes regardées dans le miroir, moi avec ma robe blanche, elle avec son short en jean et ses tongs. J'ai bien cru que j'allais fondre en larmes.

Heureusement, Taylor, qui l'avait bien vu, a louché en tirant la langue sur le côté.

C'était bon de retrouver un peu de légèreté.

Ressorties bredouilles de la troisième boutique, nous sommes allées nous reconforter, Taylor avec une assiette de frites, moi un yaourt glacé saupoudré de vermicelles multicolores. J'avais mal aux pieds et je rêvais déjà de rentrer à la maison. Cette journée était loin de se révéler aussi amusante que je l'avais espéré. Taylor s'est penchée par-dessus la table pour plonger une frite déjà recouverte de ketchup dans mon yaourt glacé. J'ai écarté le pot en carton.

– Taylor ! C'est répugnant.

– Venant de la fille qui ajoutait du sucre en poudre sur ses céréales au miel... a-t-elle rétorqué avant de me tendre une frite. Essaie, s'il te plaît.

Je l'ai plongée dans le yaourt en veillant bien à ne pas attraper de vermicelles au passage – mon goût du risque avait des limites. J'ai avalé la frite tout rond. Pas si mal.

– Et si on ne trouve pas de robe ? ai-je lancé.

– On en trouvera une, m'a-t-elle rassurée en me donnant une autre frite. Ne sois pas aussi défaitiste.

Taylor avait raison. Elle nous attendait dans la boutique suivante. C'était la dernière qui me restait à essayer. Les autres étaient soit pas assez jolies, soit trop chères.

Cette robe-là, longue et en soie blanche, pouvait parfaitement se porter sur la plage. Son prix était raisonnable, ce qui avait son importance. Mais surtout, quand je me suis découverte dans le miroir, j'ai vu une mariée.

Au moment de sortir de la cabine, je lissais nerveusement le tissu sur mes hanches.

Relevant les yeux vers Taylor, j'ai demandé :

– Qu'est-ce que tu en penses ?

Son regard brillait.

– Parfaite, elle est tout simplement parfaite.

– Tu es sincère ?

– Viens te regarder dans la glace et tu verras si je suis sincère, imbécile.

En gloussant, je suis montée sur la petite estrade placée devant le miroir à trois pans.

Je tenais ma robe. C'était la bonne.

Chapitre vingt-six

Ce soir-là, de retour à la maison, je l'ai réessayée puis j'ai appelé Jeremiah.

– J'ai trouvé ma robe. D'ailleurs je la porte en ce moment.

– Elle est comment ?

– Je te laisse la surprise. Mais je te promets qu'elle est magnifique. On a fait cinq boutiques, Taylor et moi, avant de mettre la main dessus. Et elle ne m'a pas coûté si cher que ça.

J'ai caressé le tissu soyeux.

– Elle tombe parfaitement, je n'aurai même pas besoin de retouches.

– Pourquoi as-tu une voix aussi triste, alors ?

Je me suis assise sur la moquette, les genoux ramenés contre la poitrine.

– Je ne sais pas. Peut-être parce que ma mère n'était pas là pour m'aider à la choisir... J'ai toujours pensé que c'est le genre de choses qu'il est important de faire avec sa mère. Taylor a été super, seulement j'aurais aimé qu'elle soit là, elle aussi.

Après avoir conservé le silence un moment, Jeremiah a demandé :

– Tu lui as proposé de t'accompagner ?

– Non, pas vraiment. Elle savait ce que ça représentait pour moi. Ça me rend triste de vivre ça sans elle.

J'avais laissé la porte de ma chambre entrouverte dans l'espoir que ma mère m'apercevrait dans ma robe en passant par là. Ça ne s'était pas encore produit.

– Elle finira par changer d’avis.

– Je l’espère. Je n’arrive pas à imaginer mon mariage sans elle, tu comprends ?

– Oui, moi non plus, a-t-il répondu avec un petit soupir.

Il pensait à Susannah.

Le lendemain matin, ma mère et moi prenions notre petit déjeuner – elle un yaourt au muesli, moi des gaufres surgelées –, lorsque la sonnette de la porte d’entrée a retenti. Ma mère a levé le nez de son journal.

– Tu attends quelqu’un ?

J’ai secoué la tête et je suis allée ouvrir. Je m’attendais à découvrir Taylor avec d’autres magazines consacrés au mariage, or c’était Jeremiah qui se tenait sur le perron. Un bouquet de lys blancs à la main, il avait revêtu une de ses plus belles chemises, blanche avec des carreaux bleu très pâle. Je me suis plaqué les mains sur la bouche pour étouffer mon cri de joie.

– Qu’est-ce que tu fabriques ici ? lui ai-je demandé à travers mes mains.

Il m’a serrée dans ses bras. Son haleine embaumait l’odeur caractéristique du café du McDo. Il avait dû se lever aux aurores pour être là. Jeremiah raffolait des petits déjeuners qu’ils servaient, mais il n’était jamais debout assez tôt pour en profiter.

– Ne t’emballe pas, Belly, ces fleurs ne sont pas pour toi. Laurel est ici ?

Je ressentais un mélange de vertige et d’ahurissement.

– Elle prend son petit déjeuner, ai-je répondu. Entre.

Je me suis effacée pour le laisser passer, puis il m’a suivie dans la cuisine.

– Maman, regarde qui est là ! me suis-je exclamée d’un air enjoué.

Aussi surprise que moi, elle a suspendu sa cuillère à mi-chemin de sa bouche.

– Jeremiah !

Il s’est dirigé vers elle.

– Je me devais de venir saluer ma future belle-mère comme il se doit ! s’est-il exclamé avec un des sourires espiègles dont il avait le secret.

Il lui a planté un baiser sur la joue et déposé les fleurs près du bol de yaourt au muesli. Je suivais la scène avec attention. Si quelqu’un était capable de séduire ma mère, c’était bien Jeremiah. Déjà je sentais la tension dans la maison s’alléger. Elle a grimacé un sourire – c’était un début.

– Je suis heureuse que tu sois là, a-t-elle dit en se levant, je voulais vous parler à tous les deux.

Jeremiah s’est frotté les mains et a rétorqué :

– Très bien, c’est parti. Belly, viens ici qu’on se fasse un câlin avant, tous ensemble.

Ma mère a tenté de se retenir de rire lorsque Jeremiah l’a soulevée dans ses bras. Il m’a fait signe d’approcher et j’ai enlacé ma mère par la taille, derrière. Elle n’a pu s’empêcher de s’esclaffer.

– D’accord, d’accord. Allons dans le salon. Jer’, tu as mangé ?

J’ai répondu à sa place :

– Un Egg McMuffin, je me trompe ?

– Tu me connais par coeur, a-t-il confirmé avec un clin d’oeil.

Ma mère, qui s’éloignait déjà, nous tournait le dos.

– Je l’ai deviné à ton haleine, lui ai-je murmuré.

Il s’est aussitôt plaqué une main sur la bouche, l’air embarrassé, ce qui ne lui ressemblait pas.

– Ça sent mauvais ? m’a-t-il demandé.

J’ai eu pour lui un réel élan de tendresse, à cet instant précis.

– Non, pas du tout.

Nous nous sommes installés, Jeremiah et moi sur le canapé, ma mère sur un fauteuil

face à nous. Tout se déroulait comme dans un rêve. Il avait réussi à faire rire ma mère – et je n’avais pas vu ne serait-ce que l’ombre d’un sourire sur ses lèvres depuis que nous lui avons annoncé la nouvelle. Je commençais à croire que ça pouvait vraiment marcher.

– Jeremiah, tu connais mon amour envers toi, a-t-elle débuté. Je veux le meilleur pour toi. Voilà pourquoi je ne peux pas cautionner votre projet.

Jeremiah s’est penché en avant.

– Laur...

Elle l’a interrompu d’un geste de la main.

– Vous êtes beaucoup trop jeunes. Tous les deux. Vous êtes encore en train de vous construire pour devenir les adultes que vous serez un jour. Vous restez des enfants. Vous n’êtes pas prêts pour un engagement pareil. Je te parle d’un engagement pour la vie, Jeremiah.

– Laurel, je veux passer la mienne aux côtés de Belly, s’est-il empressé de riposter. Je peux m’y engager les yeux fermés.

Ma mère a secoué la tête.

– C’est ce qui me prouve que tu n’es pas prêt justement, Jeremiah. Tu abordes les choses avec trop de légèreté. Ce n’est pas le genre de décision qu’on prend sur un coup de tête. C’est du sérieux.

Son ton condescendant m’a vraiment mise hors de moi. J’avais dix-huit ans, pas huit, et Jeremiah en avait dix-neuf. Nous étions assez vieux pour savoir que le mariage était une affaire sérieuse. Nous avons assisté aux naufrages de ceux de nos propres parents. Nous ne reproduirions pas les mêmes erreurs. Je n’ai rien dit, pourtant.

J’avais parfaitement conscience que m’emporter ou essayer de discuter ne servirait qu’à apporter de l’eau à son moulin.

– Je veux que vous attendiez. Je veux que Belly termine la fac. Lorsqu'elle aura décroché son diplôme, si vous êtes toujours prêts à sauter le pas, alors vous le ferez. Mais pas tant que Belly n'aura pas fini ses études. Si Beck était là, elle partagerait mon avis.

– Je crois qu'elle se réjouirait pour nous, a rétorqué Jeremiah.

Sans laisser à ma mère le temps de le contredire, il a ajouté :

– Belly ne prendra aucun retard dans son cursus universitaire, je peux te le promettre. Je veillerai sur elle. Nous attendons juste ta bénédiction.

Il lui a attrapé la main et l'a secouée d'un air taquin.

– Allez, Laurel, avoue que tu as toujours rêvé de m'avoir pour gendre.

La tristesse se lisait sur le visage de ma mère.

– Pas maintenant, en tout cas, trésor, je suis désolée.

Un long silence gêné a suivi. Nous sommes restés tous les trois assis, sans bouger, et j'ai senti que je me mettais à pleurer. Jeremiah m'a enlacée et serré l'épaule avant de me lâcher.

– Ça signifie que tu n'as toujours pas l'intention d'assister au mariage ? lui ai-je demandé.

– Quel mariage, Isabel ? a-t-elle répliqué en secouant la tête. Vous n'avez pas d'argent pour payer un mariage.

– C'est notre problème, pas le tien. Je veux juste savoir si tu viendras.

– Je t'ai déjà donné ma réponse. Non, je n'y serai pas.

– Comment peux-tu dire une chose pareille ?

Cherchant à conserver mon calme, j'ai expiré bruyamment puis repris :

– Tu es seulement fâchée de ne pas avoir ton avis à donner. Tu ne peux pas décider à notre place, et ça te tue.

– Oui, ça me tue ! a-t-elle cinglé. Te regarder prendre une décision aussi imbécile me tue !

Ma mère me fixait avec une telle intensité que je me suis détournée, les genoux tremblants. Je ne pouvais plus l’écouter. Elle nous empoisonnait avec ses doutes et sa négativité. Elle déformait tout.

Je me suis levée.

– Puisque c’est comme ça, je m’en vais. Tu n’auras plus à supporter ce spectacle.

Jeremiah n’en croyait pas ses oreilles.

– Allez, Bells, rassieds-toi.

– Je ne peux pas rester ici.

Ma mère n’a pas prononcé un seul son. Elle est restée assise, droite comme un I.

Je suis montée dans ma chambre. J’ai préparé un sac à la va-vite, jetant une pile de tee-shirts et de sous-vêtements dans une valise. J’étais en train d’ajouter mes affaires de toilette sur le dessus quand Jeremiah m’a rejointe. Il a refermé la porte derrière lui. Après s’être assis sur mon lit, il s’est enquis, l’air toujours aussi ébahi :

– Qu’est-ce qui t’a pris ?

Sans lui répondre, j’ai continué à entasser mes affaires.

– Qu’est-ce que tu fais, Belly ?

– À ton avis ?

– D’accord, mais tu as un plan ?

Après avoir tiré la fermeture Éclair de ma valise, je lui ai répondu :

– Oui, j’ai un plan. Je resterai à Cousins jusqu’au mariage. Je ne peux plus la supporter.

Jeremiah a retenu son souffle.

– Tu es sérieuse ?

– Tu l’as entendue, elle ne reviendra pas sur sa décision. C’est ce qu’elle veut.

– Je ne sais pas... a-t-il hésité. Et ton boulot ?

– Ce n’est pas toi qui voulais que je le quitte ? Ça vaudra mieux, de toute façon, j’organiserai plus facilement le mariage depuis là-bas.

J’ai soulevé la valise qui pesait un âne mort.

– Si elle refuse de monter dans le train en marche, ai-je conclu, tant pis. Il ne s’arrêtera pas pour elle.

Jeremiah a tenté de me prendre mon bagage des mains, et je lui ai rétorqué que je n’avais pas besoin de lui. Je l’ai traîné jusqu’au rez-de-chaussée, puis jusqu’à la voiture sans échanger un seul mot avec ma mère. Elle ne m’a demandé ni où j’allais, ni quand je comptais revenir.

Avant de prendre la route de Cousins, nous nous sommes arrêtés chez Behrs. Jer’ m’a attendue dans sa voiture pendant que j’allais poser ma démission. Si je ne m’étais pas disputée avec ma mère, jamais je n’aurais eu le courage de plaquer ce boulot sur un coup de tête. Les serveurs avaient beau aller et venir dans ce restaurant, en particulier les étudiants, ça n’était pas mon genre. J’ai foncé à la cuisine, où j’ai trouvé ma patronne, Stacey. Je lui ai dit que j’étais désolée mais que j’allais me marier dans moins de deux mois et que je ne pouvais pas continuer à travailler. Après avoir posé les yeux sur mon ventre et mon annulaire, elle m’a dit :

– Félicitations, Isabel. Sache-le, il y aura toujours une place pour toi ici, chez Behrs.

Une fois seule dans ma voiture, j’ai été secouée de gros sanglots sonores. J’ai pleuré jusqu’à en avoir mal à la gorge. Bien sûr, j’étais en pétard contre ma mère ; surtout j’étais submergée par une tristesse dévastatrice. J’avais l’âge de faire les choses seule, sans elle. Je pouvais me marier, démissionner. J’étais une grande fille maintenant, je n’avais plus besoin de sa permission. Ma mère n’était plus toute-

puissante. Et une part de moi regrettait que ce ne soit plus le cas.

Chapitre vingt-sept

Nous étions à une demi-heure de l'arrivée lorsque Jeremiah m'a appelée sur mon portable.

– Conrad est à Cousins.

Tout mon corps s'est raidi. Nous étions arrêtés à un feu rouge, ma voiture juste derrière la sienne.

– Depuis quand ?

– La semaine dernière. Il est resté là-bas après la scène au restaurant. Il a fait un aller-retour pour récupérer des affaires ; je crois qu'il a l'intention de passer l'été là-bas.

– Ah... Tu crois que ça l'embêtera que je sois là aussi ?

J'ai entendu Jeremiah hésiter.

– Non, je ne crois pas. Je regrette seulement de ne pas pouvoir être avec vous. Sans ce stage débile, rien ne m'en empêcherait. Je devrais peut-être le quitter.

– Tu ne peux pas faire ça, ton père te tuerait.

– Ouais, je sais...

Après un nouveau silence, il a lâché :

– Je suis mal à l'aise avec la façon dont s'est conclue la conversation avec ta mère. Tu devrais peut-être rentrer, Bells.

– Ça ne servirait à rien, on se disputerait à nouveau.

Comme le feu venait de passer au vert, j'ai ajouté :

– On a besoin d'espace, elle et moi.

– Si tu le dis...

Il n'était pas entièrement convaincu, je l'entendais bien.

– On poursuivra cette conversation à Cousins, ai-je dit avant de raccrocher.

La nouvelle de la présence de Conrad me laissait avec un sentiment de malaise. Peut-être que m'installer là-bas n'était pas la solution. Et pourtant, au moment de m'engager sur le chemin menant à la maison, j'ai éprouvé un soulagement infini.

J'étais chez moi, enfin. La grande bâtisse gris et blanc qui n'avait pas bougé d'un iota m'a donné l'impression que j'étais restée la même. Et que j'avais retrouvé ma place dans le monde, que je pouvais à nouveau respirer.

Nous étions installés sur une chaise longue – moi sur les genoux de Jeremiah –, lorsque nous avons entendu une voiture arriver : c'était Conrad qui rentrait avec un sac de courses. Il n'a pas réussi à dissimuler son étonnement en nous découvrant sur la véranda. Je me suis levée pour l'accueillir.

Jeremiah, lui, s'est laissé aller contre le dossier, les mains croisées derrière la nuque.

– Salut, Rad.

– Quoi de neuf? a-t-il demandé en approchant. Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

Il a déposé ses courses et s'est installé à côté de Jeremiah, si bien que je me suis retrouvée à les toiser.

– On s'occupe du mariage, a répondu Jeremiah sans plus de précision.

– Le mariage... a répété Conrad. Alors vous allez vraiment le faire ?

– On va se gêner ! a lancé Jeremiah en m'attirant sur ses genoux. Hein, bobonne ?

– Ne m'appelle pas comme ça ! ai-je dit, le nez plissé. C'est atroce.

M'ignorant, Conrad a questionné son frère :

– Laurel a changé d'avis, alors ?

– Pas encore, mais ça viendra.

Je n'ai pas contredit Jeremiah. Je suis restée vingt secondes supplémentaires sur ses genoux avant de me libérer de son étreinte et de me relever.

– Je meurs de faim, ai-je observé en me penchant pour fouiller dans le sac de courses. Tu as acheté des bonnes choses ?

Avec un petit sourire indéchiffrable, Conrad a répliqué :

– Ni chips ni pizza surgelée. Désolé pour toi, Belly. Cela dit, j’ai de quoi nous préparer à dîner. Je m’en occupe.

Il a disparu à l’intérieur avec les provisions.

Pour le dîner, Conrad avait préparé une salade à la tomate, à l’avocat et au basilic, accompagnée de poulet grillé. Nous avons mis la table dehors, sur la véranda. La bouche pleine, Jeremiah s’est exclamé :

– Waouh ! Je suis impressionné ! Tu cuisines depuis quand ?

– Depuis que je vis seul. C’est à peu près tout ce que je sais faire. Du poulet. J’en mange tous les jours.

Conrad a poussé le saladier vers moi et, sans relever le nez de son assiette, a voulu savoir :

– Tu es rassasiée ?

– Oui. Merci, Conrad, c’était vraiment délicieux.

– Délicieux, a confirmé Jeremiah.

Conrad s’est contenté de hausser les épaules, mais à la teinte rose qu’ont prise ses oreilles, j’ai su qu’il était flatté.

– Il pourrait t’apprendre deux trois trucs, ai-je lancé à Jeremiah en lui donnant une bourrade avec ma fourchette.

– Toi aussi, a-t-il riposté en me piquant à son tour.

Il a enfourné une énorme bouchée de salade puis annoncé :

– Belly restera ici jusqu’au mariage, ça ne t’embête pas, Rad ?

J’ai su qu’il avait été surpris parce qu’il n’a pas répondu immédiatement.

– Je ne te gênerai pas, me suis-je empressée de le rassurer, je me consacrerai aux préparatifs du mariage.

– C’est bon, ça ne me dérange pas, a-t-il fini par lâcher.

J’ai piqué du nez vers mon assiette avant de dire :

– Merci.

Je m’étais fait du souci pour rien. Ma présence ne changeait rien pour Conrad. En même temps, ce n’était pas comme si nous allions passer du temps ensemble. Il mènerait sa vie de son côté, à son habitude, et je m’occuperais du mariage.

Jeremiah, lui, me rejoindrait tous les vendredis soir pour m’aider. Ce serait parfait.

À la fin du repas, Jeremiah a proposé d’aller prendre une glace sur la jetée. Conrad a décliné l’invitation et dit qu’il s’occuperait de la vaisselle.

– Ce n’est pas au cuisinier de ranger, ai-je rétorqué.

Il a insisté : ça ne le dérangeait pas. Nous sommes allés en ville tous les deux, Jer’ et moi. J’ai pris deux boules dans un cornet, une aux pépites de chocolat et une à la crème, saupoudrées de vermicelles. Jeremiah a opté pour trois boules de sorbet, orange, citron et framboise.

– Tu te sens mieux ? m’a-t-il demandé pendant que nous remontions les planches de la promenade. Par rapport à ta mère ?

– Pas vraiment. Mais je préfère ne plus y penser pour aujourd’hui.

– Comme tu veux.

J’ai changé de sujet :

– Tu as fait ta liste d’invités ?

– Yep ! a-t-il répondu avant de les égrener sur ses doigts : Josh, Redbird, Gabe, Alex, Sanchez, Peterson...

– Tu ne peux pas convier tous tes potes de la fraternité.

– Ils sont comme des frères pour moi, a-t-il rétorqué, l'air blessé.

– Je croyais qu'on voulait un mariage en petit comité.

– Je ferai une sélection, alors. D'accord ?

– D'accord. On doit encore se décider pour le menu, ai-je poursuivi en léchant la glace qui avait coulé sur mon cône.

– Conrad pourrait faire griller du poulet ! s'est esclaffé Jeremiah.

– Il sera ton témoin, il ne peut pas en plus transpirer aux fourneaux.

Je plaisantais.

– Tu lui as déjà proposé ? D'être ton témoin ?

– Pas encore, je vais le faire.

Il s'est penché pour me prendre un peu de glace et s'est retrouvé avec une moustache. Je me suis mordu l'intérieur des joues pour ne pas éclater de rire.

– Il y a quelque chose de drôle ?

– Non, rien.

De retour à la maison, nous avons trouvé Conrad devant la télé. Dès que nous nous sommes assis sur le canapé, il s'est levé.

– Je vais au pieu, a-t-il expliqué en s'étirant.

– Mais il est à peine vingt-deux heures, mate un film avec nous, a proposé Jeremiah.

– Nan, je compte me réveiller de bonne heure demain pour aller surfer. Ça te dit de venir ?

Après m'avoir coulé un regard discret, Jeremiah a répondu :

– Ouais, bonne idée.

– Je croyais qu'on devait établir la liste des invités demain, ai-je remarqué.

– Je serai de retour avant ton réveil, ne t'en fais pas.

À l'intention de son frère, il a ajouté :

– Frappe à ma porte quand tu te lèves.

Conrad a paru indécis.

– Je ne veux pas déranger Belly.

– Ça ne m’embête pas, ai-je répondu en m’empourprant.

Depuis que nous sortions ensemble, Jeremiah et moi, nous n’étions venus qu’une seule fois à Cousins et j’avais dormi dans sa chambre. Nous avions regardé la télé jusqu’à ce qu’il s’endorme. Contrairement à lui, je ne pouvais pas m’assoupir avec un bruit de fond et j’avais attendu qu’il se soit abandonné entre les bras de Morphée pour éteindre le poste. Ça m’avait fait tout drôle de passer la nuit dans sa chambre alors que la mienne était à l’autre bout du couloir. À la fac, nous partagions souvent le même lit, et ça me paraissait naturel. Ici, pourtant, j’avais envie de retrouver le mien, dans ma chambre de petite fille. D’avoir le sentiment d’être en vacances avec toute ma famille. Mes draps aux boutons de roses jaunes délavés, presque transparents à force d’usure, ma commode et ma coiffeuse en cerisier me manquaient. J’avais deux lits jumeaux blancs jusqu’à ce que Susannah s’en débarrasse pour les remplacer par ce qu’elle appelait « un lit de grande fille ». Je l’adorais.

Conrad est monté au premier et j’ai attendu de l’entendre fermer sa porte avant de lancer :

– Je vais peut-être passer la nuit dans ma chambre, cette nuit.

– Pourquoi ? Je te promets d’être discret demain matin.

– Les futurs époux ne sont pas censés dormir dans des lits séparés avant le mariage ?

Oui, mais seulement la veille de la cérémonie.

Il s’est assombri, deux secondes, comme s’il était vexé, puis il a ajouté d’un air taquin :

– Allez, tu sais que je ne te toucherai pas.

Il avait beau plaisanter, j’ai été froissée par sa remarque.

– Ce n’est pas ça. Je trouve ça plus normal de m’installer dans ma chambre ici.

C’est... c’est différent à la fac. À la fac, c’est l’inverse. Ici, j’aime me souvenir de ce lle que j’étais avant.

Je l’ai dévisagé pour m’assurer que je ne repérais plus aucune trace de vexation.

– Tu comprends ce que j’essaie de dire ? ai-je ajouté.

– Je crois, a-t-il répondu sans conviction.

Regrettant d’avoir abordé cette question, je me suis pelotonnée contre lui, les pieds posés sur ses genoux.

– Tu m’auras à côté de toi toutes les nuits jusqu’à la fin de nos vies.

– Oui, tu as raison, ça fait beaucoup.

– Eh ! ai-je riposté en lui décochant un coup.

Il s’est contenté de poser un oreiller sur mes jambes, avec un sourire. Puis il a changé de chaîne, et nous avons regardé la télé sans en reparler. Au moment de monter se coucher, chacun a gagné sa chambre.

J’ai dormi comme je n’avais pas dormi depuis des semaines.

Chapitre vingt-huit

Conrad

J'ai proposé à Jer' d'aller surfer pour me retrouver seul avec lui et comprendre ce qui avait bien pu leur passer par la tête, à Belly et à lui. Je ne lui avais pas parlé depuis sa grande annonce au restaurant. Seulement, maintenant que nous étions en tête à tête, je ne savais plus quoi lui dire.

Nous nous laissions balloter sur nos planches de surf, dans l'attente de la prochaine vague – la mer était un peu trop calme ce matin-là. Je me suis raclé la gorge.

– Alors, Laurel est vraiment furibarde ?

– Vraiment, a-t-il répondu avec une grimace. Belly et elle se sont méchamment disputées hier.

– Devant toi ?

– Ouais.

– Merde.

Je n'étais pas surpris, cependant. Ce qui m'aurait étonné, c'est que Laurel dise : «

Bien sûr, j'ai hâte d'organiser le mariage de ma fille à peine majeure ! »

– C'est un bon résumé de la situation, a rétorqué Jeremiah.

– Papa en pense quoi ?

Il m'a décoché un regard interloqué.

– Depuis quand tu t'intéresses à ce que papa pense ?

J'ai lorgné du côté de la maison et hésité avant de répondre :

– Je ne sais pas. Si Laurel s'y oppose et papa aussi, vous ne devriez peut-être pas le faire. Je veux dire, vous êtes encore à la fac. Tu n'as même pas de boulot. Si tu y réfléchis bien, c'est assez ridicule...

J'ai baissé la voix sur la fin de ma phrase. Les yeux de Jer' me lançaient des éclairs.

– Reste en dehors de ça, Conrad.

Il a presque craché les mots.

– D'accord, désolé. Je n'avais pas l'intention de... Je suis désolé.

– Je ne t'ai jamais demandé ton avis. C'est une affaire entre Belly et moi.

– Tu as raison, oublie ce que j'ai dit.

Il n'a rien répondu. Après avoir jeté un regard par-dessus son épaule, il s'est éloigné sur sa planche. Il a pris la vague au moment où elle enflait, et elle l'a ramené sur le rivage.

J'ai plongé mon poing dans l'eau ; j'avais envie de lui donner un coup de pied aux fesses. « C'est entre Belly et moi. » Petit morveux, va !

Il épousait ma Belly et je n'y pouvais rien. Je devais rester les bras croisés parce qu'il était mon frère et parce que j'avais promis. « Prends soin de lui, Connie, je compte sur toi. »

Chapitre vingt-neuf

Quand je me suis levée, le lendemain matin, comme Jeremiah et Conrad étaient encore en train de surfer, je me suis installée sur la véranda avec mon bloc-notes, le classeur blanc et un verre de lait.

D'après la documentation de Taylor, il fallait établir en priorité la liste des invités avant de passer aux étapes suivantes. Ça paraissait logique. Autrement, comment connaître les quantités de nourriture et le reste ?

Jusqu'à présent, je n'avais que très peu de convives : Taylor, sa mère, deux copines d'enfance, Marcy et Blair et peut-être une troisième, Katie –, Anika, Steven, mon père et ma mère. Qui risquait de ne pas venir. Mon père, lui, serait là, j'en avais la certitude. Peu importait ce que dirait ma mère, il assisterait à mon mariage. J'aurais voulu que ma grand-mère de Floride soit présente, également, malheureusement depuis l'an dernier elle vivait dans une maison de retraite. Elle qui n'avait jamais

aimé voyager n'en avait tout simplement plus la possibilité désormais. J'ai décidé de joindre à son invitation un petit mot promettant de lui rendre visite avec Jeremiah à l'automne, à l'occasion des vacances.

La liste s'arrêtait là, pour moi. J'avais bien quelques cousins du côté de mon père, mais aucun dont je me sentais particulièrement proche.

Jeremiah inviterait Conrad, trois de ses amis de la fraternité – nous nous étions mis d'accord sur ce nombre –, et son père. La veille, Jer' m'avait expliqué que, d'après lui, M. Fisher était en train de se radoucir. Il lui avait demandé qui nous marierait et combien nous comptions dépenser pour cette « mascarade ». Jer' lui avait donné notre budget, mille dollars. Et son père avait ricané. La somme me paraissait énorme, à moi. L'an passé, j'avais travaillé tout l'été chez Behrs pour réussir à mettre autant de côté.

Nous serions moins de vingt et pourrions très bien prévoir des moules marinières arrosées de bière et de champagne bon marché. De plus, un mariage sur la plage n'exigeait aucune décoration particulière, à l'exception de quelques fleurs sur les tables, de coquillages. Des coquillages et des fleurs, ça me plaisait. J'étais sur une bonne lancée pour ces préparatifs, Taylor serait fière de moi.

J'étais en train de noter mes idées lorsque j'ai entendu Jeremiah arriver. Le soleil dans son dos était si éblouissant que je ne pouvais pas le regarder en face.

– Salut ! ai-je lancé en plissant les paupières. Où est Rad ?

– Il est resté à l'océan.

Il s'est assis à côté de moi, puis s'est exclamé avec un grand sourire :

– Oh, non ! Tu as fait tout le travail sans moi ?

Il dégoulinait et une goutte d'eau salée s'est écrasée sur mon carnet.

– Dans tes rêves, ai-je rétorqué en essuyant la feuille. Qu'est-ce que tu dirais si on

prévoyait des moules ?

– J’adore ça.

– À ton avis, combien de caisses de bières il nous faut pour vingt personnes ?

– Si Peterson et Gomez viennent, au moins deux.

J’ai pointé mon stylo en direction de son torse.

– On a bien dit trois potes, hein ? Pas plus.

Il a hoché la tête avant de se pencher pour m’embrasser. Ses lèvres avaient un goût de sel, et son visage était frais contre le mien, chauffé par le soleil. En lui effleurant la joue du bout du nez, je me suis écartée.

– Si tu mouilles le classeur de Taylor, elle t’étripera, l’ai-je mis en garde, repoussant mes affaires à l’autre bout de la table.

Jeremiah s’est composé une mine triste, puis a noué mes mains autour de sa nuque, comme pour danser un slow.

– J’ai trop hâte de t’épouser, m’a-t-il susurré dans le cou.

Un petit rire m’a échappé. J’étais très chatouilleuse à cet endroit et il le savait. Je n’avais presque aucun secret pour lui, et ça ne l’empêchait pas de m’aimer.

– Et toi ?

– Moi quoi ? ai-je répondu.

Il a soufflé dans mon cou et j’ai éclaté de rire cette fois. J’ai tenté de me dégager mais il ne me lâchait pas. Toujours hilare, j’ai concédé :

– D’accord, d’accord, j’ai hâte de t’épouser, moi aussi.

Jer’ est parti en fin d’après-midi. Je l’ai accompagné à sa voiture. Celle de Conrad n’était pas garée devant la maison et j’ignorais où il était.

– Appelle-moi pour me dire que tu es bien rentré, ai-je réclamé.

Il a acquiescé. Contrairement à son habitude, il était très silencieux, ce que j’ai

imputé à son départ. Il devait être triste de quitter Cousins ; j'aurais aimé qu'il puisse rester plus longtemps. Sincèrement.

Je me suis hissée sur la pointe des pieds pour le serrer fort dans mes bras.

– À dans cinq jours, ai-je murmuré.

– À dans cinq jours, a-t-il répété.

J'ai regardé sa voiture s'éloigner dans la rue, les pouces accrochés aux passants de mon short en jean. Quand elle a disparu, je suis rentrée.

Chapitre trente

La première semaine, j'ai évité Conrad. Je ne supportais pas l'idée d'entendre quelqu'un d'autre m'expliquer que je commettais une erreur – et dans le genre donneur de leçons, il se posait là. Il n'avait même pas besoin de mots pour les asséner, ses yeux suffisaient. Je me levais donc plus tôt que lui le matin et prenais mes autres repas avant. Lorsqu'il regardait la télé dans le salon, je restais au premier dans ma chambre, où je préparais des invitations et consultais des blogs sur le mariage conseillés par Taylor.

Je ne crois pas qu'il se soit rendu compte de mon petit manège. Il était très occupé lui aussi entre le surf, les virées entre copains, les travaux dans la maison. Je n'aurais jamais cru qu'il était bricoleur si je ne l'avais vu de mes propres yeux perché sur une échelle pour vérifier les bouches d'aération, ou encore repeignant la boîte aux lettres. Je l'observais depuis la fenêtre de ma chambre.

J'étais en train de manger des biscuits fourrés à la fraise sur la véranda quand il a remonté les marches au pas de course. Il avait été absent toute la matinée. Ses cheveux étaient mouillés de sueur et il portait un vieux tee-shirt datant de l'époque où il s'illustrait dans l'équipe de foot de son lycée, ainsi qu'un short de sport bleu marine.

– Eh ! lui ai-je lancé. Où étais-tu ?

– À la salle de sport, a-t-il répondu en me dépassant avant de piler. Tu es en train de petit-déjeuner ?

Je venais de grignoter le tour d'un biscuit.

– Oui, mais c'est mon dernier, désolée.

– J'ai laissé des céréales sur le comptoir de la cuisine et il y a des fruits aussi.

J'ai haussé les épaules.

– Je pensais que c'étaient les tiens, je ne voulais pas en prendre sans te demander la permission d'abord.

– Pourquoi tu ne l'as pas demandée, alors ?

Son ton m'a prise au dépourvu.

– Et quand ? On se croise à peine...

Nous nous sommes affrontés du regard pendant trois secondes, puis l'esquisse d'un sourire est apparue sur ses lèvres.

– Un point pour toi, a-t-il concédé.

Son air réjoui s'est aussitôt évanoui. Il avait déjà fait coulisser la porte vitrée lorsqu'il a tourné la tête pour ajouter :

– Tu peux prendre ce que tu veux dans mes provisions.

– Pareil pour ce que j'achète.

À nouveau, il s'est fendu d'un presque sourire.

– Tu peux te garder tes biscuits, tes pizzas surgelées et tes plats cuisinés.

– Eh ! Je ne me nourris pas aussi mal !

– Bien sûr que si, a-t-il conclu avant de disparaître dans la maison.

Le lendemain matin, la boîte de céréales était posée en évidence sur le comptoir.

Cette fois, je me suis servie et j'ai même ajouté du lait écrémé ainsi qu'une banane coupée en rondelles. Ce n'était pas mal du tout.

Conrad se révélait un compagnon très agréable au quotidien. Il rabattait toujours la lunette des toilettes et ne laissait jamais s'accumuler la vaisselle. Il a même racheté des serviettes en papier quand les réserves ont été épuisées. Je ne peux pas dire que j'étais très surprise néanmoins. Conrad avait toujours été très ordonné. Il était l'exact opposé de Jeremiah dans ce domaine. Jeremiah ne remplaçait jamais le rouleau de papier toilette. Ça ne lui aurait pas traversé l'esprit d'acheter des

serviettes en papier ou de faire tremper une poêle graisseuse dans de l'eau chaude avec du liquide vaisselle.

En fin d'après-midi, je suis allée à l'épicerie nous acheter de quoi dîner. Des spaghettis et de la sauce, de la laitue et des tomates pour une salade. Je me suis mise en cuisine vers dix-neuf heures avec la ferme intention de prouver à Conrad que je pouvais avoir une alimentation saine. Je m'en suis plutôt bien tirée même si les pâtes étaient trop cuites et la salade mal lavée.

Il n'est pas rentré cependant, j'ai donc mangé seule devant la télé. J'ai disposé les restes du repas dans une assiette, que j'ai laissée en évidence sur le comptoir avant de monter me coucher.

Le lendemain matin, l'assiette avait été vidée et lavée.

Chapitre trente et un

Nous nous sommes reparlés, Conrad et moi, un après-midi où j'étais attablée dans la cuisine devant mon grand classeur blanc. À présent que nous avons la liste définitive des convives, il me restait à poster les invitations. Ça paraissait presque idiot de s'embêter avec des vrais cartons pour aussi peu de personnes, mais je me voyais mal envoyer un mail collectif. Je m'étais rendue dans une boutique spécialisée, où j'avais choisi un modèle blanc avec des coquillages bleu pâle. Il m'avait suffi de les passer dans l'imprimante et, pouf !, j'avais mes invitations.

Conrad est entré dans la cuisine par la porte coulissante. Son tee-shirt gris était mouillé de transpiration et j'en ai déduit qu'il revenait d'un jogging.

– Tu as bien couru ? lui ai-je demandé.

– Oui, a-t-il répondu, l'air surpris.

Considérant la pile d'enveloppes devant moi, il a ajouté :

– C'est pour le mariage ?

– Oui, il faut juste que j'achète des timbres.

Tout en se servant un verre d'eau, il a lancé :

– Je dois aller en ville chercher une nouvelle perceuse au magasin de bricolage. La poste est sur le chemin, je peux m'en charger.

À mon tour, j'ai été surprise.

– Merci beaucoup, mais j'aimerais voir les différents motifs qu'ils proposent.

Il a vidé son verre d'une traite.

– Tu étais au courant qu'il existait des timbres spécial mariage ? ai-je ajouté. Il y a souvent le mot « amour » dessus. Sans Taylor, je ne l'aurais jamais su.

Avec un sourire en coin, il a rétorqué :

– On peut prendre ma voiture, si tu veux. Ça t'économisera un trajet.

– D'accord.

– Je vais me doucher vite fait. Donne-moi dix minutes, a-t-il ajouté avant de monter les marches quatre à quatre.

Conrad est redescendu dix minutes plus tard, ainsi qu'il l'avait annoncé. Il a récupéré ses clés sur le comptoir, j'ai glissé mes invitations dans mon sac et nous sommes sortis.

– On peut y aller avec ma voiture, si tu préfères, ai-je proposé.

– Non, je vais prendre le volant.

Ça me faisait bizarre de me retrouver à côté de lui, dans sa voiture. Elle était toujours aussi propre et son odeur m'a immédiatement paru familière.

– Je ne me souviens pas de la dernière fois que je suis montée avec toi, ai-je dit en allumant la radio.

Sans une seconde d'hésitation, il a rétorqué :

– Le jour de ton bal de promo.

Oh, non... Mon bal de promo. Ce soir-là, sous une pluie battante, nous avons rompu après une dispute sur le parking. Les souvenirs qu'éveillait cette scène me mettaient mal à l'aise. Mes pleurs, mes supplications pour le retenir. Je m'étais ridiculisée.

Au silence gêné qui flottait entre nous, j'ai eu le sentiment que nous nous rappelions tous deux la même chose. Pour le rompre, je me suis exclamée avec une légèreté forcée :

– La vache, ça paraît à des milliers d'années, non ?

Cette fois, il n'a rien répondu.

Il m'a déposée devant la poste et je me suis précipitée à l'intérieur du bâtiment. La queue avançait vite et, lorsque mon tour est arrivé, j'ai expliqué que je souhaitais envoyer des invitations pour un mariage.

La femme derrière le comptoir a fouillé dans son tiroir pour en sortir une feuille de timbres qu'elle a poussée vers moi. Ils représentaient des cloches liées ensemble par un ruban sur lequel était inscrit le mot « amour ». J'ai tiré les invitations de mon sac pour vérifier combien j'en avais.

– Je vais prendre une feuille.

Elle m'a alors proposé d'oblitérer manuellement les enveloppes.

– Je vous demande pardon ?

– Voulez-vous que nous les oblitérions manuellement ? a-t-elle répété avec, cette fois, une pointe d'agacement.

J'ai paniqué. Qu'entendait-elle par « oblitérer manuellement » ? J'aurais voulu envoyer un texto à Taylor pour connaître son avis sur la question, mais la file d'attente s'allongeait.

– Non, merci, me suis-je empressée de répondre.

Après avoir payé, je suis sortie m'asseoir sur le trottoir pour coller les timbres – il y avait une invitation pour ma mère également. Elle pouvait encore changer d'avis...

Conrad est arrivé au moment où je glissais les enveloppes dans la fente de la boîte aux lettres. Ça devenait concret : j'allais me marier. Impossible de faire marche arrière à présent – non que j'en aie eu l'intention.

– Tu as récupéré ta perceuse ?

– Oui. Et toi, tes timbres ?

– Oui. Tu sais ce que ça signifie « oblitérer manuellement », toi ?

– L'oblitération, c'est le cachet que la poste appose pour empêcher qu'on réutilise le timbre ensuite. Je suppose que le tampon peut être mis à la main plutôt qu'à la machine.

– Comment sais-tu ça ? me suis-je étonnée, impressionnée par sa science.

– Je collectionnais les timbres petit.

Je me souvenais maintenant : il les rangeait dans un album photo que son père lui avait donné.

– Ça m’était complètement sorti de la tête ! me suis-je écriée. Bon sang, tu étais si sérieux avec tes timbres. Tu ne nous laissais même pas toucher ton album sans ta permission. Tu te rappelles la fois où Jeremiah t’en a piqué un et s’en est servi pour envoyer une carte postale ? Tu étais tellement hors de toi que tu as pleuré.

– Eh ! C’était le timbre d’Abraham Lincoln que mon papy m’avait offert, a-t-il riposté, sur la défensive. Il était très rare.

J’ai éclaté de rire, et il m’a imitée. C’était si bon... À quand remontait notre dernière franche rigolade ?

Secouant la tête, il a repris :

– J’avais vraiment tout du petit intello.

– Pas du tout !

Il m’a coulé un regard avant d’énumérer :

– Collection de timbres, kit du petit chimiste, obsession pour les encyclopédies...

– Oui, mais tu rendais ça passionnant.

À mes yeux, il n’avait jamais rien eu d’un petit intello et tout du type plus mature et plus futé, s’intéressant aux trucs d’adultes.

– Tu gobais n’importe quoi, s’est-il moqué. Quand tu étais toute petite, tu détestais les carottes. Je t’ai raconté qu’en en mangeant tu pourrais avoir une vision aussi puissante qu’avec des rayons X, comme Superman, et tu l’as cru. Tu croyais tout ce que je disais.

C’était vrai. Absolument vrai. Je le croyais quand il prétendait que les carottes amélioreraient ma vision.

Je l'avais cru quand il m'avait dit qu'il n'avait jamais voulu de moi. Et plus tard, ce même soir, lorsqu'il s'était rétracté, je l'avais encore cru. À présent, je ne savais plus à quoi accorder du crédit. Je n'avais qu'une seule certitude : Conrad avait perdu ma confiance.

Changeant de sujet brusquement, je lui ai lancé :

– Tu comptes rester en Californie quand tu auras terminé la fac ?

– Ça dépend du poste que j'obtiendrai.

– Tu es... Tu as une copine ?

Je l'ai vu sursauter. Je l'ai vu hésiter.

– Non.

Chapitre trente-deux

Conrad

Elle s'appelait Agnes. Beaucoup la surnommaient Aggie, moi je m'en tenais à Agnes.

Elle était dans mon cours de chimie. N'importe quelle autre fille n'aurait pas su porter ce prénom de vieille dame. Ses cheveux blond cendré et ondulés lui arrivaient au menton. Elle mettait parfois des lunettes et elle avait la peau très claire, laiteuse.

Un jour que nous attendions que le labo ouvre, elle m'a demandé de sortir avec elle.

J'étais si décontenancé que j'ai accepté.

Nous étions constamment fourrés ensemble. J'appréciais sa compagnie : elle était maligne, et ses cheveux gardaient l'odeur du shampooing toute la journée. La plupart du temps, nous bossions. Souvent, après une séance de travail, nous allions manger des pancakes ou des hamburgers, parfois nous nous embrassions, si sa colocataire n'était pas là. Une seule chose nous liait vraiment : nos études de médecine. Je ne passais jamais la nuit chez elle et ne lui proposais pas de me rejoindre. Je ne traînais pas avec ses amis et je n'avais pas rencontré ses parents qui habitaient pourtant dans le coin.

Ce jour-là, nous révisions à la bibliothèque. Le semestre était presque terminé ; nous sortions ensemble depuis deux mois, presque trois. De but en blanc, elle m'a lancé :

– Tu as déjà été amoureux ?

Non seulement Agnes était douée en chimie, mais en prime elle avait un vrai don pour me saisir au dépourvu. J'avais regardé autour de moi pour voir si une oreille indiscreète traînait avant de riposter :

– Et toi ?

– Je t'ai posé la question la première.

– Alors oui.

– Combien de fois.

– Une seule.

Le temps de digérer ma réponse, elle a mordillé son stylo.

– Sur une échelle de un à dix, où situerais-tu cet amour ?

– Ce n'est pas quelque chose de quantifiable. Soit tu es amoureux, soit tu ne l'es pas.

– Et si tu devais le faire ?

Je me suis mis à feuilleter mes notes pour ne pas avoir à la regarder quand j'ai

rétorqué :

– Dix.

– Waouh ! Elle s'appelait comment ?

– Agnes, on a un exam vendredi.

Elle a fait la moue et m'a donné un coup de pied sous la table.

– Si tu ne me réponds pas, je ne réussirai pas à me concentrer, Conrad. S'il te plaît,

sois gentil...

J'ai laissé échapper un petit soupir.

– Belly. Enfin, Isabel. Contente ?

– Mmmm... Maintenant raconte-moi comment vous vous êtes rencontrés.

– Agnes...

– Je te promets d'arrêter si tu réponds...

J'ai vu qu'elle comptait mentalement avant de conclure :

– ... à trois autres questions. Après, ce sera fini.

Je n'ai ni accepté ni refusé. Je me suis contenté d'attendre son interrogatoire, les yeux rivés sur elle.

– Alors, comment vous êtes-vous rencontrés ?

– On ne s'est pas vraiment rencontrés, je la connais depuis toujours.

– Quand as-tu su que tu étais amoureux ?

Je n'avais pas la réponse à cette question-là. Il n'y avait pas eu un moment en particulier. Ça s'était davantage apparenté à un réveil progressif. Il y a toujours une étape intermédiaire entre le sommeil et la pleine conscience, une phase de transition. Le processus est lent, mais une fois qu'on a les yeux grands ouverts, le doute n'est plus permis. J'avais alors eu la certitude que j'étais amoureux.

Je n'avais pas l'intention de partager ça avec Agnes pourtant.

– Aucune idée, c'est arrivé, c'est tout.

Elle m'a observé, attendant que je développe.

– Il te reste une question, ai-je remarqué.

– Es-tu amoureux de moi ?

Je l'ai dit, cette fille avait le don de me surprendre. J'étais à court de mots. La réponse était négative.

– Euh...

Elle a tenté de cacher sa déception, bien visible sur ses traits pourtant, en rétorquant sur un ton enjoué :

– Non, hein ?

– Tu es amoureuse de moi, toi ?

– Je pourrais l'être. Si je m'y autorisais, je pourrais.

– Oh...

Je me sentais vraiment naze.

– Je t'apprécie sincèrement, Agnes, tu sais.

– Je sais, je le sens. Tu es un type honnête, Conrad. Seulement tu n'ouvres pas la porte aux gens. C'est impossible de t'atteindre.

Elle a voulu ramener ses cheveux en queue-de-cheval, mais les mèches de devant, trop courtes, ne cessaient de s'échapper. Elle a fini par les lâcher et conclure :

– Je crois que tu aimes encore cette autre fille, au moins un peu. Je me trompe ?

– Non, ai-je répondu à Belly.

– Je ne te crois pas, a-t-elle insisté en inclinant la tête sur le côté avant d’ajouter d’un ton taquin : S’il n’y avait pas une fille, pourquoi ne rentrerais-tu jamais ? Il y a forcément une fille là-dessous.

Il y en avait une.

J’avais gardé mes distances pendant deux ans. Impossible de faire autrement. Je savais que je devais rester à l’écart, parce que dès que je me retrouverais près d’elle, je me mettrais à désirer ce que je ne pouvais pas avoir. C’était trop dangereux. Il n’y avait qu’avec elle que je perdais le contrôle de moi-même. Le jour où elle a débarqué avec Jer’, j’ai appelé mon copain Danny pour lui demander si je pouvais squatter son canapé un temps. Il a accepté. Et pourtant, je n’ai pas été fichu de le faire. Je n’ai pas été capable de partir.

Il fallait que je sois prudent, je le savais. Que je ne m’approche pas trop. Si elle découvrait ce que j’éprouvais encore pour elle, tout serait terminé. Je n’aurais pas la force de m’écarter à nouveau. J’avais eu trop de mal la première fois.

Les promesses que l’on fait sur le lit de mort de sa mère ont la force de l’absolu, elles sont indestructibles. On n’a pas le droit de les briser. J’avais juré à ma mère de m’occuper de mon frère. De veiller sur lui. J’ai tenu parole de la seule façon possible. En partant.

J’avais peut-être l’art de tout faire foirer et de décevoir les gens, mais je n’étais pas un menteur. À une exception près. J’avais menti à Belly dans ce motel miteux. Je me répétais que c’était dans l’intention de la protéger. N’empêche, s’il y avait une chose dans ma vie que je pouvais changer, une chose parmi toutes celles que je regrettais, ce serait celle-là. Chaque fois que je me rappelais son expression – son visage

décomposé, ses efforts pour cacher sa peine en se mordant la lèvre, le nez froncé –, mon coeur se serrait. Bon Dieu, si je pouvais, je retournerais dans le passé, à cet instant précis, et je lui dirais que je l'aime, je le ferais pour qu'elle n'ait plus jamais l'air aussi triste.

Chapitre trente-trois

Conrad

Cette nuit-là, dans le motel, je n'ai pas fermé l'oeil. Je me suis repassé en boucle tout ce qui s'était produit entre nous. Je n'avais pas le droit de continuer comme ça, d'avancer puis de reculer, de l'attirer vers moi puis de la rejeter. C'était injuste.

Lorsque Belly est allée prendre sa douche au lever du jour, Jer' et moi nous sommes aussi levés. J'étais en train de replier ma couverture quand j'ai lancé :

– Ça ne me dérange pas qu'elle te plaise.

Jer' m'a scruté, la mâchoire décrochée.

– De quoi tu parles ?

J'avais l'impression que les mots m'étouffaient lorsque j'ai répondu :

– Ça ne me dérange pas... que tu veuilles sortir avec elle.

Il me considérait comme si j'avais perdu la tête. Et je partageais son sentiment.

Entendant Belly couper l'eau de la douche, je me suis détourné de Jeremiah et j'ai lâché :

– Prends soin d'elle.

Puis, quand elle est ressortie de la salle de bains, habillée, les cheveux mouillés, elle a posé sur moi des yeux empreints d'espoir. Feignant l'indifférence, je lui ai retourné un regard froid. Complètement vide. J'ai vu la lueur dans ses yeux s'éteindre. J'ai vu son amour pour moi mourir. Je l'avais tué.

Avec le recul, quand je repensais à cette scène dans le motel, je comprenais que j'étais celui qui avait lancé la machine, qui les avait poussés l'un vers l'autre. C'était mon oeuvre et je devrais apprendre à vivre avec. Eux étaient heureux.

Si j'avais développé un certain talent pour m'éclipser, il se trouve que j'étais à la maison ce vendredi après-midi, quand Belly a soudain eu besoin de moi. Elle était assise par terre dans le salon, avec son classeur débile, au milieu d'une tonne de

paperasse, l'air paniqué et débordé. Elle avait cette grimace inquiète, celle qu'elle faisait quand elle était confrontée à un problème de maths qu'elle ne parvenait pas à résoudre.

– Jer' est coincé dans les embouteillages, a-t-elle expliqué avant de souffler sur les mèches devant ses yeux. Je lui avais dit de partir plus tôt. J'avais vraiment besoin de lui aujourd'hui.

– Pour quelle raison ?

– On devait aller chez Michaels. Tu sais, le magasin de déco ?

J'ai répondu avec sécheresse :

– Je ne peux pas dire que je me passionne pour ce genre de truc.

Après avoir hésité, j'ai ajouté :

– Si tu veux, je t'accompagne.

– Vraiment ? Je dois récupérer des objets lourds aujourd'hui. Et puis, le magasin est loin, il faut aller jusqu'à Plymouth.

– Aucun problème, ai-je répliqué, éprouvant un sentiment de satisfaction inexplicable à la perspective de soulever des paquets pesants.

Nous avons décidé d'y aller avec sa voiture, plus grande, et elle a pris le volant. Je ne l'avais vue conduire qu'à de rares occasions, cette facette de sa personnalité était nouvelle pour moi. L'assurance dont elle faisait preuve. Si elle roulait vite, elle gardait le contrôle du véhicule. Ça me plaisait. Je me suis surpris à l'observer à la dérobée.

– Tu te débrouilles pas mal au volant, ai-je remarqué.

– Jeremiah est un bon prof, a-t-elle répondu avec un sourire.

J'avais oublié qu'il lui avait appris.

– Alors, dis-moi, quels autres changements se sont produits en toi ?

– Eh ! Je n’ai jamais été une mauvaise conductrice !

J’ai étouffé un ricanement puis perdu mon regard par la vitre.

– Je crois que Steven n’est pas de cet avis.

– Il est incapable de me pardonner ce que j’ai fait à sa petite voiture chérie.

Au feu, elle est passée au point mort et a repris :

– Alors, qu’est-ce qui a changé d’après toi ?

– Tu portes des talons hauts maintenant. À l’inauguration de la roseraie, tu en avais.

Elle a marqué une hésitation avant de répondre :

– Oui, ça m’arrive parfois. Je ne suis toujours pas très à l’aise avec.

D’un ton un peu piteux, elle a ajouté :

– C’est que je suis censée être une vraie femme, maintenant.

J’ai tendu la main pour toucher la sienne mais, à la dernière seconde, je me suis

abstenu et j’ai pointé l’index vers elle.

– Tu continues à te ronger les ongles.

Elle a refermé les doigts sur le volant et lancé avec un petit sourire :

– Rien ne t’échappe.

– Très bien, alors, qu’est-ce qu’on vient chercher ? Des récipients pour les fleurs,

c’est ça ?

– Oui, s’est-elle esclaffée. Des récipients pour les fleurs. Autrement dit, des vases.

Elle a jeté son dévolu sur un chariot, que je lui ai pris des mains.

– On avait arrêté notre choix sur les vases tulipes, a-t-elle ajouté.

– Tulipes ? Qu’est-ce que Jer’ y connaît en vases ?

– Je ne voulais pas parler de Jer’ et de moi. J’ai décidé ça avec Taylor.

Elle a récupéré le chariot et s’est dirigée vers l’allée douze. Je lui ai emboîté le pas .

– Tu vois ?

Elle a brandi triomphalement un gros vase en verre. Les bras croisés, j'ai lancé d'un ton ennuyé :

– Super.

Elle a déposé le récipient dans le chariot puis en a choisi un second, plus étroit. Sans lever les yeux vers moi, elle a soufflé :

– Je suis désolée que tu te retrouves coincé ici avec moi. Je sais que ça craint.

– Ça ne craint pas tant que ça, l'ai-je rassurée en attrapant des vases sur les rayonnages.

– Combien nous en faut-il ? ai-je demandé.

– Attends ! On prend les grands ou les moyens ? Je pense que les moyens suffiront, a-t-elle observé avant de consulter le prix sur l'étiquette. Ouais, les moyens, sans hésitation. Seulement je n'en vois que quelques-uns. Tu pourrais demander à un vendeur s'il y en a d'autres en réserve ?

– Les grands sont mieux, ai-je rétorqué (j'en avais déjà placé quatre dans le chariot). Beaucoup mieux. Tu pourras mettre plus de fleurs, de sable ou je ne sais quoi.

Me toisant à travers ses paupières plissées, Belly m'a lancé :

– Tu dis ça uniquement parce que tu as la flemme de trouver un vendeur.

– D'accord, je l'avoue, mais je te promets que je trouve les grands plus chouettes.

Elle a haussé les épaules, puis en a ajouté un cinquième dans le caddie.

– Dans ce cas, on disposera un grand vase sur chaque table au lieu de deux moyens.

– Et maintenant ? me suis-je enquis en poussant le chariot, qu'elle m'a aussitôt pris des mains.

– Des bougies.

Je l'ai suivie dans une deuxième allée, puis une troisième.

– Tu es sûre de savoir où tu vas ?

– Je te fais passer par là pour que tu profites du paysage, a-t-elle riposté en dirigeant le chariot. Regarde-moi toutes ces fleurs en tissu et ces guirlandes. Magnifiques, non ?

Je me suis arrêté.

– Tu veux qu’on en prenne ? Ça irait bien sur la véranda.

J’ai pioché quelques tournesols, puis complété le bouquet avec quelques roses blanches.

– C’est pas mal, non ?

– Je plaisantais, a-t-elle dit en se mordant l’intérieur des joues.

Je voyais bien qu’elle se retenait de sourire.

– Mais oui, c’est pas mal, a-t-elle repris. Pas génial, mais pas mal.

Reposant les fleurs dans les rayons, j’ai lâché :

– Très bien, j’abandonne. À partir de maintenant, je me contenterai de soulever les objets lourds.

– Belle tentative de participation en tout cas.

À notre retour, la voiture de Jeremiah était garée devant la maison.

– On pourra débarrasser le coffre plus tard, lui et moi, ai-je suggéré quand elle a coupé le contact.

– Non, je vais t’aider, a-t-elle répondu en sortant de la voiture. Laisse-moi juste le temps de lui dire bonjour.

J’ai pris deux des sacs les plus lourds avant de l’accompagner. Affalé sur le canapé, Jeremiah regardait la télé. Dès qu’il nous a vus, il s’est redressé.

– Vous étiez où ?

Il avait beau adopter un ton détaché, j’ai bien vu ses yeux se voiler en se posant sur moi.

– Au magasin de déco, a répondu Belly. À quelle heure es-tu arrivé ?

– Il y a un petit moment. Pourquoi tu ne m’as pas attendu ? Je t’avais dit que je serais là.

Jeremiah s’est levé pour la prendre dans ses bras.

– Je t’avais prévenu que le magasin fermait à vingt et une heures, je doute qu’on serait arrivés à temps.

Bien qu’énervée, elle l’a laissé l’embrasser.

– Je vais vider la voiture, ai-je dit en me détournant.

– Je te file un coup de main, Rad, a lancé Jeremiah, qui a lâché Belly pour me taper dans le dos. Merci de m’avoir remplacé, mec.

– Aucun problème.

– Il est vingt heures passées, a signalé Belly, je meurs de faim. Et si on allait dîner tous les trois à la baraque à crabes de Jimmy ?

Secouant la tête, j’ai rétorqué :

– Je n’ai pas faim. Allez-y, vous.

– Tu n’as rien avalé, a insisté Belly, les sourcils froncés. Accompagne-nous.

– Non, merci.

Elle s’apprêtait à persévérer quand Jer’ est intervenu :

– Bells, il n’en a pas envie. Allons-y tous les deux.

– Tu es sûr ? m’a-t-elle demandé.

– Oui, ai-je répondu d’un ton plus sec que je ne l’aurais voulu.

J’ai obtenu gain de cause en tout cas ; ils sont partis sans moi.

Chapitre trente-quatre

Chez Jimmy, aucun de nous deux n’a commandé de crabe. J’ai pris des coquilles

Saint-Jacques et un thé glacé, Jeremiah un sandwich au homard et une bière. Le

serveur, qui avait exigé de voir sa carte d'identité, a affiché un petit sourire satisfait en constatant qu'il n'avait pas encore vingt et un ans. Il l'a quand même servi.

J'ai versé plusieurs sachets de sucre en poudre dans mon thé glacé avant de le goûter et d'en ajouter deux autres.

– Je suis lessivé, s'est exclamé Jeremiah en se laissant aller contre le dossier de la banquette, les yeux fermés.

– Eh bien, secoue-toi. On a du pain sur la planche.

– Ah bon ? a-t-il rétorqué en soulevant les paupières.

– Comment ça, « Ah bon » ? On a des tonnes de trucs à faire. À l'endroit où j'ai acheté les cartons d'invitation, ils m'ont posé plein de questions. Du genre, quelle est notre gamme de couleurs ? Est-ce que tu comptes porter un costume ou un smoking ?

– Un smoking ? Sur la plage ? Je ne mettrai sans doute même pas de chaussures.

– D'accord, pourquoi pas, mais ça ne résout pas la question de ta tenue.

– J'en sais rien, tu n'as qu'à décider. Je me rangerai à votre avis, à Taylor et toi. C'est votre grand jour, non ?

– Ha ! ha ! Très drôle...

Au fond, je me fichais de ce qu'il aurait sur le dos, je voulais simplement qu'il réfléchisse deux secondes et qu'il arrête son choix pour que je puisse rayer ce problème de ma liste. Après avoir tambouriné sur la table, il a annoncé :

– Je pensais à une chemise blanche avec un bermuda beige. Quelque chose de simple et d'élégant, comme convenu.

– D'accord.

Il a vidé la moitié de son verre de bière avant de demander :

– Au fait, on pourra danser sur *You Never Can Tell* ?

– Je ne connais pas cette chanson.

– Bien sûr que si. Elle est dans mon film préféré. Indice : la bande originale est passée en boucle à la fraternité au dernier semestre.

Voyant que je ne pigeais toujours pas, il a entonné :

– « *It was a teenage wedding and the old folks wished them well.* »

– Ah oui. *Pulp Fiction*.

– Alors, tu veux bien ?

– Tu n’es pas sérieux ?

– Allez, Bells, s’il te plaît. On pourra poster la vidéo sur You Tube. Je parie qu’elle sera visionnée par des tas de gens, ce sera drôle !

– Drôle ? Tu veux que notre mariage soit drôle ?

– Sois cool. Tu as tout décidé, c’est la seule chose que je demande, a-t-il rétorqué en faisant la moue.

Impossible de savoir s’il était sérieux ou non. En tout état de cause, sa réaction m’horripilait. D’autant que je ne lui avais toujours pas pardonné d’être arrivé trop tard pour m’accompagner au magasin de déco. Le serveur nous a apporté nos assiettes et Jeremiah s’est rué sur son sandwich.

– Et quelles autres décisions ai-je prises ?

– Le gâteau à la carotte, m’a-t-il rappelé, le menton dégoulinant de mayonnaise.

Alors que je préfère celui au chocolat.

– Mais je n’ai aucune envie de décider toute seule ! Je ne sais même pas ce que je suis censée faire !

– Je vais t’aider dans ce cas. Dis-moi juste comment.

– Eh ! J’ai une idée ! Et si on faisait un mariage sur le thème de Tarantino ?

– Tu parles d’une idée, ai-je riposté avec aigreur avant de planter ma fourchette dans

une coquille Saint-Jacques.

– Tu pourrais être comme la mariée dans *Kill Bill*.

Il a relevé le nez de son assiette pour ajouter :

– Je plaisante, Bells, je plaisante. C’est juste que ça risque d’être un peu guindé, non ? On avait dit qu’on voulait quelque chose de décontracté.

– Ouais, mais les gens voudront manger, même si c’est décontracté.

– Ne t’embête pas avec ce genre de détail, mon père engagera quelqu’un pour s’en occuper.

Je sentais l’irritation me démanger. Après avoir expiré brièvement, j’ai lâché :

– C’est facile à dire pour toi. Tu ne t’occupes de rien.

Il a posé son sandwich et s’est redressé sur la banquette.

– Je t’ai proposé de te filer un coup de main. Et mon père pourra nous soulager aussi.

– Je n’en ai aucune envie. Je veux qu’on organise notre mariage ensemble, toi et moi.

Et faire des blagues sur les films de Quent Tarantino, je n’appelle pas ça un coup de main.

– C’est Quentin, m’a-t-il reprise.

Je lui ai jeté un regard assassin.

– J’étais très sérieux pour la première danse. Je continue à penser que ce serait sympa. Et contrairement à ce que tu prétends, Bells, je ne suis pas resté les bras croisés. J’ai réfléchi à la question de la musique. Mon pote Pete mixe dans des soirées le week-end. Il a proposé d’apporter ses enceintes et son iPod, il est prêt à se charger de tout. Il a déjà la chanson de *Pulp Fiction* dans sa discothèque.

Il a haussé les sourcils de façon outrée. Je savais qu’il espérait un éclat de rire ou au moins un sourire. Et je m’apprêtais à céder pour clore cette conversation et savourer mes coquilles Saint-Jacques sans amertume, lorsqu’il a ajouté, d’un air d’innocence

feinte :

– Oh ! attends, tu veux peut-être vérifier avec Taylor d’abord ? Voir si elle est d’accord ?

Je l’ai toisé. Il allait devoir arrêter ses blagues stupides et montrer un peu plus de reconnaissance, parce que Taylor mettait vraiment la main à la pâte, elle.

– Je n’ai pas besoin de la consulter là-dessus. C’est une idée débile et on s’en passera.

Il a sifflé avant de murmurer :

– Ouh ! là ! là ! d’accord, chef !

– Je ne joue pas au chef ! Tu sais quoi ? De toute façon, je n’ai jamais voulu de tout ça, tu n’as qu’à t’en occuper tout seul.

Il m’a dévisagée.

– Comment ça, tu n’as jamais voulu de tout ça ?

Mon coeur battait la chamade tout à coup.

– Je veux parler de cette organisation à la noix, j’en ai ma claque. Ça n’a rien à voir avec le mariage en lui-même. J’en ai toujours envie.

– Bien. Moi aussi.

Il m’a piqué une coquille Saint-Jacques et je me suis jetée sur la dernière pour qu’il ne puisse pas l’avoir. J’ai ensuite chipé plusieurs frites dans son assiette, alors que j’en avais encore plein.

– Eh ! s’est-il exclamé en se renfrognant, pourquoi tu ne manges pas les tiennes ?

– Elles sont moins croustillantes, ai-je argué.

J’avais agi par dépit, en réalité. Je me suis soudain demandé si jusqu’à la fin de nos jours Jeremiah voudrait me prendre ma dernière coquille Saint-Jacques ou mon dernier bout de steak. J’aimais finir mon assiette, contrairement aux filles qui en

laissaient toujours un peu par politesse.

J'étais en train de mâchonner une frite quand il s'est enquis :

– Laurel t'a appelée ?

J'ai avalé ma frite. J'avais perdu tout appétit subitement.

– Non.

– Elle a dû recevoir l'invitation maintenant.

– Ouais.

– Bon, espérons qu'elle se manifestera cette semaine, a-t-il conclu en engouffrant la fin de son sandwich. Je suis sûr qu'elle le fera.

– Croisons les doigts.

Après avoir avalé une gorgée de mon thé glacé, j'ai ajouté :

– On pourra ouvrir le bal sur *You Never Can Tell* si ça te fait vraiment plaisir.

Lançant son poing en l'air, il s'est écrié :

– Tu vois, c'est pour ça que je t'épouse !

Un sourire s'est frayé un chemin sur mes lèvres.

– Parce que je suis généreuse ?

– Parce que tu es très généreuse et que tu me comprends, a-t-il précisé avant de reprendre quelques-unes de ses frites dans mon assiette.

Lorsque nous sommes rentrés, la voiture de Conrad n'était plus là.

Chapitre trente-cinq

Conrad

Plutôt demander à quelqu'un de me planter des clous dans le crâne toute la soirée que m'infliger le spectacle des tourtereaux blottis l'un contre l'autre sur le canapé. Dès qu'ils ont quitté la maison pour aller dîner, j'ai sauté dans ma voiture, direction Boston. En route, j'ai envisagé la possibilité de ne pas revenir à Cousins. Tant pis pour moi, ce serait plus simple. À mi-chemin, ma décision était prise : ouais, ce serait pour le mieux. À une heure de ma destination, j'ai changé d'avis : qu'ils aillent se faire voir, j'avais autant le droit qu'eux d'être là-bas. Il fallait encore que je nettoie les gouttières et j'étais à peu près certain d'avoir repéré un nid de guêpes dans la descente d'eau. Bref, je devais m'occuper de tout un tas de trucs dans la baraque, je ne pouvais pas me permettre de ne pas y retourner.

Aux alentours de minuit, je mangeais un bol de céréales dans la cuisine, en caleçon, quand mon père a débarqué, en costard. Je ne l'avais même pas entendu rentrer. Il n'a pas eu l'air surpris de me voir.

– Je peux te parler une minute, Rad ?

– Ouais.

Il s'est installé en face de moi avec son verre de bourbon. Dans la pénombre de la cuisine, il ressemblait à un vieillard. Son front se dégarnissait et il avait perdu du poids, beaucoup trop de poids. Quand était-il devenu aussi vieux ? Dans ma tête, il avait toujours trente-sept ans. S'éclaircissant la voix, il a lancé :

– À ma place que ferais-tu au sujet de Jeremiah ? Enfin, tu crois qu'il est vraiment sérieux ?

– Oui, je crois.

– Laurel est déchirée par la situation. Elle a tout essayé, mais les gamins ne veulent rien entendre. Belly s'est enfuie et depuis elles ne s'adressent plus la parole. Tu sais

comment Laurel peut être.

Première nouvelle pour moi. J'ignorais qu'elles ne se parlaient plus. Mon père a siroté son bourbon.

– Tu penses que je peux faire quelque chose ? Pour mettre un terme à cette histoire ?

Pour une fois, je partageais l'avis de mon père. Indépendamment de mes sentiments pour Belly, l'idée d'un mariage à dix-neuf ans me paraissait débile. Quel était l'intérêt ? Que cherchaient-ils à prouver ?

– Tu pourrais couper les vivres à Jeremiah.

Je me suis aussitôt trouvé dégueulasse d'avoir suggéré un truc pareil et je me suis empressé d'ajouter :

– Ceci dit, il lui resterait l'argent que maman lui a légué.

– L'essentiel est placé sur un compte bloqué.

– Il est buté. Il ne reculerait pas pour autant.

Après une hésitation, j'ai conclu :

– Et si tu lui faisais un coup pareil, il ne te le pardonnerait jamais.

Il s'est resservi un verre et a avalé une gorgée avant de lâcher :

– Je ne veux pas le perdre comme je t'ai perdu, toi.

Les mots me manquaient ; nous sommes restés assis en silence. Au moment où

j'allais enfin ouvrir la bouche pour lui dire qu'il ne m'avait pas perdu, il s'est levé.

Avec un lourd soupir, il a vidé son verre.

– Bonne nuit, fiston.

– Bonne nuit, papa.

Je l'ai regardé gravir l'escalier, peinant davantage à chaque marche, tel Atlas portant le poids du monde sur ses épaules. Il n'avait jamais eu à surmonter ce genre

d'épreuve avant. Il n'avait pas eu à être ce genre de père. Ma mère avait toujours été là pour gérer les difficultés. À présent qu'elle était partie, nous n'avions plus que lui, et ça ne suffisait pas.

J'avais toujours été le préféré. Le Jacob de notre père, quand Jeremiah était son Esaü. Je n'y avais jamais vraiment réfléchi ; j'avais toujours pensé qu'étant l'aîné je passais en premier pour mon père. Je l'acceptais, et Jer' aussi. En grandissant, j'ai compris que ça n'avait rien à voir avec ça. Mon père se reconnaissait en moi, à ses yeux j'étais son double. Il nous croyait semblables en tout point. Jeremiah tenait de notre mère, et moi de lui. Du coup, l'ensemble de ses attentes était concentré sur moi. Il plaçait toute son énergie et tous ses espoirs en moi. Le football, les études, tout. Je travaillais dur pour être à la hauteur, pour être comme lui.

La première fois que je me suis rendu compte qu'il n'était pas parfait, c'est le jour où il a oublié l'anniversaire de ma mère. Il avait joué au golf avec des amis toute la journée et il est rentré tard. Jer' et moi avons confectionné un gâteau, acheté des fleurs et une carte. Nous avons tout disposé sur la table de la salle à manger. Mon père avait sifflé quelques bières – je l'ai senti quand il m'a embrassé.

– Oh ! la poisse, a-t-il lâché, j'ai oublié. Je peux ajouter mon nom sur la carte, les gars ?

À l'époque j'étais en seconde. Je sais, c'est un peu tard pour réaliser que son père n'est pas un héros. Je ne me rappelle pas avoir été à ce point déçu par lui. Après, en revanche, les déconvenues n'ont cessé de s'accumuler.

Tout l'amour et la fierté que je lui portais se sont transformés en haine. Puis je me suis mis à me haïr moi-même, à haïr ce qu'il avait fait de moi. Parce que je voyais bien, moi aussi, à quel point nous étions semblables. Ça me terrifiait. Je ne voulais pas devenir le genre d'homme qui trompe sa femme, qui place le travail devant la

famille, qui laisse des pourboires ridicules, qui ne se donne jamais la peine de retenir le prénom de la femme de ménage.

À partir de ce moment-là, j'ai entrepris de détruire l'image qu'il s'était construite de moi. J'ai cessé de courir le matin avec lui avant son départ pour le boulot, je ne l'ai plus accompagné ni à la pêche ni au golf – je n'avais jamais aimé ça de toute façon.

Et j'ai arrêté le football, que j'adorais en revanche. Il avait assisté à tous mes matchs, les filmant pour que nous puissions les regarder ensemble après et pour qu'il m'indique les actions de jeu où j'avais été mauvais. Chaque fois que j'étais cité dans la presse locale, il encadrait l'article et l'accrochait dans son bureau.

J'ai tout abandonné pour le blesser. Je lui ai retiré tout ce qui le rendait fier de moi. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre. Comprendre que j'étais celui qui avait placé mon père sur ce piédestal. J'étais responsable, pas lui. Ensuite je l'avais méprisé de ne pas être parfait. D'être humain.

J'ai repris la route de Cousins le lundi matin.

Chapitre trente-six

Le lundi, j'ai pris un déjeuner tardif avec Conrad, sur la véranda. Il avait préparé du poulet grillé et du maïs. Il n'avait pas plaisanté quand il nous avait assuré qu'il se nourrissait presque exclusivement de poulet.

– Jer' t'a dit ce qu'il voulait que vous portiez, Steven et toi, pour le mariage ?

Il a secoué la tête, perplexe.

– Je croyais que le costume était de rigueur dans ce genre de cérémonie.

– Ouais, c'est vrai, mais en tant que témoins vous serez habillés pareil. Bermuda beige et chemise en lin blanc. Il ne t'en a pas informé ?

– C'est la première fois que j'entends parler de ça. Je ne savais même pas que je serais témoin.

J'ai levé les yeux au ciel avant de lâcher :

– Jeremiah va devoir s'impliquer plus que ça. Évidemment que tu seras son témoin.

Avec Steven.

– Pourquoi en prendrait-il deux ? Un seul suffit, non ?

Il a mordu dans son épi de maïs puis conclu :

– Steven n'a qu'à jouer ce rôle tout seul, je m'en fiche.

– Mais non ! Tu es le frère de Jeremiah, tu dois être son témoin.

Mon téléphone a sonné au moment où je lui expliquais ce qu'impliquait cette tâche.

Je n'ai pas reconnu le numéro, ce qui ne m'a pas surprise – avec les préparatifs du mariage, je recevais beaucoup de coups de fil.

– C'est bien Isabel ?

La voix n'avait rien de familier. Elle semblait appartenir à une femme de l'âge de ma mère, dotée d'un fort accent bostonien.

– Euh... c'est elle. Enfin, moi.

– Je me présente, Denise Coletti, j'appelle du bureau d'Adam Fisher.

– Ah... bonjour, madame.

– Bonjour. J'ai juste besoin de votre aval au sujet de quelques détails concernant le mariage. J'ai choisi un traiteur, Élégamment vôtre, qui organise des réceptions dans la région. Nous nous y prenons vraiment tard, mais ils sont prêts à faire une exception. Habituellement, les clients réservent leurs services des mois à l'avance.

Cela vous convient ?

– Bien sûr, ai-je répondu d'une voix minuscule.

Voyant l'air intrigué de Conrad, j'ai articulé en silence : « Denise Coletti ». Il a écarquillé les yeux et tendu la main pour me prendre le téléphone. Je l'ai repoussé.

– Bien, maintenant : combien serez-vous ? a-t-elle repris.

– Vingt, si tout le monde vient.

– Adam m’avait parlé d’une quarantaine d’invités, je vérifierai avec lui.

Je l’entendais taper à l’ordinateur en même temps.

– Comptons donc quatre ou cinq canapés par personne en apéritif, a-t-elle poursuivi.

Faut-il prévoir un menu végétarien également ?

– Je ne crois pas que Jeremiah et moi ayons des amis végétariens.

– Entendu. Voulez-vous que le traiteur organise une dégustation pour que vous puissiez choisir les plats ? Je pense que ce serait mieux.

– Euh... d’accord.

– Formidable. Je vais prévoir ça pour la semaine prochaine, dans ce cas. Maintenant, pour ce qui est des plans de table, préférez-vous trois longues tables rectangulaires ou cinq rondes ?

– Euh...

Cette question ne m’avait pas traversé l’esprit une seule fois. Et d’où tenait-elle cette histoire de quarante convives ? Si seulement Taylor avait pu être à côté de moi pour m’aider à décider...

– Je peux vous rappeler à ce sujet ? ai-je demandé.

Au petit soupir qu’elle a laissé échapper j’ai su que j’avais mal répondu.

– Bien sûr, mais ne tardez pas, ils attendent mon feu vert. Ce sera tout pour le moment, je vous recontacterai en fin de semaine. Ah, et félicitations au fait !

– Merci beaucoup, Denise.

Conrad a lancé dans le combiné :

– Bonjour, Denise !

– C’est Conrad ? s’est-elle étonnée. Saluez-le de ma part.

– Denise te salue, ai-je dit en raccrochant.

– Qu’est-ce qui se passe ? s’est-il enquis, un grain de maïs sur la joue. Pourquoi elle t’appelle ?

J’ai reposé le téléphone avant de répondre :

– Eh bien, apparemment, la secrétaire de ton père s’occupe d’organiser notre mariage. Et nous invitons quarante personnes au lieu de vingt.

– Bonne nouvelle, a-t-il rétorqué.

– En quoi est-ce une bonne nouvelle ?

– Ça signifie que mon père ne s’y oppose pas. Et qu’il règle l’addition, a-t-il expliqué en attaquant son poulet.

– Ah... Je ferais mieux d’appeler Jer’, ai-je lancé en me levant. Sauf qu’à cette heure il est encore au travail...

Je me suis rassise. Au lieu de me sentir soulagée d’être épaulée par quelqu’un, j’étais submergée par la panique. Ce mariage prenait des proportions beaucoup plus importantes que ce que j’avais imaginé. Nous allions carrément louer des tables ?

Tout à coup, ça me semblait trop.

En face de moi, Conrad beurrait un second épi de maïs. J’ai baissé les yeux sur mon assiette ; mon estomac était complètement noué.

– Mange, m’a-t-il intimé.

J’ai mâché un morceau de poulet.

Je ne pourrais pas joindre Jeremiah avant la soirée. Mais en réalité c’était à ma mère que j’avais envie de parler. Elle aurait su comment disposer les tables et placer les convives. Je n’avais pas besoin de l’aide de Denise, de M. Fisher, ni même de Susannah. Je voulais ma mère, et personne d’autre.

Chapitre trente-sept

Conrad

Je n'avais pas réalisé que c'était aussi dur pour Belly avant de surprendre une conversation téléphonique entre Taylor et elle, plus tard cette semaine-là. Elle avait laissé la porte de sa chambre ouverte et je me brossais les dents dans la salle de bains.

– Taylor, c'est très gentil de la part de ta mère, mais je te promets que ça va... Je sais, seulement ça me ferait trop bizarre que tous les adultes qu'on connaît se réunissent en l'absence de ma mère. Je ne veux pas d'une fête de prémariage dans ces conditions...

Elle a soupiré puis ajouté :

– Oui, tu as raison. D'accord. N'oublie pas de remercier ta mère.

Après avoir raccroché, elle a fermé sa porte et je suis presque sûr de l'avoir entendue pleurer. Je suis allé m'allonger sur mon lit, les yeux fixés sur le plafond. Belly m'avait caché que la situation avec sa mère la rendait triste. Elle était d'un naturel optimiste, comme Jer'. Le côté positif des choses ne lui échappait jamais. Ses larmes m'avaient secoué. La raison me dictait de ne pas m'en mêler. Intervenir serait tout sauf malin.

Et Belly n'avait pas besoin que je veille sur elle, c'était une grande fille. De toute façon, qu'est-ce que j'aurais pu faire pour elle ? Oui, je resterais en dehors de cette histoire.

Le lendemain matin, je me suis levé de bonne heure pour aller voir Laurel. Il faisait encore nuit quand j'ai pris la voiture. Je l'ai appelée en route et lui ai demandé si nous pouvions nous retrouver pour le petit déjeuner. Malgré sa surprise, elle n'a posé aucune question et m'a proposé de nous rencontrer dans un snack situé à la sortie de l'autoroute.

On peut dire que Laurel a toujours eu une place à part dans mon cœur. Déjà petit,

j'adorais être avec elle. J'appréciais son calme et son silence. Elle ne s'adressait jamais avec condescendance aux enfants. Elle nous traitait comme ses égaux. Lorsque je suis parti à Stanford, à la mort de ma mère, j'ai pris l'habitude de lui passer un coup de fil de temps à autre. J'aimais toujours autant lui parler et j'aimais qu'elle me rappelle ma mère sans que ce soit trop douloureux. À travers elle, je gardais contact avec mon enfance.

Arrivée la première, elle m'attendait sur une banquette, dans un coin du restaurant.

– Connie ! s'est-elle exclamée en se levant et en écartant les bras.

Il me semblait qu'elle avait perdu du poids.

– Salut, Laurel, ai-je répondu en la serrant contre moi.

Je sentais ses os sous sa peau, mais son parfum n'avait pas changé, je reconnaissais l'odeur de propre et la pointe de cannelle.

Après avoir commandé des pancakes et du bacon pour nous deux, elle a entamé la conversation.

– Comment vas-tu, alors ?

– Plutôt bien, ai-je répondu avant de prendre une gorgée de mon jus d'orange.

Je n'avais pas la moindre idée de la façon d'aborder le sujet. Contrairement à Jer', je n'étais jamais à l'aise dans ce genre de situation. J'étais en train de mettre mon nez dans des affaires qui n'étaient pas les miennes. Et pourtant je devais le faire. Pour elle.

Je me suis raclé la gorge et j'ai lancé :

– Je t'ai appelée parce que j'aimerais te parler du mariage.

Ses traits se sont crispés, pourtant elle ne m'a pas interrompu.

– Je crois que tu devrais y assister, Laurel. Je crois que tu devrais être là. Tu es sa mère.

Elle a touillé son café puis planté ses yeux dans les miens.

– À ton avis, ils ont raison de se marier ?

– Je n’ai pas dit ça.

– Eh bien, qu’en penses-tu justement ?

– Je pense qu’ils s’aiment et qu’ils le feront que ça nous plaise ou non. Et je pense...

que Belly a vraiment besoin de sa mère en ce moment.

Sèchement elle a rétorqué :

– Il me semble au contraire qu’Isabel s’en sort très bien sans moi. Elle ne s’est même pas donné la peine de me passer un coup de fil pour me dire où elle se trouvait. Je

l’ai appris de la bouche d’Adam. Lequel, je te le signale, est apparemment désormais

prêt à payer la cérémonie. Du pur Adam. En prime, Steven sera témoin. Le père de

Belly finira par céder comme il le fait toujours... Je reste la dernière à rechigner.

– Belly ne va pas bien. Elle ne mange presque plus. Et... je l’ai entendue pleurer la

nuit dernière. La mère de Taylor voudrait lui organiser une fête avant le mariage et

elle disait que ça n’avait aucun sens sans toi.

L’expression de Laurel s’est légèrement radoucie.

– Lucinda a prévu quelque chose pour elle ?

Puis, remuant à nouveau son café, elle a ajouté :

– Jer’ n’y a pas assez réfléchi. Il ne prend pas cet engagement au sérieux.

– Tu as raison, il n’est pas très sérieux. En revanche, crois-moi, l’amour qu’il porte à

Belly l’est.

J’ai inspiré profondément avant de poursuivre :

– Laurel, si tu n’y vas pas, tu le regretteras.

Elle a de nouveau plongé les yeux dans les miens.

– Tu me demandes d’être honnête, Conrad ?

– C’est toujours le cas, non ?

Elle a acquiescé et avalé une gorgée de café.

– Oui, tu as raison. Alors dis-moi, quel est ton intérêt dans toute cette histoire ?

Je savais que ça me pendait au nez. C’était Laurel après tout : elle ne tournait jamais autour du pot.

– Je veux qu’elle soit heureuse.

– Ah... Seulement elle ?

– Jeremiah aussi.

– Et c’est tout ?

Son regard était intense, je l’ai soutenu.

J’ai voulu régler l’addition – après tout c’était moi qui avais sollicité ce rendez-vous –, mais elle n’a rien voulu entendre.

– Je te l’interdis, Conrad.

Sur la route du retour, je me suis repassé le film de notre conversation. L’expression entendue de Laurel lorsqu’elle m’avait interrogé sur mes motivations. À quoi je jouais ? Aller chercher des vases avec Belly, endosser le rôle du conciliateur auprès des parents. Sans l’avoir décidé, je me retrouvais à prendre part aux préparatifs d’un mariage que je ne cautionnais même pas. Je devais me sortir de ce pétrin. Et me laver les mains de ce qui pourrait bien arriver.

Chapitre trente-huit

– Où étais-tu ? ai-je demandé à Conrad lorsqu’il a franchi la porte d’entrée en fin de matinée.

Il ne m’a pas répondu sur-le-champ. Étonnamment, il paraissait avoir du mal à soutenir mon regard.

– Je faisais des courses, a-t-il fini par lâcher.

Je n'ai pas cherché à cacher ma défiance mais il ne m'a pas fourni davantage

d'explications. Sans transition, je lui ai donc lancé :

– Ça te dirait de m'accompagner chez le fleuriste, à Dyerstown ? Je dois régler certains détails pour le mariage.

– Je croyais que Jer' arrivait aujourd'hui. Tu ne peux pas y aller avec lui, plutôt ?

La pointe d'agacement dans son ton m'a surprise et légèrement blessée. Surtout après la bonne entente de ces dernières semaines.

– Il ne sera pas là avant le début de soirée.

D'un air taquin, j'ai ajouté :

– De toute façon, c'est toi l'expert des compositions florales, tu te souviens ?

Il m'a tourné le dos pour remplir un verre d'eau au robinet.

– Je ne veux pas risquer de le mettre en colère.

Il m'a semblé identifier de la vexation dans sa voix. De la vexation et autre chose. De la peur.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? Il s'est passé quelque chose ce matin ?

L'inquiétude montait en moi tout à coup. Comme il conservait le silence, je me suis approchée pour poser une main sur son épaule, mais je n'en ai pas eu le temps : il s'est retourné et j'ai laissé retomber mon bras.

– Il ne s'est rien passé, a-t-il rétorqué. Allons-y, je prends le volant.

Il n'a pas aligné plus de deux mots chez le fleuriste. Avec Taylor, nous nous étions décidées pour des arums, pourtant, en feuilletant le catalogue, j'ai finalement arrêté mon choix sur des pivoines. Quand je les ai montrées à Conrad, il a observé :

– C'étaient les fleurs préférées de ma mère.

– Je me rappelle.

J'ai commandé cinq compositions, une pour chaque table, ainsi que Denise Coletti

me l'avait conseillé.

– Et les bouquets ? m'a demandé la vendeuse.

– Peut-on avoir des pivoines aussi ?

– Bien sûr, je vous ferai quelque chose de joli, a-t-elle répondu avant de se tourner vers Conrad. Vous comptez porter une boutonnière, vous et vos témoins ?

Il a rougi.

– Je ne suis pas le marié.

– C'est son frère, ai-je ajouté en tendant la carte de crédit de M. Fisher.

Dès que j'ai eu réglé, nous sommes partis.

Sur le trajet du retour, nous avons dépassé un stand de fruits installé sur le bord de la route. J'avais envie de m'arrêter mais je n'ai rien dit. Conrad a dû s'en rendre compte tout seul.

– Tu veux que je fasse demi-tour ?

– Nan, c'est bon.

N'en faisant qu'à sa tête, il a rebroussé chemin à la première occasion.

Le stand consistait en deux cageots remplis de pêches et en une pancarte indiquant de déposer l'argent dans la boîte prévue à cet effet. Comme je n'avais pas de monnaie, j'ai glissé un dollar dans la fente puis je me suis servie.

– Tu n'en veux pas ? me suis-je étonnée en essuyant la pêche sur mon tee-shirt.

– Non, je suis allergique.

– Depuis quand ? Je suis sûre de t'avoir déjà vu avaler une pêche. Ou une tarte aux pêches au moins.

– Depuis toujours, a-t-il rétorqué avec un haussement d'épaules. J'en ai déjà mangé, seulement elles m'irritent la bouche.

Avant de mordre dans le fruit, j'ai fermé les yeux et respiré le parfum merveilleux.

– Tant pis pour toi.

Je n'avais jamais goûté une pêche pareille. Aussi parfaite. Mes doigts s'enfonçaient juste ce qu'il fallait dans la peau. Je l'ai dévorée, le jus me dégoulinait sur le menton, la pulpe sur les doigts. Elle était sucrée et acidulée à la fois. Un délice pour tous les sens – l'odorat, le goût et la vue.

– Cette pêche est une merveille. J'ai peur d'être déçue si j'en mange une seconde.

– C'est un risque à prendre, a-t-il lancé en achetant une autre.

Je l'ai engloutie en quatre bouchées.

Alors ? Elle était bonne ?

– Oui. Délicieuse.

Conrad m'a essuyé le menton avec son tee-shirt. C'était peut-être le geste le plus tendre qu'on ait jamais eu pour moi. Ma tête s'est mise à tourner, mes jambes à flageoler. Tout ça à cause du regard qu'il avait posé sur moi durant ces quelques secondes. Puis il a baissé les paupières, comme si le soleil dans mon dos l'éblouissait.

En m'écartant d'un pas de côté, j'ai bafouillé :

– Je vais en acheter d'autres, pour Jer'.

– Bonne idée. Je t'attends dans la voiture, a-t-il répondu tout en reculant.

D'une main tremblante, j'ai rempli un sac en plastique. Un simple regard, un simple contact et je perdais tous mes moyens. C'était de la folie ; j'allais épouser son frère.

Dans la voiture, je n'ai pas ouvert la bouche. De toute façon, même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu. Les mots me manquaient. Ainsi coupée du monde extérieur, plongée dans l'atmosphère réfrigérée de l'habitacle, le silence me paraissait plus assourdissant que jamais. J'ai baissé ma vitre et fixé mon attention sur les objets qui défilaient le long de la route.

Le véhicule de Jeremiah était garé devant la maison. Conrad a disparu dès que nous

avons franchi le seuil. J'ai trouvé Jeremiah assoupi sur le canapé, ses lunettes perchées sur le sommet du crâne. Je l'ai embrassé et ses paupières ont papilloté.

– Salut.

– Salut ! Tu veux une pêche ? ai-je demandé en balançant le sac en plastique au bout de mes doigts.

Une vraie pile électrique.

– C'est toi, ma pêche, a-t-il répliqué avant de m'attirer dans ses bras.

– Tu savais que Conrad était allergique ?

– Bien sûr. Tu te souviens la fois où sa bouche avait enflé parce qu'il avait choisi une glace à la pêche ?

Je me suis libérée pour aller rincer les fruits. Tout en les passant sous l'eau, je me suis répété que je n'avais aucune raison de me sentir coupable, que rien ne s'était produit. Je n'avais commis aucun crime.

Après les avoir secouées pour les égoutter, j'ai déposé les pêches dans la passoire en plastique rouge, reproduisant les gestes de Susannah que j'avais si souvent observés.

Jeremiah, que je n'avais pas entendu arriver à cause du bruit de l'eau, en a pris une.

– Je crois qu'elles sont propres maintenant, Bells !

Il s'est assis sur le comptoir de la cuisine et a mordu dedans à pleines dents.

– Elle est bonne, non ?

Tout en posant la question, j'en ai approché une de mes narines afin de vider mon esprit de toutes les idées folles qui le traversaient. Jeremiah, qui avait déjà fini la sienne, a lancé le noyau dans la poubelle.

– Très bonne. Tu as pris des fraises aussi ? Je pourrais en manger une barquette entière.

– Non, juste des pêches.

Je les ai disposées dans le compotier argenté avec le plus grand soin. Mes mains tremblaient encore.

Chapitre trente-neuf

L'appartement avait une moquette bleu marine et je n'ai pas eu besoin de retirer mes tongs pour savoir qu'elle était gorgée d'humidité. La cuisine était à peine plus grande que les toilettes d'un avion et la chambre n'avait pas de fenêtre. Les pièces étaient hautes de plafond – seul atout de cet endroit selon moi.

Jeremiah et moi avons passé la journée entière à chercher un appartement près de la fac. Jusqu'à présent nous en avons visité trois et celui-ci était de loin le pire.

– J'aime la moquette, a-t-il remarqué d'un air connaisseur. C'est agréable de pouvoir se lever le matin et de la sentir sous ses pieds.

J'ai jeté un coup d'oeil en direction de l'entrée, où nous attendait le propriétaire. Il devait avoir à peu près l'âge de mon père. Il portait une longue queue-de-cheval blanche, une moustache et le tatouage d'une sirène seins nus sur l'avant-bras. Il a surpris mon regard et m'a lancé un sourire. Je lui en ai retourné un petit.

Puis j'ai indiqué à Jeremiah de me suivre.

– Ça empeste le tabac, ai-je murmuré. Comme si la moquette en était imprégnée.

– Tu passeras un coup de désodorisant, chérie.

– C'est toi qui le feras. Et tout seul. Je ne m'installe pas ici.

– Qu'est-ce qui te prend ? Cet endroit est à deux pas du campus, on ne pourrait pas être plus près. Et tu oublies la terrasse. Pense à tous les barbecues et les soirées qu'on va organiser. Allez, Belly...

– Certainement pas. Retournons au premier endroit que nous avons visité. Il y avait la clim.

Je sentais plus que je n'entendais les basses de la chaîne stéréo du voisin d'au-

dessus. Jeremiah a enfoncé les mains dans les poches pour signifier son désaccord.

– Il n’y avait que des vieux et des familles dans cet immeuble. Ici, c’est mieux, il y a des gens de notre âge. Des étudiants.

J’ai de nouveau lorgné dans la direction du propriétaire. Les yeux rivés sur son portable, il feignait de ne pas écouter notre conversation. Baissant la voix, j’ai rétorqué :

– Cet endroit me rappelle ta fraternité. Si c’était ce que je voulais, je m’installerais avec toi dans ta chambre sur le campus.

Il a levé les yeux au ciel avant de lancer :

– On ne va pas le prendre, apparemment.

Puis il a haussé les épaules en regardant le propriétaire l’air de dire : « Je n’y peux rien. » Comme s’ils étaient dans le même camp, deux complices masculins.

– Merci pour la visite, ai-je ajouté.

– No problemo, a répondu le type avant de s’allumer une cigarette.

Au moment de sortir dans la rue, j’ai jeté un regard noir à Jeremiah. Devant son air interloqué, je me suis contentée de secouer la tête.

– Il est déjà tard, a-t-il observé dans la voiture. Choisissons-en un tout de suite, on sera débarrassés.

– Très bien, ai-je consenti en mettant l’air conditionné en marche. Dans ce cas, je vote pour le premier.

– Entendu.

– Entendu.

Nous sommes retournés dans la première résidence pour régler les détails administratifs. Nous avons directement été trouver la gérante du bâtiment, Carolyn.

Grande et rousse, elle portait une robe portefeuille à tissu imprimé. Et le même

parfum que celui de Susannah. J'y ai tout de suite vu un bon signe.

– Ce ne sont pas vos parents qui louent l'appartement pour vous ? s'est-elle étonnée.

La plupart des étudiants leur demandent de signer le bail à leur place.

J'ai ouvert la bouche pour répondre mais Jeremiah m'a devancée :

– Non, non, on se débrouille tout seuls. On est fiancés.

Elle n'a pas caché sa surprise et je l'ai vue poser, furtivement, les yeux sur mon ventre.

– Ah ! Eh bien, félicitations alors.

– Merci.

J'ai conservé le silence. Cette manie qu'avaient les gens de s'imaginer que j'étais enceinte commençait à me taper sur le système. Comme si nous avions besoin d'avoir une raison de nous marier.

– Une fois que j'aurai vérifié que vous êtes bien solvables, je soumettrai votre dossier. Si tout est en ordre, l'appartement sera à vous.

– Dans le cas où on aurait... déjà eu des découverts, cela pourrait poser un problème ? s'est enquis Jeremiah.

Éberluée, je lui ai soufflé :

– Qu'est-ce que tu racontes ? C'est ton père qui paye tout.

– Oui, enfin... J'ai mon propre compte, je l'ai ouvert la première année de fac. Pour mettre de l'argent de côté, a-t-il ajouté avec un sourire resplendissant à l'attention de Carolyn.

– Je suis sûre que vous n'avez aucune inquiétude à vous faire, nous a-t-elle rassurés. Son sourire s'était évanoui, pourtant.

– Qu'en est-il pour vous, Isabel ? a-t-elle repris.

– Mmm... ça va, je crois. J'ai la carte de crédit du compte de mon père, mais je ne

l'utilise jamais.

– Bien... Vous possédez d'autres cartes d'achat ? Dans un grand magasin, peut-être ?

J'ai secoué la tête.

– Nous avons largement de quoi payer les deux premiers mois de loyer, est intervenu

Jeremiah. Et la caution. Tout ira bien.

– Formidable, a-t-elle lancé en se levant. Je vais procéder aux vérifications

aujourd'hui ; je vous tiens au courant dans les jours qui viennent.

– Je croise les doigts ! me suis-je exclamée avec un enthousiasme forcé.

Arrivée devant la voiture, j'ai lancé :

– J'espère vraiment qu'on aura cet appart.

– Sinon, on se rabattra sur un autre. Je doute que Gary se donne la peine de vérifier

notre solvabilité.

– Qui est Gary ?

Il a déverrouillé la portière côté conducteur avant de répondre :

– Le type du dernier appartement.

J'ai levé les yeux au ciel.

– Je suis sûre que Gary enquêterait lui aussi.

– Ça m'étonnerait. Il est cool.

– Trop cool... Je te parie qu'il fabrique de la drogue dans sa cave.

C'est Jeremiah qui a levé les yeux au ciel cette fois. J'ai enfoncé le clou :

– Si on s'installait là-bas, on finirait sans doute par se réveiller au milieu de la nuit

dans un bain de glace, sans reins.

– Belly, il loue des appartements à des tas d'étudiants. Un mec de mon équipe de

foot y a vécu l'année dernière et il est en pleine forme. Il ne lui manque pas un seul

rein.

Séparés par la voiture, nous nous sommes affrontés du regard.

– Tu peux me dire pourquoi on en parle encore ? a-t-il repris. Tu as déjà gagné, tu te rappelles ?

Il n'a pas été jusqu'au bout de sa pensée : « Tu as déjà gagné, comme toujours. »

– On ne sait pas encore si j'ai gagné.

Je n'ai pas non plus été jusqu'au bout de ma pensée : « On ne le sait pas encore à cause de ta mauvaise gestion financière. »

J'ai ouvert la portière côté passager et je suis montée.

J'ai reçu le coup de fil plus tard dans la semaine. Nous n'avions pas l'appartement.

On ne nous a pas fourni d'explication – était-ce dû aux découverts de Jer' ou à mon absence de compte bancaire ? Mais quelle importance après tout ? Il n'y avait qu'une chose à retenir : nous n'avions pas l'appartement.

Chapitre quarante

Le jour de la fête organisée par Taylor est arrivé. Elle avait tout préparé avec sa mère, et j'avais l'impression que c'était davantage la sienne que la mienne. D'autant que les invitations qu'elles avaient envoyées étaient plus belles que celles pour le mariage.

Il y avait déjà plusieurs voitures garées devant leur maison. J'ai reconnu l'Audi gris métallisé de Marcy Yoo et la Honda bleue de la tante de Taylor, Mindy. Des ballons blancs étaient accrochés à la boîte aux lettres. Ça m'a rappelé les goûters d'anniversaire de Taylor. Il y avait toujours des ballons rose vif. Toujours.

Je portais une robe d'été blanche et des sandales. Pour l'occasion, j'avais mis du mascara, du blush et du gloss rose. Au moment de partir de Cousins, Conrad m'avait complimentée sur ma tenue. Nous ne nous étions pas reparlé depuis le jour des pêches. Il m'a dit : « Tu es jolie » et je lui ai répondu : « Merci. » Un échange parfaitement normal.

J'ai appuyé sur la sonnette, ce que je n'avais jamais fait chez Taylor. Il me semblait que les circonstances l'exigeaient. Elle est venue m'ouvrir. Des poissons vert clair bondissaient le long du revers de sa robe rose. Elle avait relevé en partie ses cheveux. C'est elle qui aurait dû se marier, pas moi.

– Tu es magnifique, a-t-elle dit avant de m'étreindre.

– Toi aussi.

– Presque tout le monde est déjà arrivé, a-t-elle signalé en m'entraînant vers le salon.

– Je dois juste faire pipi.

– Dépêche-toi, tu es l'invitée d'honneur.

Après m'être lavé les mains, j'ai remis un peu d'ordre dans mes cheveux et du gloss.

Pour une raison qui m'échappait, j'étais nerveuse.

Taylor avait suspendu des cloches en papier crépon au plafond, et les enceintes diffusaient *Going to the Chapel*. Il y avait nos copines, Marcy, Blair et Katie, la tante de Taylor, Mindy, ma voisine, Mme Evans, et la mère de Taylor, Lucinda. Et, assise à côté d'elle, sur la causeuse, vêtue d'un tailleur bleu ciel, ma mère.

Mes yeux se sont embués de larmes quand je l'ai découverte.

Nous ne nous sommes pas jetées dans les bras l'une de l'autre, nous n'avons pas sangloté. J'ai pris le temps de saluer tout le monde et, lorsque son tour est arrivé, nous nous sommes serrées très fort et très longtemps. Les mots étaient superflus : nous savions déjà tout ce qu'il y avait à savoir.

Devant le buffet, Taylor m'a pressé la main.

– Heureuse ? a-t-elle murmuré.

– Comblée, lui ai-je répondu en me servant à manger.

J'éprouvais un tel soulagement ! Tout s'arrangeait, ma mère était à nouveau à mes côtés, ce mariage allait réellement avoir lieu.

– Bien.

– Qu'est-ce qui l'a fait changer d'avis ? Ta mère lui a parlé ?

– Oui, a-t-elle dit en m'envoyant un baiser. Mais d'après elle, elle n'a pas eu de mal à la convaincre.

Au centre du buffet, Lucinda avait installé son fameux gâteau à la noix de coco. Il y avait de la limonade, des saucisses feuilletées, des mini carottes et des rondelles d'oignons frites – tous mes plats préférés. Ma mère avait confectionné des sablés au citron.

Après avoir rempli mon assiette, je suis allée m'asseoir avec mes copines. Enfournant une saucisse feuilletée, j'ai lancé :

– Merci à toutes d’être venues !

– Je n’en reviens pas que tu te maries, a soufflé Marcy avant de secouer la tête d’incrédulité.

– Moi non plus, a confirmé Blair.

– Et moi non plus, ai-je ajouté.

L’ouverture des cadeaux a été le meilleur moment. J’avais l’impression que c’était mon anniversaire. Marcy m’a offert des moules à cupcakes, Blair des verres, Mindy des torchons, Lucinda des livres de cuisine, Taylor une carafe et ma mère une couette en plumes.

Installée à côté de moi, Taylor notait ce que chacune avait apporté et récupérait les rubans. Elle a ensuite percé des trous dans une assiette en carton et passé les rubans à travers.

– Qu’est-ce que tu fais ? lui ai-je demandé.

– Un bouquet pour la répétition de la cérémonie, idiote, a expliqué Lucinda avec un immense sourire.

Elle avait fait des UV le matin même – je le voyais aux traces que ses lunettes avaient laissées.

– Oh ! Mais il n’y en aura pas.

Honnêtement, qu’y avait-il à répéter ? Nous allions nous marier sur la plage et la cérémonie serait simplissime.

Taylor m’a tendu l’assiette en carton.

– Dans ce cas, tu vas la porter comme chapeau.

Lucinda s’est approchée pour me la fixer autour du cou. Nous avons toutes éclaté de rire lorsque Marcy m’a prise en photo. Ensuite, Taylor s’est levée en brandissant son carnet.

– Très bien, maintenant écoutez toutes ce que Belly va dire pendant sa nuit de noces.

Je me suis caché le visage derrière l'assiette. J'avais déjà entendu parler de ce jeu : le témoin de la future mariée notait toutes ses réactions pendant qu'elle ouvrait les cadeaux puis elle les resservait hors contexte.

– Oh, c'est joli ! s'est exclamée Taylor.

Pendant que l'assemblée ricanait, j'ai tenté de lui prendre son carnet des mains, mais elle l'a tenu bien au-dessus de ma tête et lu :

– Jeremiah va adorer !

Il y a ensuite eu un concours de robes de mariée en papier toilette puis, après avoir aidé Taylor et sa mère à ranger et dit au revoir à tout le monde, j'ai raccompagné la mienne à sa voiture. D'une voix timide, j'ai murmuré :

– Merci d'être venue, maman. C'était très important pour moi.

Elle a écarté une mèche de cheveux de mes yeux.

– Je n'ai qu'une fille chérie.

J'ai jeté mes bras autour de son cou en m'écriant :

– Je t'aime tellement.

À peine assise derrière mon volant, j'ai appelé Jeremiah.

– Le mariage va avoir lieu ! ai-je hurlé dans le téléphone.

Il n'avait jamais réellement été remis en question. Néanmoins, organiser cette cérémonie loin de chez moi tout en étant fâchée avec ma mère m'avait laissée le ventre noué. À présent que j'avais son soutien, il me semblait que je pouvais respirer à nouveau. Mes soucis s'étaient envolés, il ne me manquait plus rien. Je me sentais capable de franchir ce cap.

Ce soir-là, j'ai dormi à la maison. Steven, ma mère et moi avons regardé un téléfilm policier. Nous avons hurlé de rire devant les performances catastrophiques des

acteurs en mangeant des chips et la fin des sablés au citron. C'était merveilleux.

Chapitre quarante et un

Conrad

Le jour où Belly est rentrée chez elle, je suis allé rendre visite à Ernie, le vieux qui possède le restaurant de fruits de mer où je bossais comme serveur, plus jeune. Pas un gamin de Cousins ignorait qui était Ernie, et la réciproque était vraie. Il n'oubliait jamais un visage, pas même après des années. Il devait avoir au moins soixante-dix ans quand j'avais travaillé pour lui au lycée. Son neveu John, qui tenait désormais l'affaire, était une vraie tête de noeud. Au départ il avait confié le bar à Ernie, et quand celui-ci n'avait plus eu l'énergie nécessaire il l'avait chargé de l'argenterie. Puis il avait fini par le forcer à prendre sa retraite. Bien sûr Ernie n'était plus tout jeune, mais il avait toujours été travailleur et tout le monde l'adorait. J'avais l'habitude de sortir fumer des cigarettes avec lui pendant mes pauses. Je savais que c'était mal de lui en offrir une, seulement qui peut vraiment dire non à un vieil homme ?

Ernie vivait dans une petite maison, le long de l'autoroute, et je m'efforçais de lui rendre visite au moins une fois par semaine. Pour lui tenir compagnie et m'assurer qu'il était toujours en vie. Ernie n'avait personne dans sa vie pour lui rappeler de prendre ses médicaments, et son neveu John ne venait évidemment pas le voir.

Après avoir été évincé de son propre restaurant, Ernie avait décrété qu'ils n'avaient plus rien en commun.

J'ai donc été décontenancé, au moment de m'engager dans la rue d'Ernie, d'apercevoir la voiture de John au loin. Je me suis garé devant le portail et j'ai cogné à la porte avant d'entrer.

– Tu m'as apporté une cigarette ? m'a-t-il lancé depuis le canapé.

C'étaient les mêmes répliques à chaque fois. Il n'avait pourtant plus le droit de fumer.

– Non, ai-je répondu, j’ai arrêté.

– Alors, dégage.

Puis, à son habitude, il est parti d’un éclat de rire et je me suis installé à côté de lui.

Nous avons regardé de vieux épisodes de séries policières et mangé des cacahuètes en silence. Nous attendions les publicités pour discuter.

– Tu savais que mon frère se marie le week-end prochain ?

Il a ricané.

– Je ne suis pas encore enterré, mon garçon. Bien sûr que je le sais. Tout le monde est au courant. C’est une chic fille. Elle me faisait la révérence, petite.

Avec un sourire, j’ai expliqué :

– On lui avait raconté que tu étais un prince italien devenu mafieux aux États-Unis. Le parrain de Cousins.

– La stricte vérité.

Le feuilleton a repris et nous sommes retombés dans un silence confortable. Puis, à la pause suivante, il m’a lancé :

– Alors, tu vas te contenter de pleurer sur ton sort comme un minable ou tu vas faire quelque chose ?

J’ai failli m’étouffer avec une cacahuète.

– De quoi tu parles ? ai-je bafouillé en toussant.

Un nouveau ricanement.

– Ne joue pas au plus malin avec moi. Tu l’aimes, non ? Ce n’est pas la femme de ta vie ?

– Ernie, je crois que tu as oublié de prendre tes médicaments aujourd’hui. Où ils sont rangés ?

Il a chassé ma question d’un revers de sa main blanche et osseuse, tout en reportant

son attention sur la télévision.

– Tais-toi, c’est reparti.

J’ai dû patienter jusqu’à la coupure suivante pour lui demander, d’un ton détaché :

– Tu penses vraiment ce que tu as dit ? Qu’on est tous destinés à quelqu’un ?

Épluchant une cacahuète, il a rétorqué :

– Bien sûr que je le pense. Elizabeth était la femme de ma vie. À sa mort, je n’ai pas trouvé de raison valable d’en chercher une autre. La seule qui comptait avait disparu.

Maintenant, je me contente d’attendre mon heure. Apporte-moi une bière, tu veux ?

Je lui en ai rapporté une avec un verre givré – Ernie était sensible à ce genre de détail.

– Qu’est-ce que John fabriquait ici ? J’ai aperçu sa voiture en arrivant.

– Il est passé tondre ma pelouse.

– Je croyais que c’était mon boulot, ai-je riposté en versant la bière dans le verre.

– Tu salopes toujours la bordure.

– Depuis quand vous vous adressez à nouveau la parole ?

Il a haussé les épaules et gobé une cacahuète.

– Il traîne sans doute ses basques ici dans l’espoir qu’il héritera de tout quand je mangerai les pissenlits par la racine.

Il a avalé une gorgée de bière, puis s’est calé contre le dossier du canapé.

– Ce n’est pas un si mauvais bougre. Le fils unique de ma soeur. Il n’y a rien de plus important que la famille. N’oublie jamais ça, Conrad.

– Tu m’as dit que si je n’essayais pas d’annuler le mariage de mon frangin j’étais un minable !

Il s’est curé les dents avant de répondre :

– Si cette fille est la bonne, plus rien d’autre ne compte, famille ou pas.

Je me sentais allégé d'un poids quand j'ai quitté Ernie, deux heures plus tard. Comme toujours.

Chapitre quarante-deux

C'était le mercredi précédant le mariage. Le lendemain, Taylor et Anika arriveraient à Cousins, ainsi que Josh, Redbird et mon frère. Les mecs avaient prévu un enterrement de vie de garçon, pendant qu'avec les filles nous profiterions d'une soirée tranquille au bord de la piscine. Grâce à Denise Coletti et Taylor, les préparatifs étaient presque déjà bouclés. Nous avons arrêté le menu avec le traiteur – des fruits de mer –, récupéré des guirlandes lumineuses pour la véranda et le jardin. Conrad jouerait un air à la guitare au moment où mon père m'accompagnerait à l'autel. Je porterais les bijoux que Susannah m'avait laissés et je me chargerais moi-même de ma coiffure ainsi que de mon maquillage.

Tout était réglé comme du papier à musique et pourtant je ne pouvais pas me défaire de l'impression que j'oubliais quelque chose.

J'étais en train de passer l'aspirateur dans le salon lorsque Conrad a poussé la porte vitrée. Il avait surfé toute la matinée.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? lui ai-je demandé en coupant l'aspirateur.

Il était livide et ses cheveux lui gouttaient dans les yeux.

– J'ai dérapé et je me suis ouvert sur mon aileron.

– Beaucoup ?

– Nan, ça va.

Voyant qu'il rejoignait la salle de bains en boitant, je lui ai couru après. Je l'ai trouvé assis sur le rebord de la baignoire. Le sang avait imbibé sa serviette de toilette et coulait le long de sa jambe. Ma tête s'est mise à tourner.

– La plaie ne saigne déjà plus, a-t-il dit, aussi blanc que le pourtour en marbre du

lavabo.

Il était sur le point de s'évanouir.

– Ça n'est pas aussi grave que ça en a l'air, a-t-il ajouté.

– Continue à comprimer la blessure, je vais chercher de quoi la nettoyer.

Il devait vraiment avoir mal : il a obtempéré sans un mot. Quand je suis revenue, munie d'eau oxygénée, de gaze et de Bétadine, il n'avait pas bougé, la jambe toujours dans la baignoire. Je me suis assise à califourchon sur le rebord, face à lui.

– Laisse-moi voir.

– Je vais bien, Belly, je peux m'en occuper moi-même.

– Non, tu ne vas pas bien.

Il a lâché la serviette ensanglantée ; je l'ai appuyée contre la plaie et il a tressailli.

– Pardon, ai-je dit.

J'ai maintenu la pression quelques minutes avant de l'ôter. La coupure, longue de plusieurs centimètres, n'était pas très profonde. Elle ne saignait presque plus et j'en ai profité pour verser de l'eau oxygénée dessus.

– Aïe !

– Ne fais pas ton bébé, c'est une petite égratignure de rien du tout.

En réalité je me demandais s'il n'aurait pas besoin de points de suture. Il s'est penché vers moi pendant que je nettoyais la blessure, posant légèrement la tête sur mon épaule. Je sentais son souffle sur mon cou, je sentais ses petites inspirations saccadées chaque fois que je touchais sa jambe.

La plaie était beaucoup moins vilaine une fois propre. Après l'avoir badigeonnée de Bétadine, j'ai enveloppé le mollet de Conrad de gaze. Lui tapotant le genou, j'ai lancé :

– Ça y est, tu es guéri !

Il a relevé la tête.

– Merci, Belly.

– De rien.

Nos yeux se sont alors croisés et nous avons échangé un regard interminable. Ma respiration s’est accélérée.

Si je me penchais de quelques centimètres, nos lèvres se toucheraient. Je savais qu’il fallait que je m’écarte, pourtant j’en étais incapable.

– Belly?

Son souffle sur mon cou.

– Oui ? ai-je murmuré.

– Tu m’aiderais à me relever ? Je vais monter m’allonger sur mon lit.

– Tu as perdu beaucoup de sang, je crois qu’il faut éviter de dormir dans ce cas-là.

Ma voix se réverbérait en écho sur les carreaux de la salle de bains. Avec un faible sourire, il a rétorqué :

– Ça, c’est dans les cas de choc cérébral.

Je me suis dressée sur des jambes en coton et l’ai hissé.

– Tu peux marcher ?

– Je vais y arriver.

Puis il s’est éloigné en boitant et en prenant appui sur le mur.

Mon tee-shirt était mouillé à l’endroit où il avait posé sa tête. Par pur réflexe, j’ai nettoyé la baignoire, le coeur tambourinant. Que venait-il de se passer ? Qu’avais-je failli faire ? Cet incident-là n’avait rien à voir avec celui des pêches. Cette fois, j’étais la seule à blâmer.

Conrad ne s’est pas réveillé pour le dîner et, après avoir hésité, j’ai décidé de ne pas lui monter à manger. J’ai fait cuire une pizza surgelée et passé le restant de la soirée

à nettoyer le rez-de-chaussée. La perspective d'une maison remplie me soulageait. À partir du lendemain, nous ne serions plus en tête à tête, lui et moi. Avec la présence de Jeremiah, tout rentrerait dans l'ordre.

Chapitre quarante-trois

Tout est rentré dans l'ordre. J'étais redevenue moi-même, Conrad aussi : on aurait pu croire que rien ne s'était produit. Et en réalité rien ne s'était produit. Sans son bandage au mollet, j'aurais même été convaincue d'avoir rêvé toute la scène.

Les garçons étaient partis à la plage, à l'exception de Conrad qui ne pouvait pas mouiller sa jambe. Il préparait la viande pour le barbecue dans la cuisine, pendant que nous, les filles, nous nous prélassions au bord de la piscine, en grignotant du maïs soufflé. Question météo, c'était une journée parfaite. Le soleil brillait haut dans le ciel et il y avait à peine quelques nuages. Aucune pluie prévue pour les sept prochains jours. Nous pouvions être tranquilles pour le mariage.

– Redbird est plutôt pas mal, non ? a lancé Taylor en ajustant le haut de son maillot de bain.

– Beurk ! s'est écriée Anika. En plus avec un surnom pareil, non merci.

Taylor l'a considérée d'un air renfrogné.

– Ce que tu peux être méprisante. Tu en penses quoi, Belly ?

– Mmm... Il est sympa. D'après Jeremiah, il est très réglo.

– Tu vois ? a exulté Taylor en chatouillant Anika avec son gros orteil.

Celle-ci m'a coulé un regard en biais et je lui ai adressé un sourire complice avant de lancer :

– Oui, il est vraiment réglo. Du coup, on peut lui pardonner son côté homme de Cro-Magnon, non ?

Taylor m'a jeté une poignée de pop-corn en riant aux éclats. J'ai tenté d'en récupérer

quelques-uns avec la bouche.

– On sort avec les mecs ce soir ? s’est enquis Anika.

– Non, ils font un truc de leur côté. Ils vont dans un bar où les bières sont à moitié prix je crois.

– Sans moi ! s’est indignée Taylor.

Après avoir lancé un coup d’œil en direction de la cuisine, Anika a chuchoté :

– Vous ne m’aviez pas dit que Conrad était aussi canon.

– Il ne l’est pas tant que ça, a riposté Taylor. Mais il en est persuadé.

– Pas du tout, l’ai-je défendu. Tay ne l’aime pas parce qu’il n’a jamais été sensible à son charme.

– Pourquoi l’aurait-il été alors que c’était ton mec ?

– Ça n’a jamais été mon mec.

– Ça a toujours été ton mec, m’a contredite Taylor en s’aspergeant d’huile solaire.

D’un ton ferme, j’ai mis un terme à cette conversation :

– Plus maintenant.

Au menu du dîner, il y avait des steaks et des légumes grillés. Un vrai repas d’adultes.

Et c’était vrai qu’assise autour de cette table avec tous mes amis et un verre de vin

rouge, je me sentais grande. Jeremiah était à côté de moi, un bras passé sur le

dossier de ma chaise. Pourtant-

Toute la soirée, j’ai parlé à d’autres personnes. Je n’avais pas besoin de le surveiller

pour savoir constamment où il se trouvait ; j’avais une conscience suraiguë de sa

présence. Dès qu’il s’approchait, mon corps se mettait à vibrer. Dès qu’il s’éloignait,

j’éprouvais cette douleur sourde du manque. Mes sens semblaient décuplés. Il était

assis à côté d’Anika et lorsqu’il l’a fait rire mon cœur s’est serré. J’ai détourné le

regard.

Tom s'est levé pour porter un toast.

– À Belly et l'ami J, un couple vraiment...

Il a roté avant de conclure :

– ... formidable. Un couple qui déchire !

J'ai vu Anika considérer Taylor l'air de dire : « Tu trouves vraiment ce mec mignon ? »

Celle-ci s'est contentée de hausser les épaules. Tout le monde a levé son verre de vin, ou sa canette de bière, et nous avons trinqué. Jeremiah m'a attirée vers lui et embrassée sur les lèvres devant tout le monde. Je me suis libérée de son étreinte, mal à l'aise. Et quand j'ai découvert l'expression de Conrad, j'ai aussitôt regretté d'avoir tourné les yeux vers lui.

– À mon tour, les gars, a lancé Steven, l'air un peu emprunté. Je connais Jer' depuis toujours. Et Belly aussi malheureusement.

Je lui ai jeté ma serviette.

– Vous êtes bien assortis, a-t-il repris en me regardant puis en se tournant vers Jeremiah. Traite-la bien, mec. Elle est pénible, mais c'est la seule soeur que j'aie.

J'ai senti les larmes monter. Je me suis levée pour le serrer dans mes bras.

– Pauvre type, ai-je soufflé en m'essuyant les yeux.

Au moment où je me raseyais à côté de lui, Jeremiah a pris la parole.

– Je suppose que c'est à moi, maintenant. Merci à tous d'être là, les amis. Josh, Redbird, Taylor et Anika. Votre présence signifie beaucoup pour nous.

Jer' m'a donné un coup de coude. Comme je m'attendais à ce qu'il mentionne Conrad et qu'il n'en faisait rien, je lui ai adressé un regard appuyé. Il n'a apparemment pas saisi le message.

– À toi d'ajouter quelque chose, Belly.

– Merci d'être venus, ai-je répété. Et Conrad, merci pour ce repas vraiment

formidable. Un repas qui déchire !

Tout le monde a éclaté de rire.

Après le dîner, j'ai rejoint Jeremiah dans sa chambre pour lui tenir compagnie pendant qu'il se préparait. Les filles sont restées entre elles. J'avais proposé à Taylor de tenter sa chance avec Redbird, mais elle m'avait répondu, l'air écoeuré :

– Tu n'as pas vu ? Il a mangé son steak avec ses doigts !

Assise sur le lit défait de Jer', je le regardais se mettre du déodorant.

– Tu es sûre de ne pas vouloir nous accompagner ?

– Sûre et certaine.

J'ai brusquement ajouté :

– Eh ! Tu te souviens de la fois où tu avais trouvé ce chien sur la plage ? On l'avait appelé Rosie et on avait persisté même lorsqu'on s'était rendu compte qu'il s'agissait d'un mâle.

Il m'a considérée, le front légèrement plissé par la concentration.

– Ce n'était pas moi qui l'avais trouvé, c'était Conrad.

– N'importe quoi. Tu as même pleuré quand ses maîtres sont venus le chercher.

– Non, c'était Conrad.

Sa voix s'est durcie subitement.

– Je ne crois pas, Jer'.

– Je sais ce que je dis.

– Tu es certain ?

– J'en mettrais ma main à couper. On s'est tellement payé sa tronche, Steven et moi, parce qu'il avait chialé.

– C'était vraiment Conrad ? Je croyais ma mémoire infallible...

Nous avons gardé Rosie pendant trois jours merveilleux avant qu'on ne vienne nous

le réclamer. Ce chien était adorable. Il avait un doux pelage jaune et nous nous battrions pour dormir avec lui la nuit. Nous avons décidé de l'avoir à tour de rôle. Étant la plus jeune, je passais évidemment en dernier et je n'avais jamais pu l'avoir pour moi.

Quels autres souvenirs avais-je ainsi déformés ? J'avais toujours adoré les faire défiler dans ma tête. Je m'enorgueillissais de me rappeler le moindre détail. Penser que mes souvenirs pouvaient être mensongers, même légèrement, me terrifiait.

Chapitre quarante-quatre

Une fois les garçons partis, nous sommes montées dans ma chambre pour nous vernir les ongles et faire des essais de maquillage.

– Je continue à penser que tu devrais prendre rendez-vous avec une esthéticienne pour le jour J, a lancé Taylor, qui se peignait les orteils en rose laiteux.

– Je ne veux pas dépenser davantage l'argent de M. Fisher. Ça lui coûte assez chez comme ça. De toute façon, je déteste être très maquillée, je me sens toujours mal à l'aise.

– Je te parle d'une professionnelle qui connaît son travail.

– La fois où tu m'as emmenée chez MAC, ils m'ont transformée en drag queen.

– C'est leur marque de fabrique. Laisse-moi au moins te mettre des faux cils. Anika et moi en porterons.

J'ai baissé les yeux sur celle-ci, allongée par terre, le visage caché sous un masque au concombre.

– Mais tu as déjà les cils longs, me suis-je étonnée.

– Taylor ne me laisse pas le choix, a-t-elle rétorqué en remuant à peine les lèvres pour ne pas abîmer son masque.

– Eh bien moi, je ne céderai pas. Je connais mes vrais cils et il ne s'en plaint pas. Et

puis ça me gratte les yeux. Tu te rappelles la fois où tu m'en avais mis pour

Halloween, Tay ? Je les ai arrachés dès que tu as eu le dos tourné.

– Quinze dollars jetés par la fenêtre, a-t-elle grimacé.

Elle s'est laissée glisser du lit par terre pour venir s'asseoir à côté de moi. J'essayais différents rouges à lèvres qu'elle avait apportés. Mon coeur balançait entre un gloss rosé et une teinte abricot.

– Lequel préfères-tu ? lui ai-je demandé (j'avais appliqué un échantillon sur chaque lèvre).

– La couleur abricot, elle ressortira mieux sur les photos.

Au départ, Josh devait se charger de celles-ci – il avait réalisé plusieurs clichés de classe à la fac et il était le photographe attitré lors des soirées de la fraternité.

Depuis que M. Fisher et Denise Coletti avaient mis leur grain de sel, nous avions engagé un professionnel qu'elle connaissait.

– J'hésite encore à aller chez le coiffeur, a soufflé Taylor.

– Vas-y, l'ai-je encouragée.

Nous avons toutes enfilé nos pyjamas et elles m'ont offert leur cadeau de mariage : une nuisette en dentelle blanche avec la culotte assortie.

– Pour la nuit de noces, s'est crue obligée d'expliquer Taylor d'un air entendu.

– Euh... merci, j'avais compris, ai-je répondu en la tenant à bout de bras. Merci, les filles.

J'espérais que je ne rougissais pas trop.

– Tu as des questions ? a repris Taylor, juchée sur mon lit.

– Taylor ! Je ne vis pas dans une caverne, je ne suis pas idiote.

– Je veux seulement te prévenir : ça ne te plaira sans doute pas les premières fois.

Par exemple moi, comme je suis très étroite... enfin tu vois quoi, ça m'a fait très mal.

Peut-être que ce sera moins douloureux pour toi. Dis-lui, Anika.

Celle-ci a levé les yeux au ciel.

– Ça ne m’a pas du tout fait mal, Iz.

– Eh bien, tu es sans doute complètement anormale, a conclu Taylor.

Anika lui a écrasé un oreiller sur la tête, et nous avons toutes été prises d’une crise de fou rire.

– Attends, Taylor, ai-je lancé quand j’ai réussi à reprendre mon souffle, mal comment ? Genre coup de poing dans le ventre ?

– Tu as déjà reçu un coup de poing dans le ventre ? s’est étonnée Anika.

– J’ai un grand frère, lui ai-je rappelé.

– Rien à voir, a répondu Taylor.

– C’est pire que les règles ?

– Oui. Pour moi, ça se rapproche davantage d’une piqûre d’anesthésiant dans la gencive.

– Super, maintenant elle compare ta première fois à une carie ! s’est écriée Anika en se levant. Ne l’écoute pas, Iz. Je te promets que c’est beaucoup plus agréable que d’aller chez le dentiste. Ce serait différent si aucun de vous deux ne l’avait jamais fait, mais Jeremiah a de l’expérience. Il s’occupera bien de toi.

Taylor a eu un nouveau fou rire :

– Ah ça, il va bien s’occuper de toi !

Je me suis forcée à sourire, même si mon visage était comme pétrifié. Jeremiah avait couché avec deux filles. Sa copine du lycée, Mara, et maintenant Lacie Barone. Alors oui, j’étais convaincue qu’il saurait s’y prendre. J’aurais justement préféré que ce ne soit pas le cas.

Nous nous sommes allongées dans mon lit toutes les trois. Nous avons éteint les

lumières et Anika s'est endormie la première. J'avais retourné la question dans ma tête : devais-je ou non me confier à Taylor, lui parler de Conrad, des sentiments ambigus que j'éprouvais depuis quelque temps ? J'avais envie de lui dire et, en même temps, j'avais peur.

– Tay ? ai-je murmuré.

Elle était entre nous deux – je m'étais placée au bord pour pouvoir rejoindre Jer' à son retour.

– Quoi ? a-t-elle répliqué d'une voix ensommeillée.

– Il s'est passé une chose bizarre.

– Quoi ?

Elle était bien réveillée à présent.

– Hier, Conrad s'est ouvert la jambe sur sa planche de surf et quand je l'ai aidé à nettoyer la plaie il y a eu un truc étrange entre nous.

– Vous vous êtes embrassés ?

– Non ! Mais... j'aurais bien voulu. J'ai été tentée.

– La vache... Vous n'avez rien fait, hein ?

– Rien du tout. Je panique juste un peu parce que j'en ai eu envie. L'espace d'une seconde.

Après avoir poussé un lourd soupir, j'ai ajouté :

– Je me marie dans deux jours, je ne devrais pas avoir envie d'embrasser d'autres garçons.

– Conrad n'est pas n'importe quel autre garçon, a-t-elle rétorqué doucement. C'est ton premier amour. Ton premier grand amour.

– Tu as raison !

Elle avait réussi à me soulager d'un poids, je me sentais plus légère.

– C’est de la nostalgie, ai-je repris. Rien de plus.

Après un instant d’hésitation, elle a murmuré :

– Je dois t’avouer quelque chose... Conrad est allé voir ta mère.

Ma respiration s’est bloquée.

– Quand ?

– Il y a une quinzaine de jours. Il l’a convaincue d’assister à la fête que nous avons organisée. Elle l’a dit à ma mère qui me l’a répété...

Je suis restée silencieuse. Il avait fait ça pour moi ?

– Je ne t’en ai pas parlé parce que je ne voulais pas semer le trouble dans ton esprit.

Parce que tu aimes Jer’, hein ? Tu veux vraiment l’épouser ?

– Mm-mm.

– Tu es sûre à cent pour cent ? Il n’est pas trop tard, tu sais. Tu peux encore tout annuler... rien ne t’oblige à sauter le pas ce week-end. Si tu as besoin de plus de temps...

– Non, je suis prête.

– D’accord.

J’ai roulé sur le côté.

– Bonne nuit, Taylor.

– Bonne nuit.

Le temps que sa respiration devienne plus profonde et plus régulière, j’ai médité sur la question. Conrad continuait à veiller sur moi. Sans un bruit, je me suis levée et j’ai traversé la chambre jusqu’au bureau. À tâtons, je l’ai retrouvée. Ma licorne en verre.

Chapitre quarante-cinq

Chaque fois que Susannah nous déposait au centre commercial ou au minigolf elle chargeait Conrad de veiller sur nous.

– Tu es responsable d’eux, Connie, je compte sur toi.

Un jour, nous nous sommes séparés parce que les garçons voulaient faire des jeux d’arcade et pas moi. J’avais huit ans. Nous nous étions fixé rendez-vous à la cafétéria, une heure plus tard. J’ai aussitôt foncé à la boutique du souffleur de verre. Les garçons ne voulaient jamais y mettre les pieds, alors que je l’adorais. J’errais de présentoir en présentoir. J’aimais tout particulièrement les licornes en verre. Je rêvais d’en acheter une, même une toute petite, mais elles coûtaient douze dollars et je n’en avais que dix en poche. Les miniatures m’hypnotisaient. Je les prenais dans mes mains, les reposais puis les reprenais. Sans m’en rendre compte, une heure a passé puis une seconde. J’ai couru à la cafétéria à toutes jambes. J’avais peur que les garçons soient partis sans moi.

Quand je suis arrivée, Conrad n’était pas là. Jeremiah et Steven comptaient leurs jetons tout en mangeant des tacos.

– Tu étais où ? m’a demandé Steven d’un air agacé.

L’ignorant, j’ai interrogé Jeremiah, pantelante :

– Où est Conrad ?

– Parti à ta recherche, m’a-t-il répondu avant d’ajouter à l’intention de Steven : Tu veux qu’on échange nos jetons contre un lot aujourd’hui ou qu’on attende la prochaine fois ?

– Attendons, le type m’a dit qu’ils recevraient d’autres primes la semaine prochaine.

Quand Conrad a reparu, un peu plus tard, et qu’il m’a trouvée en train de manger une glace avec Jeremiah et Steven, il est sorti de ses gonds.

– Où étais-tu ? a-t-il hurlé. Tu étais censée nous retrouver ici à quinze heures !

J’ai senti une boule se former dans ma gorge, j’étais sur le point de pleurer.

– À la boutique du souffleur de verre, ai-je murmuré.

Ma glace me dégoulinait sur les doigts.

– S’il t’était arrivé quelque chose, ma mère m’aurait tué ! C’est moi qui suis responsable.

– Il y avait une licorne...

– Oublie. Tu ne nous accompagneras plus.

– Non, Conrad ! S’il te plaît... Je suis désolée.

J’ai essuyé mes larmes de ma main poisseuse. Il s’en voulait d’avoir crié, je le voyais bien.

– Ne me refais jamais un coup pareil, a-t-il dit avant de s’asseoir à côté de moi. À partir d’aujourd’hui, on ne se sépare plus, d’accord ?

– D’accord, ai-je répondu en renflant.

Pour mon anniversaire, au mois d’août de la même année, Conrad m’a offert une licorne en verre. Pas la petite, non, la grosse à vingt dollars. Elle avait depuis perdu sa corne lors d’une compétition de lutte entre Jeremiah et Steven, mais je l’avais conservée. Elle trônait sur mon bureau. Comment aurais-je pu jeter un cadeau pareil ?

Chapitre quarante-six

Conrad

Je m'étais proposé pour être le capitaine de soirée. Quand nous avons quitté la maison, les autres avaient déjà avalé pas mal de bière et de vin.

Nous avons pris la voiture de Tom, ou Redbird machin chose, parce que c'était la plus grande. On aurait dit un tank. Jer' est monté à côté de moi et les autres derrière.

Tom a passé le bras entre les deux sièges avant pour allumer la radio. Il s'est mis à accompagner le rappeur, à contre-temps et avec les mauvaises paroles. Josh l'a imité et Steven a sorti la tête par le toit ouvrant. J'ai jeté un regard en biais à Jer' et lancé :

– Et ce sont tes potes ?

Il a éclaté de rire puis il a chanté à son tour.

Le bar était bondé. Il grouillait de filles à talons hauts et rouge à lèvres, aux cheveux lisses et brillants. Redbird a tenté sa chance avec toutes celles qui croisaient son chemin. Et il s'est fait rembarrer chaque fois.

Je suis allé au bar pour chercher la première tournée, et Steven m'a emboîté le pas.

Nous attendions que le barman s'intéresse enfin à nous quand Steven a soudain abattu sa main sur mon épaule.

– Alors, comment tu gères tout ça ?

– Quoi ? Le mariage ?

– Ouais.

– Je vois pas ce qu'il y a à dire, ai-je rétorqué en me détournant.

– Tu penses que c'est une erreur ?

Je n'ai pas eu besoin de répondre, le barman venait de regarder dans notre direction.

– Cinq doubles shots de tequila et une pression.

– Tu ne prends même pas un petit verre avec nous ?

– Je dois m'occuper de votre bande de tocards, tu as oublié ?

Nous avons apporté les boissons à la table où étaient installés les autres. Ils ont tous les cinq vidé leurs shots d'une traite, puis Redbird s'est levé pour se frapper la poitrine et hurler comme Tarzan. Ils ont éclaté de rire avant de l'encourager à aller aborder deux filles sur la piste de danse. Steven l'a suivi, et nous avons observé la scène de loin. Steven avait plus de succès. Il a commencé à danser avec la rouquine pendant que Redbird revenait, dépité.

– Je vais nous chercher une autre tournée, ai-je proposé.

J'avais établi que les saouler à mort faisait partie de mes prérogatives de témoin. Je suis revenu avec cinq autres shots de tequila et puisque Steven était toujours sur la piste de danse, Jer' a sifflé le sien aussi. J'étais en train de siroter ma bière pour qu'elle dure quand j'ai entendu Josh souffler à Jeremiah :

– Tu vas enfin pouvoir passer à l'acte avec Belly, mon pote.

J'ai brusquement redressé la tête. Un bras posé sur les épaules de son copain, Jer' a entonné : « *It's a nice day for a white wedding.* » Ils n'avaient pas encore couché ensemble ?

Puis Josh s'est écrié :

– Eh ! Tu es quasiment redevenu puceau toi aussi. Tu ne t'es tapé personne depuis Lacie à Cabo.

Cabo ? Jeremiah y avait passé les vacances de printemps. À l'époque, Belly et lui étaient ensemble. Jeremiah s'est mis à chanter comme une casserole : « *Luce a virgin, touched for the very first time.* » Presque aussitôt il s'est levé et a lancé :

– Il faut que je pisse !

Pendant que je le regardais s'éloigner d'un pas mal assuré, Josh a observé :

– Cette tête de noeud de Fisher a trop de chance. Lacie est canon.

Redbird lui a donné un coup de coude, puis s'est exclamé :

– Purée, tu te souviens ? Ils s'étaient enfermés dans la chambre d'hôtel, on pouvait plus rentrer.

Il s'est tourné vers moi pour ajouter :

– C'était trop drôle, mec. Ils étaient tellement à fond qu'ils ne nous ont même pas entendus cogner. On a été obligés de pioncer dans ce foutu couloir.

Hilare, Josh a renchéri :

– En plus, elle était pas du genre discrète, la fille. « Oh ! Jeremiah, oh !

Jeremiiiiiaaaaahhhh... »

J'ai vu rouge ; sous la table, j'ai serré les poings. J'avais besoin de me défouler sur quelqu'un. À commencer par ces deux abrutis. Puis j'irais trouver mon frère et je le réduirais en bouillie.

J'ai bondi sur mes pieds et je me suis frayé un chemin à travers la foule à coups d'épaules pour rejoindre les toilettes. J'ai tambouriné à la porte.

– C'est occupé, a bafouillé Jeremiah avant de vomir. Après avoir attendu quelques secondes, je suis reparti en sens inverse et j'ai gagné le parking sans même m'arrêter à notre table.

chapitre quarante-sept

Une heure plus tard, les garçons sont revenus ivres morts. J'avais déjà vu Jer' saoul, mais jamais à ce point. Ses copains ont quasiment dû le porter au premier. Il n'arrivait presque pas à soulever les paupières.

– Belllllly ! Je vais t'épouser, mon amouuuur !

Restée au pied de l'escalier, je lui ai hurlé :

– Couche-toi !

Intriguée par l'absence de Conrad, j'ai interrogé Tom :

– Je croyais que Conrad était chargé de prendre le volant. Où est-il ?

Tom gravissait les marches d'un pas chaloupé.

– Aucune idée. Il était avec nous.

Je suis sortie vérifier qu'il ne s'était pas assoupi sur la banquette arrière de la voiture ; il n'y était pas. Je commençais à me faire du souci quand je l'ai aperçu tout au bout de la plage, sur le poste des sauveteurs. J'ai retiré mes chaussures et je l'ai rejoint.

– Descends, Conrad, tu vas t'endormir là-haut.

– Grimpe, Belly. Rien qu'une minute.

Je n'ai pas tergiversé : il n'avait pas l'air bourré. J'ai gravi les échelons et je me suis assise à côté de lui.

– Vous vous êtes bien amusés ?

Ma question est demeurée sans réponse. J'ai observé l'eau qui clapotait sur le rivage.

Le croissant de lune dans le ciel.

– J'adore cet endroit la nuit, ai-je remarqué.

De but en blanc, il a lâché :

– J'ai quelque chose à t'avouer.

Son intonation m'a glacé les sangs.

– Quoi ?

Les yeux perdus vers le large, il a rétorqué :

– Jer' t'a trompée quand il était à Cabo.

Je ne m'étais pas attendue à ça. Je m'étais même peut-être attendue à tout sauf à ça.

Il avait la mâchoire serrée par la colère.

– Ce soir, au bar, un de ces trouduc qui lui servent d'amis l'a mentionné.

Il a fini par se tourner vers moi.

– Je suis désolé que tu l'apprennes de ma bouche, Belly. Il me semblait que tu avais le droit de savoir.

J'ignorais quoi lui dire et j'ai fini par murmurer :

– J'étais au courant.

– Tu étais au courant ? s'est-il exclamé en sursautant.

– Ouais.

– Et tu as toujours l'intention de l'épouser ?

Mes joues étaient brûlantes.

– Il a commis une erreur, ai-je riposté tout bas. Il s'en veut terriblement. Je lui ai pardonné, tout va bien maintenant. Tout va vraiment bien.

Un rictus de dégoût a déformé la bouche de Conrad.

– Tu te fous de moi ? Il a passé la nuit dans une chambre d'hôtel avec une nana et tu le défends ?

– Qui es-tu pour nous juger ? Ça ne te regarde pas !

– Ça ne me regarde pas ? Le petit merdeux dont on parle est mon frère et tu...

Au lieu d'aller jusqu'au bout de sa pensée, il a repris :

Je n'aurais jamais cru que tu serais le genre de fille à accepter ça de la part d'un mec.

– J'ai accepté bien pire de toi.

C'était sorti tout seul. C'était sorti sans que je prenne le temps de réfléchir. Ses yeux lançaient des éclairs lorsqu'il a rétorqué :

– Je ne t'ai jamais trompée. Je n'ai jamais ne serait-ce que posé les yeux sur une autre fille quand nous étions ensemble.

Je me suis écartée et j'ai posé le pied sur le premier échelon.

– La discussion est close.

Pourquoi ravivait-il ce souvenir maintenant ? Alors que je m'efforçais de ne plus y penser.

– Je croyais te connaître, Belly.

– Tu te trompais apparemment, ai-je lancé avant de sauter dans le sable.

Je l'ai entendu me suivre et me suis éloignée. Je sentais les larmes monter et je ne voulais pas qu'il les voie. Il m'a couru après et attrapée par le bras. J'ai tenté de détourner la tête, mais dès qu'il a découvert que je pleurais, son expression s'est modifiée. Il avait de la peine pour moi, ce qui n'a fait qu'accroître mon chagrin.

– Je suis désolé, Belly, je n'aurais pas dû t'en parler. Tu as raison, ce ne sont pas mes oignons.

Je n'avais vraiment pas besoin de sa pitié. Je me suis dégagée et j'ai pris la direction opposée à la maison. Je ne savais pas où j'allais, je voulais juste lui échapper.

– Je t'aime encore, m'a-t-il apostrophée.

Je me suis pétrifiée. Puis, lentement, j'ai pivoté sur les talons pour lui faire face.

– Ne dis pas ça.

Il s'est approché d'un pas.

– Je ne suis pas sûr d'être capable de te sortir complètement de ma tête. J'ai le sentiment... que tu resteras toujours là. Ici, a-t-il ajouté en posant sa main, doigts recroquevillés, sur son coeur.

– C'est seulement parce que je me marie avec Jeremiah.

Je détestais ma voix, une voix geignarde et tremblotante. Faible.

– C'est pour ça que tu te mets à me dire des choses pareilles, ai-je ajouté.

Subitement.

– Pas subitement. C'est vrai depuis toujours.

– Peu importe. Il est trop tard.

Je me suis écartée et il m'a à nouveau retenue par le bras.

– Attends !

– Lâche-moi, ai-je rétorqué d'un ton si glacial que je ne me suis pas reconnue.

Décontenancé lui aussi, il a laissé retomber sa main.

– Dis-moi juste une chose, Belly. Pourquoi vous marier maintenant ? Pourquoi pas simplement vous installer ensemble ?

Je m'étais posé la même question. Et je n'avais toujours pas trouvé de réponse satisfaisante. J'ai voulu m'éloigner, mais il m'a emboîté le pas et a refermé ses bras autour de mes épaules.

– Lâche-moi !

Je me suis débattue, il a tenu bon.

– Attends. Attends, Belly.

Mon coeur s'emballait. Et si quelqu'un nous voyait ? Et si quelqu'un nous entendait ?

– Si tu ne me laisses pas, je vais hurler.

– Écoute-moi, rien qu'une minute. Je t'en supplie...

Sa voix était étranglée et rauque. J'ai poussé un soupir de capitulation. Dans ma tête, j'ai entamé le compte à rebours. Soixante secondes, il n'obtiendrait pas davantage de moi. Je lui donnais la parole pendant soixante secondes, puis je m'éloignerais sans un regard en arrière. Il y a deux ans, je rêvais de l'entendre me dire ça. À présent il était trop tard. Tout bas, il a commencé :

– Il y a deux ans, j'ai merdé. Seulement pas pour les raisons que tu t'imagines. Cette nuit-là... tu t'en souviens ? La nuit où nous sommes rentrés de la fac, la nuit où il tombait des cordes et où nous avons dû nous arrêter dans un motel. Tu t'en souviens ?

Bien sûr que je m'en souvenais.

– Cette nuit-là, je n'ai pas fermé l'oeil. Pendant des heures, j'ai tourné et retourné le problème dans ma tête. Quelle était la bonne décision à prendre ? Parce que je savais que je t'aimais, mais je savais aussi que c'était impossible. Je n'avais pas le

droit d'aimer à l'époque. La mort de ma mère m'avait laissé dans un tel état de colère. Je la sentais bouillir en moi constamment, j'avais l'impression que je risquais d'exploser à chaque instant.

Il a inspiré avant de poursuivre :

– Je n'avais pas la force de t'aimer comme tu le méritais. Et j'en connaissais un qui en était capable. Jer'. Son amour pour toi était sincère. Si je t'avais retenue, je t'aurais blessée, je le savais. Je n'étais pas en état de t'aimer. Alors je t'ai laissée partir.

J'avais arrêté de compter depuis un moment. Je me concentrais entièrement sur ma respiration. Inspirer. Expirer.

– Mais cet été... Bon sang, cet été. Me retrouver près de toi, discuter comme avant, découvrir que tu me regardes toujours de la même façon.

J'ai fermé les yeux. Ce qu'il disait n'avait aucune importance, seul comptait ce que moi je me disais.

– Il a suffi que je te revoie pour que tous mes plans tombent à l'eau. Je ne peux pas...

J'aime Jer' plus que n'importe qui. C'est mon frère, ma famille. Je me déteste pour ce que je suis en train de faire. Pourtant quand je vous vois ensemble, je le déteste aussi.

Sa voix s'est brisée quand il a conclu :

– Ne l'épouse pas. Ne reste pas avec lui. Sois avec moi.

Ses épaules se sont mises à frémir. Il pleurait. L'entendre m'implorer ainsi, le voir si vulnérable me brisait le cœur. Il y avait tant de choses que je voulais lui dire. Et j'en étais incapable. Avec Conrad, une fois que j'ouvrais les vannes, je ne pouvais plus m'arrêter. D'un geste brusque, je me suis libérée de son étreinte.

– Conrad...

Il a voulu me retenir.

– Dis-moi juste. Tu éprouves encore quelque chose pour moi, Belly ?

Le repoussant, j'ai rétorqué :

– Non ! Tu ne piges pas ? Tu ne seras jamais à la hauteur de Jer'. Il est mon meilleur ami. Son amour est inconditionnel. Il ne le retire pas sur un coup de tête. Personne ne s'est jamais occupé de moi comme il le fait. Personne. Surtout pas toi. Toi et moi...

Je me suis interrompue. Les mots qui allaient suivre étaient primordiaux. Je devais faire en sorte qu'il m'oublie pour toujours.

– Toi et moi, ça n'a jamais voulu rien dire.

Son visage s'est refermé d'un coup. La lueur dans ses yeux s'est éteinte. Je n'étais plus en état de l'affronter. Je me suis éloignée et, cette fois, il n'a pas cherché à me suivre. Je n'ai pas lancé un seul coup d'oeil par-dessus mon épaule. J'en étais incapable. Si je revoyais son visage, je ne serais sans doute pas capable de repartir. Tout en posant un pied devant l'autre, je me répétais : « Tiens bon, encore un petit effort. » Ce n'est qu'une fois que j'ai été certaine qu'il ne pouvait plus me voir, une fois que la maison est apparue devant moi, que je me suis abandonnée aux larmes. Je me suis affalée dans le sable et j'ai pleuré sur Conrad, puis sur moi. J'ai pleuré sur ce qui n'existerait jamais.

Tout le monde sait que, dans la vie, on ne peut pas tout avoir. Dans le secret de mon coeur, je savais que je les aimais tous les deux, autant qu'il est possible d'aimer deux personnes simultanément. Conrad et moi, nous étions liés et nous le serions toujours. Ce n'était pas quelque chose dont je pourrais me défaire. Je le comprenais à présent, je comprenais que l'amour n'est pas une chose qui s'efface, quelle que soit l'application que l'on y mette.

Je me suis relevée, j'ai épousseté le sable sur mon pyjama, puis je suis rentrée. Je me

suis faufilee dans le lit de Jeremiah, juste à côté de lui. Il dormait à poings fermés, bercé par ses ronflements retentissants, comme toujours lorsqu'il buvait trop.

– Je t'aime, ai-je soufflé à son dos.

Chapitre quarante-huit

Le lendemain, en fin de matinée, Taylor et Anika sont allées en ville faire quelques courses de dernière minute. Je suis restée à la maison pour nettoyer les salles de bains et les toilettes – nous attendions nos parents en fin de journée. Les mecs ne s'étaient toujours pas réveillés, ce qui m'arrangeait bien. J'ignorais ce que j'allais dire, ou pas, à Jeremiah. L'angoisse me dévorait de l'intérieur. Était-ce faire preuve d'égoïsme ou de clémence que se taire ?

Je suis tombée sur Conrad en sortant de ma douche et je n'ai même pas été capable de soutenir son regard. J'ai entendu sa voiture démarrer aussitôt après. Je ne savais pas où il avait l'intention d'aller, mais j'espérais qu'il resterait loin de moi. Nos plaies étaient encore trop à vif, il était encore trop tôt. Je me suis surprise à souhaiter que l'un de nous deux s'éloigne. Ça m'était impossible avec mon mariage, et j'aurais aimé que lui le fasse. Les choses auraient été tellement plus simples. C'était égoïste, j'en avais bien conscience.

Après tout, la moitié de cette maison appartenait à Conrad.

Après avoir fait les lits et arrangé la salle de bains des invités, je suis descendue me préparer un sandwich à la cuisine. Je pensais être tranquille, je pensais qu'il était toujours dehors. Pourtant, je l'ai trouvé en train de manger, tout seul. Dès qu'il m'a aperçue, il a posé son sandwich au rosbif.

– Je peux te parler une seconde, Belly ?

– Je m'apprêtais à aller en ville chercher deux trois bricoles, ai-je répondu, le regard posé quelque part derrière son épaule. Pour le mariage.

Il m'a suivie sur la véranda.

– Écoute, je suis désolé pour hier soir.

J'ai conservé le silence.

– Tu veux bien me rendre un service ? Tu peux oublier tout ce que j'ai raconté ?

Un bref sourire ironique s'est peint sur ses lèvres.

– Je ne savais pas ce que je disais, j'avais beaucoup trop bu. Revenir ici a fait remonter beaucoup de souvenirs à la surface. Mais c'est du passé, tout ça, je le sais.

Honnêtement, je me rappelle à peine mes paroles. En revanche, je suis persuadé d'avoir dépassé les bornes. Je suis vraiment désolé.

J'ai d'abord éprouvé une telle rage que je me suis retrouvée incapable de parler. Je n'arrivais pas à reprendre mon souffle, j'ouvrais et refermais la bouche comme un poisson rouge hors de l'eau, en quête d'une bouffée d'air. Je n'avais pas dormi de la nuit, déchiquetée par chacune des paroles qu'il avait prononcées. Je me sentais si bête soudain. Et dire que l'espace d'une seconde, d'une toute petite seconde, j'avais hésité ! Je m'étais imaginé à quoi ma vie ressemblerait si je l'épousais lui au lieu de Jeremiah. Rien que pour ça, je lui en voulais terriblement.

– Tu n'étais pas ivre.

– Si, complètement.

Cette fois, il m'a adressé un sourire penaud que j'ai ignoré.

– Tu me balances ça la veille de mon mariage et tu veux que j'oublie, tout simplement ? Tu es tordu. Tu ne comprends pas qu'on ne peut pas jouer avec les sentiments des gens comme ça ?

Son sourire s'est évanoui.

– Attends une seconde, Belly...

– Je t'interdis de prononcer mon prénom, ai-je dit en reculant. Je t'interdis même d'y

penser. En fait, ne m'adresse plus jamais la parole.

De son petit air sarcastique, il a riposté :

– Ça me paraît un peu difficile, vu que tu épouses mon frangin. Allez, Belly.

Je ne pensais pas que ma colère pouvait encore s'accroître. J'étais tellement hors de moi que j'ai presque craché :

– Je veux que tu partes. Sers-toi d'une de tes excuses bidon et casse-toi. Retourne à Boston ou en Californie. Je m'en fiche. Je veux juste que tu disparaisses.

Il a cligné des yeux avant de répondre :

– Je reste.

– Va-t'en, ai-je dit en le poussant de toutes mes forces. Va-t'en !

Pour la première fois, j'ai vu son armure se fissurer. La voix tremblante, il a demandé :

– Qu'est-ce que tu voulais que je te dise, Belly ?

– Arrête de répéter mon prénom !

– Qu'est-ce que tu attends de moi ? a-t-il hurlé à son tour. Je me suis mis à nu devant toi, hier soir ! J'ai tout déballé et tu m'as rejeté. Je ne te reproche rien, j'ai pigé que je n'aurais jamais dû t'avouer une chose pareille. Seulement maintenant que j'essaie de me tirer de cette situation en sauvegardant un minimum de fierté, pour être capable d'affronter ton regard, tu me refuses même ça ? Tu m'as piétiné le coeur hier soir, d'accord ? C'est ça que tu veux entendre ?

À nouveau, j'étais à court de mots. Quand je les ai retrouvés, j'ai lâché :

– Tu n'as pas de coeur.

– Non, je crois bien que c'est toi qui n'en as pas.

Il s'éloignait déjà quand je l'ai interpellé :

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je me suis élancée à sa suite et l'ai forcé à se retourner vers moi.

– Dis-moi ce que tu entends par là, Conrad.

– Ne fais pas l'innocente... Je t'aime toujours. Je n'ai jamais cessé, je crois que tu le sais. Je crois que tu l'as toujours su.

Les lèvres pressées l'une contre l'autre, j'ai secoué la tête.

– C'est faux.

– Ne mens pas.

J'ai secoué la tête à nouveau.

– À ta guise. Mais ne compte plus sur moi pour faire semblant, Belly.

Sur ces mots, il a rejoint sa voiture.

Je me suis laissée tomber sur la véranda. Mon cœur battait à cent mille à l'heure. Je ne m'étais jamais sentie aussi vivante. Colère, tristesse, joie. Il me faisait ressentir tout ça à la fois. Personne d'autre n'avait cet effet sur moi. Personne.

Subitement, j'ai eu le sentiment, non la certitude absolue, que je ne pourrais pas l'oublier. La vérité était aussi simple et dure que cela. Toutes ces années je m'étais accrochée à lui comme un coquillage à son rocher, et maintenant je n'étais plus capable de m'en séparer. C'était ma faute, entièrement. Je ne pouvais pas oublier Conrad et je ne pouvais pas abandonner Jeremiah.

Quelle solution me restait-il ?

Je me mariais le lendemain.

Si je prenais cette décision, si je choisissais Conrad, je n'aurais jamais la possibilité de revenir en arrière. Je ne poserais plus jamais ma main sur la nuque de Jeremiah, je ne sentirais plus la douceur de son duvet. Un duvet d'oisillon. Jer' ne me regarderait plus comme il le faisait maintenant. Avec amour. Parce que nous nous aimions, et que, d'une certaine façon, il en avait toujours été ainsi. Tout serait perdu. Terminé.

Certains actes sont irrémédiables. Comment dire adieu à tout ça ? J'en étais incapable. Et nos familles ? Que ressentirait ma mère ? Son père ? Ça nous détruirait. Je n'avais pas le droit de faire une chose pareille. Surtout... surtout que l'équilibre était si précaire depuis la mort de Susannah. Nous cherchions encore comment exister ensemble sans elle, comment continuer à être cette famille d'été.

Je ne pouvais pas sacrifier tout sur un coup de tête. Juste pour Conrad. Même s'il m'avait avoué son amour, même s'il avait enfin prononcé les mots. Lorsque Conrad Fisher disait à une fille qu'il l'aimait, c'était sincère. Elle pouvait le croire. Peut-être même pouvait-elle miser sa vie entière sur ce serment.

Voilà exactement à quoi ça reviendrait : remettre mon avenir entre ses mains. Je ne le pouvais pas. Et je ne le ferais pas.

Chapitre quarante-neuf

Conrad

J'étais dans ma voiture, je roulais, boosté par l'adrénaline.

Je l'avais enfin dit. J'avais enfin prononcé les mots, à voix haute, face à elle. C'était un soulagement de ne plus avoir à les garder pour moi, et j'avais été littéralement submergé par mes sentiments quand je m'étais déclaré. Je me trouvais dans un état d'hébétude mêlée d'exultation, j'étais euphorique : elle m'aimait. Pas besoin de l'entendre me le dire ; je l'avais compris d'instinct, à son regard.

Mais et maintenant ? Que faire de cet amour réciproque quand il y avait autant de personnes entre nous ? Comment pouvais-je l'atteindre ? Aurais-je seulement le courage de lui prendre la main et de l'entraîner loin d'ici ? J'avais l'intime conviction qu'elle me suivrait. Si je le lui demandais, elle prendrait la fuite avec moi. Pour aller où ? Nous pardonneraient-ils ? Jer', Laurel, mon père... Et quelle vie aurais-je à lui offrir ?

Au-delà des questions et des doutes, un sentiment me tordait le ventre : le regret. Si je lui avais parlé un an plus tôt, et même un mois, voire une semaine, les choses seraient-elles différentes ? Son mariage aurait lieu le lendemain. Dans vingt-quatre heures elle deviendrait la femme de mon frère. Pourquoi avais-je attendu aussi longtemps ?

J'ai erré en ville un moment avant de longer l'océan. Enfin, je suis rentré. Comme il n'y avait pas une seule voiture devant la maison, j'en ai déduit que je serais tranquille un moment... puis j'ai découvert Taylor sur la véranda.

– Où sont-ils passés, tous ?

– Bonjour, Conrad, a-t-elle répondu en plaçant ses lunettes sur le sommet de sa tête.

Ils sont partis faire du bateau.

– Pourquoi tu ne les as pas accompagnés ?

– J’ai le mal de mer.

Après m’avoir dévisagé, elle a ajouté :

– Il faut qu’on parle.

Je l’ai observée avec lassitude avant de répondre :

– De quoi ?

Elle a indiqué le fauteuil voisin du sien.

– Assieds-toi.

J’ai obtempéré et elle a lancé :

– Qu’est-ce que tu as dit à Belly la nuit dernière ?

Les yeux baissés, j’ai grommelé :

– Elle t’a raconté quoi ?

– Rien. Mais je vois bien que quelque chose cloche. Je sais qu’elle a pleuré, ses yeux étaient gonflés ce matin. Je serais prête à parier cher qu’elle pleurerait à cause de toi.

Encore une fois. Bien joué, Conrad.

La poitrine comprimée par un poids, j’ai riposté :

– Ce ne sont pas tes oignons.

Elle m’a fusillé du regard.

– Belly est ma plus vieille amie, évidemment que ce sont mes oignons. Je te préviens, Conrad, laisse-la tranquille. Tu sèmes le trouble dans son esprit. Encore une fois.

– On a terminé ? ai-je demandé en me levant.

– Non. Repose tes fesses tout de suite. Est-ce que tu te rends compte à quel point tu l’as fait souffrir ? Combien de fois tu as remué le couteau dans la plaie ? Tu la traites comme un jouet qu’on sort de sa boîte dès qu’on a envie de s’amuser. Un vrai gosse. Quelqu’un d’autre a pris ce qui t’appartenait et ça ne te plaît pas du tout, alors tu débarques et tu piétines tout, uniquement pour te soulager.

J'ai laissé échapper un soupir.

– Ce n'est pas du tout mon intention.

Elle s'est mordillé la lèvre avant de poursuivre :

– Belly m'a avoué qu'une part d'elle continuerait toujours à t'aimer. Tu persistes à t'en foutre ?

Belly avait dit ça ?

– Je n'ai jamais prétendu que je m'en foutais.

– Tu es sans doute la seule personne à pouvoir la faire renoncer à ce mariage. Mais tu as intérêt à être sûr de ton coup et à vraiment vouloir d'elle, parce que dans le cas contraire tu vas bousiller des vies gratuitement.

Elle a remis ses lunettes et conclu :

– Ne bousille pas la vie de ma meilleure amie, Conrad. Pour une fois, ne te comporte pas comme un sale égoïste. Prouve qu'elle a raison de te prendre pour un mec bien.

Laisse-la tranquille.

Prouve qu'elle a raison de te prendre pour un mec bien.

Je pensais en être capable, être capable de me battre pour Belly jusqu'au bout, sans tenir compte des autres. L'entraîner loin d'ici. Seulement en le faisant n'allais-je pas lui donner tort ? Je ne serais pas un mec bien mais le sale égoïste décrit par Taylor.

Un sale égoïste qui aurait Belly à ses côtés...

Chapitre cinquante

Ce soir-là, nous avons tous dîné dans un nouveau restaurant en ville – mes parents, M. Fisher, toute la bande. Je n’avais pas faim, mais j’ai commandé un sandwich au homard que j’ai mangé jusqu’à la dernière miette afin de faire honneur à mon père. Il avait insisté pour payer. Il portait toujours la même chemise blanche à rayures grises dans les grandes occasions – cette soirée ne faisait pas exception. Il était assis à côté de ma mère, en robe chemise bleu marine, et mon coeur se gonflait d’amour chaque fois que je posais les yeux sur eux deux.

Puis il y avait Taylor, qui prétendait se passionner pour ce que racontait mon père au sujet du système nerveux des homards. À côté d’elle, Anika, qui semblait réellement s’intéresser à la question, elle. Et à la droite d’Anika, mon frère, qui levait les yeux au ciel.

Conrad était installé à l’autre bout de la table, parmi les copains de Jer’. J’étais très consciente de l’effort que je faisais pour ne pas le regarder, pour rester concentrée sur mon assiette, sur Jeremiah à côté de moi. Je n’avais aucune inquiétude à avoir, Conrad ne jetait pas un seul coup d’oeil dans ma direction. Il discutait avec les mecs, avec Steven, ma mère. Avec tout le monde sauf moi. *C’est ce que tu veux, me suis-je rappelé. Tu lui as demandé de te laisser tranquille. C’est toi qui l’as réclamé. Tu ne peux pas tout avoir, Belly.*

– Ça va ? m’a chuchoté Jeremiah.

J’ai relevé la tête et je lui ai souri.

– Ouais ! Bien sûr. Je ne peux plus rien avaler, c’est tout.

Il m’a piqué une de mes frites avant de répliquer :

– Garde un peu de place pour le dessert.

Puis il s’est penché pour m’embrasser, et je lui ai rendu son baiser. Il m’a semblé

ensuite le voir lorgner vers l'extrémité de la table, mais c'était si rapide que j'ai bien pu l'imaginer.

Chapitre cinquante et un

Conrad

J'ai vraiment cru que j'allais perdre la boule ce soir-là. À table avec tout le monde, trinquant lorsque mon père a porté un toast, me forçant à détourner le regard lorsque Jeremiah l'a embrassée devant nous.

À la fin du repas, Jer', Belly et leurs copains sont allés manger une glace sur la jetée. Mon père et celui de Belly ont regagné leur hôtel. Il ne restait que Laurel et moi à la maison. Je m'apprêtais à monter dans ma chambre quand elle m'a retenu.

– Eh ! Viens prendre une bière avec moi, Connie. Je crois qu'on l'a bien mérité, non ?

Nous nous sommes assis dans la cuisine. Elle a entrechoqué nos bouteilles et lancé :

– Alors à quoi va-t-on trinquer ?

– Aux futurs mariés, à quoi d'autre ?

Sans croiser mon regard, elle a demandé :

– Tu tiens le choc ?

– Oui. Super.

– Allez, Connie. C'est à « ta Laura » que tu parles. Comment te sens-tu ?

– Tu veux que je sois honnête ?

J'ai avalé une gorgée de bière avant de poursuivre :

– En gros, ça me tue.

Elle m'a couvé du regard, avec tendresse.

– Je suis désolée. Je sais que tu l'aimes beaucoup, mon grand. Ça doit être vraiment dur pour toi.

Ma gorge se serrait, j'ai tenté de m'éclaircir la voix, en vain. Je sentais que ça montait dans ma poitrine, puis derrière mes yeux. J'allais m'effondrer devant elle, touché par le ton sur lequel elle avait prononcé ces mots, comme si ma mère parlait à travers elle, comme si elle devinait ce que je ressentais sans que j'aie besoin de lui parler.

Elle m'a pris la main. J'ai voulu la retirer, mais elle a tenu bon.

– On surmontera cette épreuve ensemble, je te le promets. On sera ensemble, mon grand.

Me pressant les doigts, elle a ajouté :

– Dieu que ta mère me manque !

– À moi aussi.

– On a vraiment besoin d'elle là, non ?

J'ai baissé la tête et les larmes ont roulé sur mes joues.

Chapitre cinquante-deux

Je voulais passer la nuit dans la chambre de Jeremiah, mais dès que je lui ai emboîté le pas dans l'escalier, Taylor a agité un index menaçant dans ma direction.

– Non, non, ça porte malheur.

Du coup je me suis couchée dans mon lit et lui dans le sien.

Il faisait trop chaud, je ne trouvais pas le sommeil. J'avais rejeté mes couvertures au pied du matelas et retourné mon oreiller pour poser la tête sur le côté frais ; rien n'y faisait. Mes yeux revenaient sans arrêt se poser sur le réveil. Une heure, deux heures...

N'y tenant plus, je me suis levée et j'ai enfilé mon maillot de bain. Sans allumer une seule lumière, j'ai rejoint le rez-de-chaussée à tâtons – le clair de lune suffisait à me guider. Le reste de la maisonnée était endormi.

J'ai plongé dans la piscine et retenu mon souffle le plus longtemps possible. Je sentais déjà mes muscles se détendre. Quand je suis remontée à la surface, j'ai fait la planche et observé le ciel étoilé. J'adorais le calme de la nuit, son immobilité. Le seul bruit qui me parvenait était celui de l'océan venant s'échouer sur le sable.

Le lendemain je deviendrais Isabel Fisher. C'était ce que j'avais toujours voulu, un

rêve de petite fille qui se réalisait. Et j'allais provoquer son naufrage. Je devais dire la vérité. Je ne pouvais pas épouser Jeremiah demain ainsi, pas avec un aussi gros secret entre nous.

Je suis sortie de l'eau, me suis emmitouflée dans ma serviette puis j'ai directement filé à la chambre de Jeremiah. Je l'ai tiré du sommeil.

– Je dois te parler.

Mes cheveux dégouлинаient sur son oreiller, son visage.

– Je croyais que ça portait malheur, a-t-il grommelé.

– Je m'en fiche.

Tout en s'essuyant les joues, il s'est assis.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Allons en discuter dehors.

Nous nous sommes installés sur une chaise longue sur la véranda. Sans aucun préambule j'ai murmuré :

– La nuit dernière, Conrad m'a avoué qu'il avait encore des sentiments pour moi.

J'ai senti Jeremiah se crispier. J'ai attendu qu'il réagisse et, comme il conservait le silence, j'ai repris :

– Naturellement, je lui ai répondu que ce n'était pas réciproque. Je voulais t'en parler avant, mais j'ai pensé que ce serait une erreur, qu'il valait mieux garder ça pour moi...

– Je vais le buter, a-t-il lâché en se levant.

Frappée par la violence de ses propos, j'ai tenté de l'attirer vers moi ; il a résisté.

– Non, Jer', ne fais pas ça. Assieds-toi s'il te plaît, parle-moi.

– Pourquoi le protèges-tu ?

– Je... je ne le protège pas. Pas du tout.

Il a plongé ses yeux dans les miens.

– Est-ce que tu m'épouses pour l'oublier, Belly ?

– Non.

C'était sorti comme un cri étouffé.

– Non, ai-je répété.

– L'ennui, Bells, c'est que je ne te crois pas, a-t-il observé d'un ton étonnamment détaché. J'ai bien vu comment tu le regardais. Je ne crois pas que tu m'aies jamais regardé comme ça. Jamais.

J'ai bondi sur mes pieds pour lui prendre les mains, et il s'est écarté. Ma respiration s'est précipitée quand j'ai rétorqué :

– C'est faux, Jer'. Complètement faux. Je ne partage plus que des souvenirs avec lui. Rien de plus. Ça n'a rien à voir avec nous. Tout ça appartient au passé. Il faut oublier le passé pour se concentrer sur notre futur. Notre futur à tous les deux.

– Le passé, vraiment ? Je sais que tu l'as vu à Noël. Je sais que vous vous êtes retrouvés ici.

J'ai ouvert la bouche mais aucun son n'a franchi mes lèvres.

– Vas-y, je t'écoute. Essaie de nier.

– Il n'y a rien eu entre nous, Jer', je te le promets. Je ne savais même pas qu'il serait là. Simplement, je ne t'ai rien dit parce que...

– Parce que quoi ? Pourquoi avais-je gardé ça pour moi ? Pourquoi ne trouvais-je pas de raison valable ?

– Je ne voulais pas que tu sois contrarié pour rien.

– Si vraiment ce n'était rien, tu m'en aurais parlé. Au lieu de quoi, tu en as fait un secret. Après tous tes beaux discours sur la confiance, tu as joué les cachottières. Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai culpabilisé pour mon histoire avec Lacie. Alors

qu'on était séparés, toi et moi, quand c'est arrivé.

Je sentais la nausée monter.

– Depuis combien de temps tu le sais ? ai-je demandé.

– Quelle importance ? a-t-il cinglé.

– Pour moi, ça en a.

Il a reculé d'un pas avant de répondre :

– Je le sais depuis le début de l'année. Conrad l'a mentionné au détour d'une conversation, il pensait que j'étais au courant. Bien sûr, j'ai fait comme si c'était le cas. Tu n'as pas idée à quel point je me suis senti débile !

– Si, ai-je chuchoté. Pourquoi tu n'as rien dit ?

Nous ne nous tenions qu'à un ou deux mètres l'un de l'autre, pourtant j'avais l'impression que des kilomètres nous séparaient. C'était à cause de ses yeux. De la distance que j'y lisais.

– J'attendais que tu abordes le sujet. Ce que tu n'as jamais fait.

– Je suis désolée. Je suis vraiment désolée. J'aurais dû te le dire, j'ai eu tort.

Tout ça ne rimait à rien. Le coeur battant la chamade, j'ai ajouté :

– Je t'aime, Jeremiah. On se marie demain, toi et moi. N'est-ce pas ?

Face à son silence, j'ai répété :

– N'est-ce pas ?

– Je dois partir, a-t-il fini par lâcher, je dois réfléchir.

– Je peux venir avec toi ?

Cette fois, je n'ai pas eu à patienter pour entendre sa réponse, et elle m'a dévastée :

– Non.

Il s'est éloigné et je n'ai pas cherché à le retenir. Je me suis laissée tomber sur les marches. Je ne sentais plus mes jambes. Je ne sentais plus mon corps. Était-ce

vraiment en train d'arriver ? Était-ce la réalité ? Je ne pouvais pas y croire.

Chapitre cinquante-trois

Quelque part un chardonneret gazouillait. À moins qu'il ne s'agisse d'un bruant chanteur. Mon père avait essayé de m'apprendre à reconnaître les différents chants des oiseaux, mais j'avais tout oublié.

Le ciel était gris. Il ne pleuvait peut-être pas encore, pourtant d'une minute à l'autre il tomberait des trombes d'eau. Un matin comme un autre à Cousins. À ceci près que j'allais me marier. J'étais convaincue que ce mariage avait encore de grandes chances d'avoir lieu, même si je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait Jeremiah ni s'il avait l'intention de revenir.

Assise devant ma coiffeuse, dans mon peignoir rose, je me bouclais les cheveux. Taylor, elle, était au salon de coiffure – elle n'avait pas réussi à me persuader de l'accompagner. La seule fois où j'avais accepté de me faire coiffer, le résultat avait été catastrophique. Je ressemblais à la concurrente d'un concours de beauté avec ma choucroute laquée. Ça ne me correspondait pas. Or s'il y avait bien un jour où je devais être moi-même, c'était aujourd'hui.

Quelqu'un a frappé à la porte.

– Entrez, ai-je lancé en essayant de redonner du ressort à une boucle qui s'amollissait.

La porte s'est ouverte sur ma mère, déjà habillée pour la cérémonie – un pantalon en lin et une veste. J'ai immédiatement reconnu l'enveloppe jaune citron qu'elle avait à la main : il provenait du kit de correspondance de Susannah. C'était elle tout craché. J'espérais que je serais à la hauteur de son contenu – j'avais tellement le sentiment de l'avoir laissée tomber. Que dirait-elle si elle était là ?

Ma mère a refermé la porte derrière elle.

– Tu as besoin de mon aide ?

Je lui ai tendu le fer à friser. Elle a posé la lettre sur ma commode, puis s'est placée dans mon dos pour diviser mes cheveux en trois parties.

– Taylor s'est occupée de ton maquillage ? C'est joli.

– Oui, merci. Tu es très élégante.

Je l'ai observée dans le miroir, tandis qu'elle enroulait une mèche autour des branches du fer, la tête baissée. J'ai été frappée par sa beauté. Appuyant ses mains sur mes épaules, elle a rencontré mon regard dans le miroir.

– Ce n'est pas ce dont je rêvais pour toi. Mais je suis là. Pour ton mariage. Ma seule fille.

J'ai recouvert une de ses mains, et elle a serré la mienne si fort que j'ai eu mal.

J'aurais voulu me confier, lui avouer que c'était la pagaille complète, que je ne savais pas où avait disparu Jeremiah ni même si j'allais vraiment me marier aujourd'hui.

Seulement elle avait tant hésité avant de se résoudre à être présente... Il suffirait que j'émette le moindre doute pour qu'elle arrête tout. Elle me jetterait sur son épaule et m'emmènerait loin d'ici. J'ai donc simplement répondu :

– Merci, maman.

– Je t'en prie.

Les yeux tournés vers la fenêtre, elle a ajouté :

– Tu penses que le temps va tenir ?

– Aucune idée. J'espère.

– Bon, si le pire arrive, nous déplacerons tout à l'intérieur. Rien de bien compliqué.

Elle m'a alors remis la lettre.

– Susannah voulait que je te la donne le jour de ton mariage.

Elle m'a embrassée sur la tête puis elle est sortie. J'ai laissé mes doigts courir sur

mon prénom, sur les boucles rondes de l'écriture de Susannah, et j'ai reposé

l'enveloppe sur la commode. Le moment n'était pas encore venu.

Un nouveau coup à la porte.

– Qui est-ce ?

– Steven.

– Entre.

Il portait la chemise en lin blanc et le bermuda beige prévus pour les témoins.

– Salut, a-t-il lancé en s'asseyant sur le lit. C'est joli, tes cheveux.

– Il est revenu ?

Son hésitation ne m'a pas échappé.

– J'ai besoin de savoir, Steven.

– Non, il n'est pas revenu. Conrad est parti à sa recherche. Il a une idée de l'endroit où il pourrait être.

J'ai poussé un soupir, mélange de soulagement et d'autre chose : comment réagirait Jeremiah en voyant Conrad ? Et si ça ne servait qu'à empirer la situation ?

– Il téléphonera dès qu'il l'aura retrouvé.

J'ai opiné puis repris le fer à friser. Mes doigts tremblaient tellement que j'ai dû le tenir à deux mains pour ne pas me brûler la joue.

– Tu en as parlé à maman ? m'a demandé Steven.

– Non, ni à elle ni à personne. Pour le moment, il n'y a rien à dire.

J'ai coincé une mèche entre les deux branches.

– Il sera là, ai-je poursuivi. Je le sais.

Je croyais presque ce que j'affirmais.

– Ouais, je suis sûr que tu as raison, Belly. Tu veux que je reste avec toi ?

J'ai secoué la tête.

– Je dois me préparer, ai-je expliqué.

– Tu es certaine ?

– Ouais. Préviens-moi dès que tu auras des nouvelles.

– Compte sur moi.

Il s'est approché pour me tapoter l'épaule d'un geste maladroit.

– Tout va s'arranger, Belly.

– Je sais. Ne t'en fais pas pour moi. Occupe-toi juste de retrouver Jeremiah.

Dès qu'il a disparu dans le couloir, j'ai reposé le fer. Ma main n'était pas assez assurée, je finirais par me brûler si je ne faisais pas une pause. Mes cheveux étaient assez bouclés, de toute façon.

Il reviendrait. Il reviendrait, je le sentais.

Comme je n'avais rien d'autre à faire, j'ai mis ma robe.

Assise sur le rebord de la fenêtre, je regardais mon père installer des guirlandes lumineuses sur la véranda à l'arrière de la maison, lorsque Taylor a déboulé dans ma chambre. Ses cheveux étaient relevés et enroulés en torsades serrées sur son crâne.

Elle avait un sac en papier à la main et un café glacé.

– Alors voilà, j'ai acheté de quoi déjeuner, Anika aide ta mère à installer les tables et mes cheveux n'aiment pas du tout ce temps, a-t-elle annoncé d'une traite. Et je ne sais pas comment t'annoncer ça, mais je crois bien avoir senti une goutte de pluie...

Pourquoi es-tu déjà en tenue ? Le mariage n'aura lieu que dans plusieurs heures.

Retire-la, sinon tu vas la froisser.

Voyant que je ne réagissais pas, elle a voulu savoir :

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Jeremiah n'est pas là.

– Bien sûr que non, bécasse. Ça porte malheur de voir la mariée avant la cérémonie.

– Il n’est pas ici, dans la maison. Il est parti hier soir et il n’est pas revenu depuis. Je lui ai tout dit.

Ma voix était étonnamment calme.

– Comment ça, tout ? a-t-elle lancé, les yeux exorbités.

– L’autre jour Conrad m’a avoué qu’il avait encore des sentiments pour moi. Et la nuit dernière je l’ai raconté à Jeremiah.

Le soupir qui m’a échappé ressemblait davantage à un petit cri étouffé. Ces derniers jours m’avaient paru des semaines. J’aurais été incapable d’expliquer comment tout était arrivé. Comment une telle confusion s’était installée, qui brouillait mes idées et mes sentiments.

– Oh ! mon Dieu, a lâché Taylor en se couvrant la bouche. Qu’est-ce qu’on va faire ? Elle s’est affalée sur le lit.

– Conrad est parti à sa recherche.

Je regardais de nouveau par la vitre. Mon père avait terminé d’installer les guirlandes sur la véranda et il s’occupait à présent des massifs. Je me suis éloignée de la fenêtre pour retirer ma robe.

Ébahie, Taylor s’est exclamée :

– Qu’est-ce que tu fabriques ?

– C’est bien toi qui disais qu’elle risquait de se froisser, non ?

Je l’ai laissée glisser à terre dans une mare de soie blanche, avant de la ramasser et de la placer sur un cintre. Taylor m’a aidée à enfiler mon peignoir dont elle a noué la ceinture comme si j’étais une petite fille.

– Tout ira bien, Belly.

Quelqu’un a frappé à la porte, et nos deux regards ont volé dans cette direction.

– C’est moi, Steven, a dit mon frère en entrant. Conrad l’a ramené.

Je me suis écroulée par terre en soufflant.

– Il l’a ramené, ai-je répété.

– Il se douche, a précisé Steven, puis il s’habillera et sera prêt à y aller. À l’autel, je veux dire. Pas à repartir.

Taylor s’est agenouillée à côté de moi et a entrelacé nos doigts.

– Tu as la main froide, a-t-elle observé en la recouvrant de son autre main. Tu es toujours prête à sauter le pas ? Tu n’y es pas obligée si tu ne veux pas.

J’ai fermé les paupières de toutes mes forces. J’avais eu si peur qu’il ne revienne pas.

À présent qu’il était là, toute ma panique remontait à la surface. Steven s’est assis à côté de nous deux. Il m’a enlacée.

– Belly, prends la décision qui te paraît la plus juste, d’accord ? J’ai un conseil pour toi. Tu m’écoutes ?

J’ai ouvert les yeux et acquiescé. Avec beaucoup de solennité, il a lancé :

– N’aie pas peur d’avoir l’air folle.

– Qu’est-ce que tu entends par là, Steven ? a riposté Taylor d’un ton sec.

Un rire m’a secoué la poitrine.

– N’aie pas peur d’avoir l’air folle ? N’aie pas peur d’avoir l’air folle !

J’étais prise d’un tel fou rire que les larmes roulaient sur mes joues.

– Ton maquillage ! s’est écriée Taylor avant de bondir pour récupérer la boîte de Kleenex sur la commode et me tamponner le visage délicatement.

Je continuais à rire.

– Reprends-toi, Conklin, m’a-t-elle intimé en jetant un regard inquiet à mon frère.

La fleur dans ses cheveux était de traviolle ; elle avait raison : l’humidité ambiante ne lui réussissait pas du tout.

– Détends-toi, Taylor, est intervenu Steven. Elle va bien, elle ajuste besoin de se

marrer un bon coup. Pas vrai, Belly ?

– N’aie pas peur d’avoir l’air folle, ai-je répété en gloussant.

– Je crois qu’elle fait une crise d’hystérie ou un truc dans le genre. D’après toi, je devrais la gifler ? a-t-elle persévéré.

– Non, je vais m’en charger, a-t-il rétorqué.

J’ai cessé de rire, je n’étais pas hystérique. Ou peut-être un peu seulement.

– Je vais bien, les amis ! Et je ne laisserai personne me gifler... Quelle heure est -il ?
ai-je ajouté en me levant.

Steven a tiré son portable de la poche de son bermuda.

– Quatorze heures. On a encore du temps avant l’arrivée des invités.

J’ai pris une profonde inspiration.

– Bon, Steven, pourrais-tu aller dire à maman qu’à mon avis il faut prévoir la cérémonie à l’intérieur ? En poussant les canapés sur le côté, on devrait pouvoir mettre deux tables dans le salon.

– Je vais demander de l’aide aux autres mecs.

– Merci, Stevie. Et toi, Taylor, pourrais-tu...

– Rester pour arranger ton maquillage ? a-t-elle complété, pleine d’espoir.

– Non, j’aimerais être seule. J’ai besoin de réfléchir.

Après avoir échangé un regard, ils sont sortis de ma chambre et j’ai refermé la porte derrière eux. Dès que je le verrais, tout reprendrait sens. C’était forcé.

chapitre cinquante-quatre

Conrad

Ce matin-là, c'est Steven qui m'a réveillé en me secouant.

– Tu as vu Jer' ?

– Il y a encore trois secondes je dormais, ai-je marmonné, les paupières toujours closes. Comment je l'aurais vu ?

Steven m'a lâché pour s'asseoir sur mon lit.

– Ton frangin s'est tiré, mec. Impossible de mettre la main dessus, et il a laissé son portable. Qu'est-ce que vous avez foutu hier soir ?

Je me suis aussitôt assis. Belly avait dû lui parler. Bordel.

– Aucune idée, ai-je répondu en me frottant les yeux.

– Comment on va faire ?

Tout était de ma faute. Je suis sorti de mon lit.

– Reste ici, je me charge de le retrouver. Ne dis rien à Belly.

Visiblement soulagé, il a lâché :

– Ça me paraît un bon plan. Mais tu ne crois pas qu'il vaut mieux prévenir Belly ? On n'a pas trois mille ans avant le mariage. Je ne voudrais pas qu'elle se prépare pour rien.

– Dans une heure, si je ne suis pas de retour, tu lui parles.

J'ai troqué mon tee-shirt contre la chemise en lin blanc que Jer' nous avait fait acheter.

– Tu vas le chercher où ? Je devrais peut-être t'accompagner...

– Non, Steven, reste ici et occupe-toi d'elle. Je vais le trouver.

– Tu sais où il est alors ?

– Je pense, oui.

En réalité je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où ce trouduc pouvait bien être

allé. Je savais seulement que je devais arranger la situation. Au moment où je

partais, Laurel m'a arrêté.

– Tu as vu Jer' ? Je dois lui remettre quelque chose.

– Il est sorti chercher un truc pour le mariage. Je vais le rejoindre, je lui donnerai de ta part.

Elle m'a tendu une enveloppe. Je l'ai aussitôt reconnue. Le papier à lettres de ma mère. De son écriture ronde, elle avait inscrit le nom de Jer' dessus. Avec un sourire, Laurel a ajouté :

– Le hasard fait bien les choses, c'est mieux que ça vienne de toi. Beck l'aurait voulu, tu ne crois pas ?

– Ouais, tu as raison.

Hors de question que je revienne sans lui.

Dès que j'ai franchi le seuil, j'ai couru à ma voiture et démarré en trombe. J'ai commencé par la jetée, puis l'endroit où on faisait du skate petits, la salle de sport, le snack où on s'arrêtait chaque fois qu'on arrivait ici pour les vacances. Il avait toujours raffolé de leurs milk-shakes à la fraise. Il n'était nulle part. J'ai sillonné le parking du centre commercial. Aucune trace de sa voiture ou de lui. Je ne l'avais pas trouvé et l'heure était presque déjà écoulée. J'étais foutu. Steven allait parler à Belly et, une fois de plus, j'aurais réussi à lui gâcher la vie de façon magistrale. Et si Jer' avait définitivement quitté Cousins ? Il avait peut-être gagné Boston à l'heure qu'il était...

Si seulement je pouvais avoir une révélation tout à coup, une vision de l'endroit où il était. Après tout, on était frères, non ? Malheureusement, la télépathie ne marchait pas entre nous et je devais me contenter de passer en revue la liste des lieux que nous avions déjà visités ensemble. Comment réagissait Jeremiah quand il était

contrarié ? Il courait dans les jupons de notre mère. Sa tombe se trouvait à Boston, mais à Cousins elle était partout. Soudain ça a fait tilt dans mon esprit : la roseraie. Jer' avait très bien pu se réfugier dans le jardin du refuge pour femmes battues. Ça valait le coup de passer voir. J'ai appelé Steven en route.

– Je crois savoir où il est. Ne dis rien à Belly pour le moment.

– D'accord. Mais si je n'ai pas de nouvelles d'ici trente minutes, je la mets au courant. Dans tous les cas, à son retour, je lui fais la tête au carré, à Jer'.

Nous avons raccroché au moment où je pénétrais sur le parking du refuge. J'ai aussitôt repéré sa voiture. Un mélange de soulagement intense et de terreur m'a envahi. Que pouvais-je bien lui dire après la pagaille que j'avais semée ?

Jeremiah était assis sur un banc devant le parterre, la tête dans les mains. Il ne s'était pas changé depuis la veille. Il s'est redressé d'un coup en m'entendant approcher.

– Je te préviens, mec, ne fais pas un pas de plus.

Je ne me suis pas arrêté avant d'être juste devant lui.

– Rentre à la maison avec moi, Jer'.

– Dans tes rêves !

– Tu es censé te marier dans deux heures. On n'a pas le temps de régler ça maintenant. Alors balance-moi ton poing dans la tronche, ça te fera du bien.

J'ai essayé de lui prendre le bras, et il m'a repoussé.

– Non, c'est à toi que ça ferait du bien. Et tu ne le mérites pas. Même si, après le merdier que tu as créé, je devrais te réduire en bouillie.

– Alors vas-y, ne te gêne pas. Et ensuite on rentre. Belly t'attend. Tu ne peux pas la faire poireauter le jour de son mariage.

– La ferme ! a-t-il hurlé en me sautant au cou. Je t'interdis de me parler d'elle !

– Allez, Jer', s'il te plaît. Je t'en supplie.

– Pourquoi ? Parce que tu l’aimes encore, c’est ça ?

Il ne m’a pas laissé le temps de répondre.

– Ce que je voudrais comprendre c’est pourquoi, puisque tu avais encore des sentiments pour elle, tu m’as donné ton feu vert, hein ? J’ai été réglo, je n’ai rien fait dans ton dos. Je t’ai posé la question en face et tu m’as dit que c’était terminé entre vous.

– Tu n’avais pas vraiment attendu ma permission pour l’embrasser. Tu te souviens que je vous ai surpris dans la voiture ? Oui, je t’ai donné mon feu vert, parce que je pensais que tu saurais t’occuper d’elle et la traiter comme elle le méritait. Pas que tu la tromperais au Mexique. C’est peut-être à moi de te demander si tu l’aimes ou pas. À la seconde où le dernier mot a franchi mes lèvres, le poing de Jeremiah s’est écrasé contre mon visage. La violence du coup a été telle que j’ai eu l’impression de m’être pris une vague de trois mètres en pleine face. Je n’entendais plus que le bourdonnement dans mes oreilles.

– Bien, ai-je soufflé. On peut dégager maintenant ?

Il m’a décoché un second coup. Cette fois j’ai basculé à terre.

– Ferme-la ! a-t-il hurlé. De quel droit tu nous compares ? Je l’ai toujours aimée. Pas toi. Tu l’as traitée comme une moins que rien. Combien de fois tu l’as laissée tomber, mec ? Tu n’es qu’un lâche. Regarde-toi, tu es incapable de me l’avouer en face.

Haletant, j’ai craché un filet de sang avant de rétorquer :

– Bien, tu veux l’entendre ? Je l’aime. Je le reconnais. Parfois... parfois j’ai l’impression que je ne pourrai jamais être avec une autre fille qu’elle. Mais c’est toi qu’elle a choisi, Jer’. C’est toi qu’elle veut épouser. Pas moi.

J’ai sorti l’enveloppe de ma poche, je me suis relevé et l’ai plaquée contre son torse.

– Lis cette lettre. Maman te l’a écrite. Pour le jour de ton mariage.

La gorge serrée, il a déchiré l'enveloppe. Je l'ai observé pendant qu'il parcourait la lettre, convaincu que ma mère aurait les bons mots. Elle avait toujours su parler à Jeremiah. Des larmes ont roulé sur ses joues pendant qu'il découvrait le message et je me suis détourné.

– Je rentre, a-t-il fini par lâcher. Sans toi. Tu n'es plus mon frère. Tu es mort à mes yeux. Je ne veux pas de toi à mon mariage. Je ne veux pas de toi dans ma vie. Je veux que tu disparaisses.

– Jer'...

– J'espère que tu lui as dit tout ce que tu voulais lui dire. Parce que tu ne la reverras plus jamais. Ni moi. C'est terminé. Toi et moi, c'est terminé.

En me tendant la lettre, il a ajouté :

– Elle est pour toi, pas pour moi.

Puis il s'est éloigné. Je me suis assis sur le banc et j'ai déplié la feuille jaune citron.

« *Cher Conrad...* » Je me suis mis à pleurer à mon tour.

Chapitre cinquante-cinq

Par ma fenêtre j'apercevais au loin un groupe de gosses avec des seaux en plastique et des pelles, qui creusaient le sable à la recherche de crabes.

Jer' et moi le faisons aussi, petits. Je me souviens d'une fois en particulier, l'année de mes huit ans, je crois – Jeremiah en avait donc neuf. Nous avons chassé les crabes tout l'après-midi ; même lorsque Conrad et Steven étaient passés pour emmener Jeremiah, il avait préféré rester. Ils lui ont dit :

– On prend nos vélos pour aller louer un jeu vidéo en ville. Si tu ne nous accompagnes pas, tu n'auras pas le droit d'y jouer ce soir.

– Vas-y, si tu veux, ai-je lancé piteusement (je croyais connaître son choix : qui préférerait de vieux crabes à un nouveau jeu vidéo ?).

Il a hésité puis répondu :

– Je m’en fiche.

Et il est resté.

Je me suis sentie coupable mais aussi victorieuse ; Jeremiah m’avait choisie, moi. On pouvait me faire passer avant quelqu’un d’autre.

Nous avons continué jusqu’à la tombée de la nuit. Après avoir établi notre tableau de chasse, nous avons relâché les crabes. Nous les avons regardés se tortiller dans le sable et retrouver, d’instinct, leur chemin. Ils auraient pu rentrer chez eux les yeux fermés.

Ce soir-là, Conrad et Steven se sont amusés avec leur nouveau jeu. Jeremiah les a observés. Il n’a pas demandé s’il pouvait jouer, même si je voyais bien qu’il en crevait d’envie.

C’est cette image que je garderai de lui, toujours.

On a frappé à ma porte.

– Taylor, j’ai encore besoin de rester seule, ai-je lancé en me retournant.

Ce n’était pas elle, c’était Conrad. Il avait l’air éreinté. Sa chemise en lin blanc était chiffonnée, comme son short. En l’examinant plus attentivement, j’ai constaté que ses yeux étaient injectés de sang et j’ai remarqué qu’un bleu était en train d’apparaître sur sa joue.

– Que s’est-il passé ? me suis-je écriée tout en me précipitant vers lui. Vous vous êtes battus ?

Il a secoué la tête.

– Tu ne devrais pas être là, ai-je ajouté avant de reculer. Jeremiah va monter d’une minute à l’autre.

– Je sais, je devais juste te dire quelque chose.

Je lui ai tourné le dos pour regagner la fenêtre.

– Tu en as déjà dit beaucoup trop, ai-je rétorqué. Va-t'en.

Je l'ai entendu appuyer sur la poignée, puis refermer la porte. Alors que je croyais qu'il était parti, il a lancé :

– Tu te rappelles l'infini ?

J'ai lentement pivoté sur les talons.

– Pourquoi ?

– Attrape !

J'ai récupéré l'objet qu'il venait de me lancer : un collier en argent. Je l'ai regardé pendre au bout de mes doigts. Le pendentif qui représentait le symbole de l'infini. Il ne brillait plus autant qu'avant et avait pris une teinte cuivrée. Mais je me le rappelais, bien sûr que je me le rappelais.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu le sais très bien, a-t-il riposté.

– Non, désolée.

Je sentais qu'il était à la fois blessé et énervé.

– Parfait, dans ce cas je vais te rafraîchir la mémoire. Je t'ai acheté ce collier pour ton anniversaire.

Mon anniversaire.

Celui de mes seize ans, forcément. C'était la seule année où il avait oublié mon cadeau – le dernier été que nous avons tous passé ensemble à Cousins, avec Susannah. Un an plus tard, lorsque Conrad avait disparu et que Jeremiah m'avait demandé de retrouver sa trace avec lui, j'avais découvert ce collier dans le tiroir de son bureau à la fac. Je l'avais gardé parce que je savais qu'il m'était destiné. Plus tard, il l'avait récupéré. Je n'avais jamais appris quand il l'avait acheté ni pour quelle

occasion. Je savais seulement qu'il était pour moi. Comprendre maintenant qu'il s'agissait de mon cadeau d'anniversaire m'a atteint au dernier endroit où je voulais qu'il m'atteigne. En plein coeur.

Je lui ai pris la main et j'ai déposé le collier dans sa paume.

– Je suis désolée.

Il me l'a tendu avant de dire, tout bas :

– Il t'appartient, depuis toujours. J'avais trop peur de te l'offrir à l'époque.

Considère-le comme un cadeau d'anniversaire en avance. Ou en retard. Fais-en ce que tu veux. Je... Simplement il n'a plus sa place dans mes affaires.

Je l'ai accepté en hochant la tête.

– Je suis désolé d'avoir tout bousillé. Je t'ai encore blessée et j'en suis sincèrement navré. À un point que tu n'imagines pas. Je ne veux plus jamais que ça se reproduise, alors... je ne vais pas rester au mariage. Je m'en vais tout de suite. On ne se reverra pas avant très longtemps. C'est sans doute mieux. Être près de toi, ça fait trop mal.

Et Jer'...

Conrad s'est raclé la gorge et a reculé pour mettre de la distance entre nous.

– C'est lui qui a besoin de toi.

Je me suis mordu la lèvre pour ne pas pleurer. D'une voix cassée, il a ajouté :

– Je veux juste que tu saches que, malgré tout ce qui est arrivé, je trouve que ça en valait la peine. Être avec toi, t'aimer. Ça en valait la peine... Je vous souhaite le meilleur, à tous les deux. Veillez bien l'un sur l'autre.

J'ai dû bâillonner mon instinct, qui me dictait de tendre la main pour toucher le bleu qui fleurissait sur sa joue. Conrad n'aurait pas voulu de ce geste de tendresse, je le connaissais assez pour le savoir.

Il est venu déposer un baiser sur mon front et, avant qu'il s'écarte, j'ai fermé les yeux

et je me suis concentrée de toutes mes forces pour retenir cet instant. Je tenais à conserver ce souvenir précis de lui, ses bras bronzés qui tranchaient sur la chemise blanche, ses cheveux coupés un peu trop court sur le devant. Même le bleu sur sa joue, dont j'étais d'une certaine façon responsable.

Puis il a disparu.

À ce moment, la simple idée que nous ne nous reverrions peut-être jamais m'a paru pire que la mort. J'aurais voulu me lancer à ses trousses. Lui parler, tout lui dire. « Ne t'en va pas. S'il te plaît, ne me quitte pas. S'il te plaît, reste toujours près de moi pour que je puisse au moins te voir. »

Cet adieu avait quelque chose de définitif. À chacune de nos séparations précédentes, j'avais toujours cru que nous nous retrouverions. Que, peu importaient les circonstances, nous resterions liés, par notre histoire, par cette maison de vacances. Mais aujourd'hui, cette rupture était irrévocable. Je ne le reverrais jamais ou, quand je le ferais, les choses seraient différentes, il y aurait une montagne entre nous.

Je sentais dans ma chair que cette fois-là était particulière. J'avais enfin fait mon choix, et lui aussi. Il me libérait. J'étais soulagée, ainsi que je l'avais prévu. Ce que je n'avais pas prévu en revanche, c'est que j'éprouverais une telle tristesse.

Adieu, Conrad. Bye bye, Birdie.

Chapitre cinquante-six

C'était le jour de la Saint-Valentin. J'avais seize ans, et lui dix-huit. Elle tombait un jeudi cette année-là, et Conrad avait cours jusqu'à dix-neuf heures ; je savais donc qu'on ne se verrait pas. Nous avions évoqué la possibilité de nous retrouver le samedi, peut-être pour voir un film, mais aucun de nous n'avait mentionné la Saint-Valentin. De toute façon, les fleurs et les chocolats en forme de coeur, ce n'était pas

son truc. Et ça n'avait aucune importance, parce que ce n'était pas non plus le mien.

Contrairement à Taylor.

Au lycée, les élèves du cours de théâtre avaient distribué, en fin de matinée, des roses achetées au cours de la semaine précédente. Ils pouvaient les destiner à qui ils voulaient. En seconde, comme nous n'avions, ni Taylor ni moi, de copain, nous nous en étions envoyée chacune une, en secret. Cette année-là, son mec, Davis, lui avait fait porter une douzaine de roses roses et lui avait offert un bandeau à cheveux rouge sur lequel elle lorgnait depuis un moment. Elle ne l'avait pas quitté de la journée.

Je faisais mes devoirs dans ma chambre, lorsque j'ai reçu un texto de Conrad qui disait : « *Regarde par ta fenêtre.* » Je me suis levée, pensant qu'il y avait une pluie d'étoiles filantes – il n'en loupait jamais une. Et c'est lui que j'ai découvert, assis sur une couverture dans le jardinet devant chez moi, agitant la main. J'ai étouffé un cri de surprise. Je n'en croyais pas mes yeux. Dès que j'ai repris mes esprits, j'ai glissé mes pieds dans mes baskets, enfilé ma doudoune sur mon pyjama et dévalé l'escalier si vite que j'ai failli tomber. J'ai quasiment sauté les marches du perron pour atterrir dans ses bras.

– Je n'en reviens pas que tu sois là !

Je ne pouvais pas le lâcher.

– J'ai pris la route dès la fin des cours. Surprise ?

– Tu n'imagines pas ! J'étais persuadée que tu avais oublié que c'était la Saint-Valentin !

Il a éclaté de rire.

– Quand même... a-t-il dit avant de me conduire par les épaules jusqu'à la couverture.

Dessus se trouvaient un Thermos et une boîte de biscuits.

– Allonge-toi, m’a-t-il ordonné en étendant les jambes. C’est la pleine lune.

J’ai obtempéré et levé les yeux vers le ciel d’un noir d’encre et le disque blanc, étincelant de la lune. J’ai réprimé un frisson. Pas parce que j’avais froid, non, parce que j’étais heureuse. Conrad a rabattu un coin de la couverture sur moi.

– Tu as froid ? a-t-il voulu savoir, l’air inquiet.

J’ai secoué la tête. Il a dévissé le bouchon du Thermos et l’a rempli de liquide.

– Il n’est plus brûlant, mais ça te réchauffera peut-être un peu.

Je me suis redressée sur les coudes pour siroter la boisson. Du chocolat chaud. Enfin, tiède.

– Il n’est pas trop froid ? s’est-il enquis.

– Non, il est bon.

Nous nous sommes tous les deux rallongés et nous avons observé le ciel. Il y avait tant d’étoiles. La nuit était glaciale, pourtant je m’en fichais. Conrad m’a pris la main et s’en est servi pour désigner les constellations et relier les étoiles entre elles. Il m’a raconté l’histoire de la ceinture d’Orion et de Cassiopée. Je n’ai pas eu le cœur de lui avouer que je les connaissais déjà, depuis que mon père me les avait montrées, petite. J’adorais écouter Conrad, l’émerveillement mêlé de vénération dont sa voix était toujours empreinte lorsqu’il évoquait la nature et la science.

– Tu veux rentrer ? m’a-t-il demandé un peu plus tard.

Il réchauffait ma main entre les siennes.

– Pas avant qu’on ait vu une étoile filante.

– Ça pourrait bien ne pas arriver.

Je me suis pelotonnée contre lui avec bonheur.

– Ça m’est égal si on n’en voit pas. Je veux juste essayer.

Souriant, il a rétorqué :

– Tu savais que les astronomes appelaient ça de la « poussière cométaire » ?

– Poussière cométaire, ai-je répété, goûtant les syllabes sur ma langue. On dirait le nom d'un groupe de rock.

Conrad a soufflé sur ma main pour la réchauffer avant de la glisser dans la poche de son manteau.

– Ouais, en quelque sorte.

– Ce soir, c'est... Le ciel est...

Je cherchais le bon mot pour résumer ce que je ressentais, la beauté de ce spectacle.

– À observer les étoiles ainsi, allongée à côté de toi, j'ai l'impression de toucher du doigt l'immensité. L'infini.

– Je savais que tu comprendrais, a-t-il dit.

J'ai souri. Son visage était juste à côté du mien et je pouvais sentir la chaleur qui se dégageait de son corps. Si j'inclinais légèrement la tête, mes lèvres rencontreraient les siennes. Je n'ai pas bougé, pourtant. Sa proximité me suffisait.

– Parfois j'ai l'impression que je ne pourrai jamais faire confiance à une autre fille comme je te fais confiance, a-t-il lâché tout à coup.

Prise au dépourvu, j'ai tourné les yeux vers lui. Il ne me regardait pas, toujours concentré sur la voûte céleste.

Nous n'avons pas vu d'étoile filante, mais ça m'était bien égal. Avant de nous séparer, je lui ai dit :

– C'était un des meilleurs moments de ma vie.

– Moi aussi, a-t-il répondu.

Nous ignorions ce qui nous attendait alors. Nous n'étions que deux adolescents qui observaient le ciel par une froide nuit de février. Alors non, il ne m'a offert ni fleurs

ni chocolats. À la place, il m'a donné la lune et les étoiles. L'infini.

Chapitre cinquante-sept

Il a cogné une fois à la porte.

– C'est moi.

– Entre, lui ai-je dit.

J'étais assise sur mon lit. J'avais remis ma robe, les invités ne tarderaient pas à arriver.

Jeremiah a poussé le battant. Il portait sa chemise en lin et son bermuda beige. Il ne s'était pas encore rasé, mais il était habillé et son visage ne portait pas la moindre trace de coup, pas un bleu. J'y ai vu un bon signe.

Il a pris place à côté de moi, sur le lit.

– Ça ne porte pas malheur de se voir avant la cérémonie ? a-t-il demandé.

Le soulagement m'a envahie.

– Alors la cérémonie va bien avoir lieu ?

– On ne s'est pas faits beaux pour rien.

Il m'a embrassée sur la joue puis il a ajouté :

– Tu es magnifique, d'ailleurs.

– Où étais-tu ?

Il a changé de position avant de répondre :

– J'avais juste besoin de temps pour réfléchir. Je suis prêt maintenant.

Il s'est penché pour m'embrasser à nouveau, cette fois sur les lèvres. Je me suis reculée.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je te l'ai dit, tout est arrangé maintenant. On se marie, non ? Tu veux toujours m'épouser ?

Il avait beau adopter un ton léger, je percevais une pointe d'agressivité dans sa voix.

C'était la première fois.

– Est-ce qu'on pourrait au moins parler de ce qui s'est passé ?

– Je n'ai aucune envie d'en parler. Je ne veux même plus y penser.

– Eh bien moi, j'en ai envie. Et besoin. J'ai complètement flippé, Jer'. Tu as disparu sans un mot. Je ne savais même pas si tu reviendrais.

– Je suis là, non ? Je serai toujours là pour toi.

Il a encore voulu m'embrasser et, cette fois, je l'ai repoussé. Il s'est frotté le menton avant de se lever et de se mettre à arpenter la chambre.

– Je te veux entièrement, Belly. La moindre parcelle de toi. Mais tu continues à te dérober.

– À quoi tu fais référence, là ? Au sexe ?

– En partie. Il y a plus que ça. Ton coeur ne m'appartient pas entièrement. Sois honnête : j'ai raison, non ?

– Non !

– Tu crois que c'est facile pour moi de savoir que je ne suis qu'un second choix ? Que depuis toujours ça aurait dû être vous deux ?

– Tu n'es pas mon second choix ! Tu es le premier !

Il a secoué la tête.

– Non, je ne serai jamais le premier. Conrad passera toujours avant.

Il a abattu sa paume contre le mur et ajouté :

– Je pensais en être capable, je me trompais.

– Être capable de quoi ? M'épouser ?

Ma tête tournait comme une toupie ; tout à coup, je me suis surprise à parler très vite.

– D'accord, peut-être que tu as raison. La situation est trop compliquée dans l'immédiat. On ne va pas se marier aujourd'hui, on va juste s'installer dans cet appartement. L'appartement de Gary, celui que tu voulais. Ça me va. On peut emménager au second semestre, OK ?

Devant son silence, j'ai répété ma question, prise de panique subitement :

– OK, Jer' ?

– C'est impossible. À moins que tu puisses là, tout de suite, me regarder droit dans les yeux et me dire... que tu n'aimes plus Rad.

– Je t'aime, toi, Jer'.

– Ce n'est pas ce que je te demande. Je sais que tu m'aimes. Je veux savoir si tu l'aimes aussi.

Je voulais lui répondre non. J'ai ouvert la bouche. Pourquoi le mot refusait-il de sortir ? Pourquoi n'arrivais-je pas à dire ce qu'il avait besoin d'entendre ? Tout serait si simple si j'y parvenais. Un mot et ce serait terminé. Il était prêt à me pardonner et à tout oublier. Ça se lisait sur son visage : il avait juste besoin d'une réponse négative. Il m'épouserait si je prononçais ce petit mot. Une seule syllabe.

– Oui.

Il a retenu son souffle. Nous nous sommes dévisagés longuement, puis il a courbé la tête. Je me suis approchée de lui pour réduire la distance entre nous.

– Je crois... je crois que je l'aimerai toujours un peu. Il restera toujours dans mon coeur. Mais ce n'est pas lui que je choisis. C'est toi que je choisis, Jeremiah.

Toute ma vie j'avais eu l'impression de perdre ma liberté dès que Conrad entrait dans l'équation. À présent je savais que c'était faux. J'avais le choix. Je choisissais de m'éloigner de lui, ici et maintenant. Je choisissais Jeremiah. Je choisissais celui qui ne me laisserait jamais tomber.

Il gardait la tête baissée. En silence je l'ai imploré de me regarder, de me croire encore une fois. Il a fini par la redresser.

– Ça ne me suffit pas. Je ne veux pas seulement une part de toi. Je veux la totalité.

Mes yeux se sont embués de larmes. Il s'est dirigé vers la commode pour prendre la lettre de Susannah.

– Tu ne l'as pas encore ouverte.

– Je n'étais même pas sûre que tu reviendrais !

Il a promené ses doigts sur son pourtour, sans la quitter des yeux.

– J'en ai eu une, aussi. Sauf qu'elle ne m'était pas destinée. C'était celle de Rad. Ma mère a dû s'emmêler les pinceaux. Elle lui disait... elle disait qu'elle ne l'avait vu amoureux qu'une seule fois dans sa vie. De toi.

Il a rencontré mon regard avant de poursuivre :

– Je ne me placerai pas sur votre route. Je refuse de te servir d'excuse. Tu dois régler ça toute seule, sinon tu ne seras jamais capable de le laisser partir.

– Je l'ai déjà fait, ai-je chuchoté.

– Non, pas du tout. Le pire, c'est que je le savais et que je t'ai quand même demandé de m'épouser. Alors je suppose que j'ai aussi ma part de responsabilité, non ?

– Non.

Il ne m'entendait pas ; il a poursuivi :

– Il t'abandonnera, parce qu'il est comme ça. C'est dans sa nature.

Ces mots me hanteraient le restant de ma vie. Tout ce que Jeremiah m'a dit ce jour-là, le jour de notre mariage, m'habiterait. Je me rappellerais toujours les mots exacts et son expression au moment de les prononcer. La pitié et l'amertume. Je me haïssais d'être celle qui l'avait rendu amer – c'était un sentiment qu'il ignorait jusque-là.

J'ai posé ma paume sur sa joue. Il aurait pu écarter ma main, il aurait pu avoir un mouvement de recul. Il n'en a rien fait. Cette minuscule chose m'a appris ce que j'avais besoin de savoir : Jer' restait Jer' et rien ne pourrait changer ça.

– Je t'aime toujours, a-t-il dit.

À son intonation, j'ai compris que si je le désirais, il m'épouserait. En dépit de tout ce qui s'était passé.

Il arrive à chacun de vivre des moments cruciaux sans s'en rendre compte. Avec le recul, on peut observer : « Ce jour-là, ma vie a changé pour toujours », « Ce jour-là, je me suis retrouvé à un carrefour et je ne m'en suis pas aperçu. » À l'inverse, on a parfois conscience du poids de certaines décisions. On sait que, quoi qu'on fasse, il y aura des conséquences. Que sa vie peut prendre une direction ou l'autre.

C'était l'un de ces moments-là. Un moment capital. Il n'y en a jamais eu de plus crucial.

Finalement, il n'y a pas eu de pluie ce jour-là. Les copains de Jeremiah et mon frère avaient déménagé les tables, les chaises et les vases pour rien.

L'absence de mauvais temps n'a pas été la seule surprise de cette journée : Jeremiah et moi ne nous sommes pas mariés. Ça n'aurait pas été bien. Pour aucun de nous deux. Parfois je me demande si nous ne nous étions pas précipités dans ce projet de mariage pour nous prouver quelque chose, l'un à l'autre, ou peut-être même à nous-mêmes. Mais alors je me dis que non, que notre amour était sincère. Nous avons les meilleures intentions du monde. Simplement ça n'était pas écrit ainsi. Pour nous.

Quelques années plus tard

Ma si chère Belly,

À cet instant précis, je t'imagine le jour de ton mariage, rayonnante et ravissante, la plus jolie mariée qu'on ait jamais vue. Je te vois dans la trentaine, une jeune femme

qui a vécu des tas d'aventures et d'histoires d'amour. Je te vois au bras d'un homme solide et fiable et fort, un homme au regard doux. Je suis convaincue que ton futur époux est merveilleux, même s'il ne porte peut-être pas le nom de Fisher. Ah !

Tu sais que je ne t'aimerais pas davantage si tu étais issue de ma propre chair. Ma Belly. Ma fille de coeur. Te regarder grandir a été une des grandes joies de ma vie. Ma Belly qui avait tant de rêves... un chaton que tu pourrais appeler Margaret, des patins à roulettes arc-en-ciel, du bain moussant comestible ! Un garçon qui t'embrasserait comme Rhett embrassait Scarlett. J'espère que tu l'as trouvé, ma chérie.

Sois heureuse. Soyez bons l'un envers l'autre.

Avec tout mon amour, pour toujours,

Susannah

Oh, Susannah ! Si tu pouvais nous voir...

Tu avais raison, à deux ou trois détails près. Je n'ai pas encore trente ans, mais vingt-trois, presque vingt-quatre. Après notre rupture, Jeremiah est retourné vivre dans sa fraternité et je me suis finalement installée avec Anika. J'ai passé ma troisième année d'université à l'étranger. En Espagne, où j'ai vécu des tas et des tas d'aventures.

C'est là-bas qu'il m'a envoyé sa première lettre. Une vraie, manuscrite, pas un mail.

Je ne lui ai pas répondu, pas immédiatement ; d'autres ont suivi, une par mois.

Quand je l'ai revu, une autre année s'était écoulée : c'était le jour de la remise de mon diplôme. J'ai tout de suite su.

Mon futur époux est gentil, bon et fort, tel que tu l'imaginais. En revanche, il ne m'embrasse pas comme Rhett embrassait Scarlett. Il m'embrasse mieux encore. Et tu avais vu juste sur un autre point. Il porte le nom de Fisher.

J'ai choisi ma robe avec ma mère – blanc cassé, avec des manches bouffantes en

dentelle et le dos dénudé. Mes cheveux, que nous avons passé une heure à fixer, s'échappent déjà de mon chignon sur le côté, et de longues mèches humides me tombent dans les yeux tandis que nous courons vers la voiture sous une pluie battante. Il y a des ballons tout autour de nous. Je suis pieds nus et je me protège la tête avec sa veste grise. Il a les mains prises par mes chaussures à talons (d'une hauteur très raisonnable !). Il me précède pour ouvrir la portière.

Nous venons de nous dire oui.

– Tu es sûre ? me demande-t-il.

– Non, dis-je en montant.

Tout le monde nous attendra dans la salle. Nous ne devrions pas les faire attendre.

En même temps, ils ne risquent pas de commencer en notre absence, c'est à nous d'ouvrir le bal. Sur *Stay*, de Maurice Williams et les Zodiacs.

Par la vitre j'aperçois Jer', de l'autre côté de la pelouse. Il a un bras passé autour des épaules de sa cavalière, et nos regards se croisent. Il m'adresse un petit signe de la main. Je le lui rends avant de lui envoyer un baiser. Il me sourit puis se tourne vers sa compagne.

Conrad se glisse derrière le volant. Sa chemise blanche est tellement mouillée que je vois sa peau à travers. Il tremble. Il me prend la main, entrelace nos doigts et les porte à ses lèvres.

– Alors allons-y. On est déjà trempés de toute façon.

Il met le contact et nous démarrons. Direction l'océan. Nous ne nous lâchons pas la main du trajet. La plage étant déserte, nous nous garons directement sur le sable. Il continue à pleuvoir des trombes. Je sors de la voiture, remonte ma jupe et lance :

– Prêt ?

Il roule le bas de son pantalon, puis me saisit la main.

– Prêt.

Nous courons vers l'eau, ralentis par le sable, hurlant et criant tels des gamins. À la dernière seconde, il me soulève dans ses bras comme si nous allions franchir le seuil de notre maison.

– Je te préviens, si tu as l'intention de faire un lancer de Belly, tu plonges avec moi, lui dis-je, les bras noués autour de son cou.

– Je te suivrai n'importe où, rétorque-t-il en pénétrant dans l'océan.

C'est notre commencement, le moment où l'histoire devient réalité. Nous sommes mariés. Nous sommes l'infini. Conrad et moi. Le premier garçon à m'avoir fait danser un slow, le premier à m'avoir fait pleurer. Conrad, mon premier amour.

Bonus

Les lettres de Conrad

Même maintenant, après toutes ces années, il m'arrive encore de lire les lettres que Conrad m'a envoyées quand j'étudiais en Espagne. Une fois de temps en temps, je les prends toutes, m'assieds et lis chacune d'elles. Je les connais toutes par coeur, mais elles me touchent toujours, elles me font ressentir toutes les émotions de ces moments à nouveau... De penser à cette période où nous étions très jeunes et très éloignés l'un de l'autre, et que malgré tout, nous retrouvions encore le chemin pour aller vers l'autre.

Chère Belly,

Tout d'abord, je ne sais même pas si je devrais t'écrire, si cela est permis. J'espère que c'est permis. J'espère que tu ne jetteras pas ceci sans même ouvrir la boîte, parce que si tu le fais, tu laisseras passer quelque chose de très important. Eh bien, quelque chose qui était autrefois très important. Pour toi.

Je passé chez toi pour réparer l'ordinateur de ta mère. Je suis allé dans ta chambre pour utiliser l'imprimante et j'ai vu Diabolo Menthe assis sur l'étagère, semblant incroyablement pathétique. Tu te souviens de lui ? L'ours blanc qui porte des lunettes et une écharpe très élégante ? Je l'ai gagné pour toi au lancer des anneaux. Tu te souviens comment tu avais l'habitude de passer devant ce jeu et regarder fixement les ours blancs parce que tu en voulais tellement un ? J'ai probablement dépensé trente ou quarante dollars pour essayer de gagner ce foutu ours.

Apparemment, tu n'as pas tenu compte de ce fait quand tu l'as laissé derrière. Il se sent perdu sans toi. Je suis sérieux, c'est ce qu'il m'a dit. Pathétique, n'est-ce pas ?

Alors, le voilà. Sois gentille avec lui, veux tu ?

Conrad

Chère Belly,

C'est bizarre de t'écrire comme ça. Je pense que la dernière fois que j'ai écrit une lettre à quelqu'un, c'était une carte de remerciements pour ma grand-mère. Pour m'avoir donné de l'argent pour l'obtention de mon diplôme. Je pense. Ma mère était accro aux cartes de remerciements. Oh, à propos, tu es la bienvenue pour Diabolo Menthe. Laurel m'a dit que tu as dit merci. Wow, j'espérais une carte de remerciement, mais je suppose que nous ne pouvons pas tous être aussi polis que moi. Haha.

Je devrais travailler sur ma chimie, mais je préfère te parler. Laurel dit que ton espagnol s'améliore. Elle m'a dit que tu t'étais perdue l'autre jour en essayant d'aller t'acheter des bonbons sûrs. Des bonbons sûrs ? Vraiment ? Tu es trop adulte pour Diabolo Menthe, mais pas pour des bonbons sûrs, hein ?

Voici le plus grand sac que j'ai pu trouver. C'est le format économique. La prochaine fois que je te vois, je suis sûr que tu seras édentée. Mais heureuse. J'espère vraiment que tu es heureuse.

Conrad

Chère Belly,

Jusqu'à présent, je t'ai écrit deux lettres et tu m'en as écrit, eh bien, aucune... ce qui est excellent. Allez ce n'est rien, et n'hésite pas à ne pas m'écrire en retour.

Sérieusement, ne te sens pas obligée à quoi que ce soit. Même si je t'ai envoyé deux lettres écrites à la main et deux cadeaux. Mais sérieusement, ne me réponds pas. Je suis sérieux. C'est mieux ainsi. J'aime entendre les nouvelles données par Laurel.

En parlant de nouvelles, elle m'a dit que tu as rencontré un mec espagnol nommé Benito, et qu'il utilise un scooter comme moyen de transport. Vraiment, Belly ? Un gars nommé Benito avec un scooter ? Il porte probablement un pantalon en cuir et a une longue queue-de-cheval filandreuse. Je ne veux même pas le savoir. Ne me dis

rien. Il ressemble probablement à un mannequin, pèse 100 livres et t'écrit de la poésie en espagnol. Je ne sais pas ce que tu vois dans un gars comme ça, mais je ne sais pas ce que tu as vu en moi non plus, alors je suppose que les goûts ne se discutent pas, n'est-ce-pas ?

N'oublie pas, ne me réponds pas.

Conrad

Chère Belly,

Tu ne m'as pas répondu. J'ai pensé à coup sûr que toi, toi qui avais l'habitude de faire le contraire de ce qu'on te dit, tu allais me répondre. Mais maintenant, tu sembles... sage. Actuellement, je ne suis pas en train de me rappeler ce moment quand tu as essayé de préparer le contenu d'une boîte de pommes de terre au gratin et que tu as oublié de mettre le fromage ?

En parlant de pommes de terre au gratin, ta mère en a préparé pour Thanksgiving.

Laurel nous a invités à dîner : mon père, Jer' et moi. Je n'étais pas si sûr si Jer' viendrait, mais il est venu. C'était étrange comme l'enfer. Mais alors, Steven a mis la chaîne sur le football et nous nous sommes tous assis pour le regarder et c'était mieux ainsi. Pendant la soirée, Jer' m'a demandé si j'avais reçu des nouvelles de toi et j'ai dit non. Il a dit que vous aviez chatté en ligne l'autre soir. Il a dit que tu t'es fait couper les cheveux plus courts et que cela te fait paraître plus vieille, plus mature.

Alors Laurel nous a montré des photos de quand elle est allée te visiter. Je veux y aller un jour. J'ai entendu dire que tu ne traînais plus avec ce gars, Benito. Ne va pas dire que je ne t'ai pas prévenue...

À propos, tu as bonne mine. Tes cheveux. Je ne pense pas qu'ils te font paraître plus vieille. Plus jeune, plutôt.

Je pourrais aussi bien être complètement honnête ici, parce que qui sait si tu lis ceci...

tu pourrais avoir jeté cette lettre sans l'ouvrir, ce qui est ton droit. Mais j'irai en avant et te le dirai : ça m'a tué un peu que Jer' t'a vue, t'a parlé.

Mais je ne pense pas qu'il me déteste encore, ce qui est la chose la plus importante. Aussi, au cas où je n'ai pas précisé. Je pense beaucoup à toi. Tu es à peu près tout ce que je pense. Juste pour que ce soit clair.

Conrad

Chère Belly,

C'est Noël ici. Je suppose que c'est Noël là où tu es aussi. Je suis allé à la maison de Cousins pendant quelques jours. Je n'arrêtais pas de penser que si je me retournais, je verrais ton visage marqué de bretzels au chocolat, ou te voir arriver dans le salon dans ces horribles pantalons de pyjama avec des guis dessus. Je parie que c'est ma mère qui te les a achetés. Elle avait l'habitude d'acheter, à moi et Jer', des chandails semblables à Noël. Il y a un horrible portrait de famille de nous tous avec des noeuds papillon de rennes rouges. C'est essentiellement d'une tache sur l'humanité. Je l'ai caché dans le grenier, une nuit, et personne ne l'a plus revu depuis. Si tu as été une très bonne fille cette année, peut-être que je te le montrerai quand tu reviendras.

Mon cadeau pour toi.

Tu sais ce que tu pourrais me donner ? Une lettre en retour. Merde, je prendrai même une carte postale. Ou un e-mail. N'importe quoi. Je veux recevoir des nouvelles de toi.

Je veux savoir comment tu vas, ce que tu fais.

Quand tu recevras ceci, Noël sera passé – j'espère que c'était un agréable Joyeux Noël, Belly. Tu te souviens de l'année dernière ? Toi et moi à la maison d'été ? Le meilleur Noël de ma vie.

Avec amour,

Conrad

Cher Conrad,

Quand je rentrerai à la maison au printemps prochain, tu feras mieux de me montrer ce portrait de famille. Ne t'avise pas d'essayer de t'en sortir. Oh, et je le prendrai avec moi, puisque c'est mon cadeau. Et oui, je me souviens. Bien sûr que je me souviens. Ç'a été aussi mon meilleur Noël, aussi.

Réponds-moi bientôt,

Belly

Pendant des années, il l'a gardée dans son portefeuille, froissée en un million de petits plis. Il a dit qu'elle lui a permis de continuer. Garder espoir. Il a dit qu'il voulait la garder avec lui pour toujours, mais je lui ai dit que nous devrions garder ces lettres ensemble, là où elles doivent être. Et il m'a vraiment montré le portrait de famille. Il est accroché dans notre salon.

Conrad

Ce matin-là, c'est Steven qui m'a réveillé en me secouant.

– Tu as vu Jer' ?

– Il y a encore trois secondes je dormais, ai-je marmonné, les paupières toujours closes. Comment je l'aurais vu ?

Steven m'a lâché pour s'asseoir sur mon lit.

– Ton frangin s'est tiré, mec. Impossible de mettre la main dessus, et il a laissé son portable. Qu'est-ce que vous avez foutu hier soir ?

Je me suis aussitôt assis. Belly avait dû lui parler. Bordel.

– Aucune idée, ai-je répondu en me frottant les yeux.

– Comment on va faire ?

Tout était de ma faute. Je suis sorti de mon lit.

– Reste ici, je me charge de le retrouver. Ne dis rien à Belly.

Visiblement soulagé, il a lâché :

– Ça me paraît un bon plan. Mais tu ne crois pas qu'il vaut mieux prévenir Belly ? On n'a pas trois mille ans avant le mariage. Je ne voudrais pas qu'elle se prépare pour rien.

– Dans une heure, si je ne suis pas de retour, tu lui parles.

J'ai troqué mon tee-shirt contre la chemise en lin blanc que Jer' nous avait fait acheter.

– Tu vas le chercher où ? Je devrais peut-être t'accompagner...

– Non, Steven, reste ici et occupe-toi d'elle. Je vais le trouver.

– Tu sais où il est alors ?

– Je pense, oui.

En réalité je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où ce trouduc pouvait bien être

allé. Je savais seulement que je devais arranger la situation. Au moment où je

partais, Laurel m'a arrêté.

– Tu as vu Jer' ? Je dois lui remettre quelque chose.

– Il est sorti chercher un truc pour le mariage. Je vais le rejoindre, je lui donnerai de ta part.

Elle m'a tendu une enveloppe. Je l'ai aussitôt reconnue. Le papier à lettres de ma mère. De son écriture ronde, elle avait inscrit le nom de Jer' dessus. Avec un sourire, Laurel a ajouté :

– Le hasard fait bien les choses, c'est mieux que ça vienne de toi. Beck l'aurait voulu, tu ne crois pas ?

– Ouais, tu as raison.

Hors de question que je revienne sans lui.

Dès que j'ai franchi le seuil, j'ai couru à ma voiture et démarré en trombe. J'ai commencé par la jetée, puis l'endroit où on faisait du skate petits, la salle de sport, le snack où on s'arrêtait chaque fois qu'on arrivait ici pour les vacances. Il avait toujours raffolé de leurs milk-shakes à la fraise. Il n'était nulle part. J'ai sillonné le parking du centre commercial. Aucune trace de sa voiture ou de lui. Je ne l'avais pas trouvé et l'heure était presque déjà écoulée. J'étais foutu. Steven allait parler à Belly et, une fois de plus, j'aurais réussi à lui gâcher la vie de façon magistrale. Et si Jer' avait définitivement quitté Cousins ? Il avait peut-être gagné Boston à l'heure qu'il était...

Si seulement je pouvais avoir une révélation tout à coup, une vision de l'endroit où il était. Après tout, on était frères, non ? Malheureusement, la télépathie ne marchait pas entre nous et je devais me contenter de passer en revue la liste des lieux que nous avions déjà visités ensemble. Comment réagissait Jeremiah quand il était

contrarié ? Il courait dans les jupons de notre mère. Sa tombe se trouvait à Boston, mais à Cousins elle était partout. Soudain ça a fait tilt dans mon esprit : la roseraie. Jer' avait très bien pu se réfugier dans le jardin du refuge pour femmes battues. Ça valait le coup de passer voir. J'ai appelé Steven en route.

– Je crois savoir où il est. Ne dis rien à Belly pour le moment.

– D'accord. Mais si je n'ai pas de nouvelles d'ici trente minutes, je la mets au courant. Dans tous les cas, à son retour, je lui fais la tête au carré, à Jer'.

Nous avons raccroché au moment où je pénétrais sur le parking du refuge. J'ai aussitôt repéré sa voiture. Un mélange de soulagement intense et de terreur m'a envahi. Que pouvais-je bien lui dire après la pagaille que j'avais semée ?

Jeremiah était assis sur un banc devant le parterre, la tête dans les mains. Il ne s'était pas changé depuis la veille. Il s'est redressé d'un coup en m'entendant approcher.

– Je te préviens, mec, ne fais pas un pas de plus.

Je ne me suis pas arrêté avant d'être juste devant lui.

– Rentre à la maison avec moi, Jer'.

– Dans tes rêves !

– Tu es censé te marier dans deux heures. On n'a pas le temps de régler ça maintenant. Alors balance-moi ton poing dans la tronche, ça te fera du bien.

J'ai essayé de lui prendre le bras, et il m'a repoussé.

– Non, c'est à toi que ça ferait du bien. Et tu ne le mérites pas. Même si, après le merdier que tu as créé, je devrais te réduire en bouillie.

– Alors vas-y, ne te gêne pas. Et ensuite on rentre. Belly t'attend. Tu ne peux pas la faire poireauter le jour de son mariage.

– La ferme ! a-t-il hurlé en me sautant au cou. Je t'interdis de me parler d'elle !

– Allez, Jer', s'il te plaît. Je t'en supplie.

– Pourquoi ? Parce que tu l’aimes encore, c’est ça ?

Il ne m’a pas laissé le temps de répondre.

– Ce que je voudrais comprendre c’est pourquoi, puisque tu avais encore des sentiments pour elle, tu m’as donné ton feu vert, hein ? J’ai été réglo, je n’ai rien fait dans ton dos. Je t’ai posé la question en face et tu m’as dit que c’était terminé entre vous.

– Tu n’avais pas vraiment attendu ma permission pour l’embrasser. Tu te souviens que je vous ai surpris dans la voiture ? Oui, je t’ai donné mon feu vert, parce que je pensais que tu saurais t’occuper d’elle et la traiter comme elle le méritait. Pas que tu la tromperais au Mexique. C’est peut-être à moi de te demander si tu l’aimes ou pas. À la seconde où le dernier mot a franchi mes lèvres, le poing de Jeremiah s’est écrasé contre mon visage. La violence du coup a été telle que j’ai eu l’impression de m’être pris une vague de trois mètres en pleine face. Je n’entendais plus que le bourdonnement dans mes oreilles.

– Bien, ai-je soufflé. On peut dégager maintenant ?

Il m’a décoché un second coup. Cette fois j’ai basculé à terre.

– Ferme-la ! a-t-il hurlé. De quel droit tu nous compares ? Je l’ai toujours aimée. Pas toi. Tu l’as traitée comme une moins que rien. Combien de fois tu l’as laissée tomber, mec ? Tu n’es qu’un lâche. Regarde-toi, tu es incapable de me l’avouer en face.

Haletant, j’ai craché un filet de sang avant de rétorquer :

– Bien, tu veux l’entendre ? Je l’aime. Je le reconnais. Parfois... parfois j’ai l’impression que je ne pourrai jamais être avec une autre fille qu’elle. Mais c’est toi qu’elle a choisi, Jer’. C’est toi qu’elle veut épouser. Pas moi.

J’ai sorti l’enveloppe de ma poche, je me suis relevé et l’ai plaquée contre son torse.

– Lis cette lettre. Maman te l’a écrite. Pour le jour de ton mariage.

La gorge serrée, il a déchiré l'enveloppe. Je l'ai observé pendant qu'il parcourait la lettre, convaincu que ma mère aurait les bons mots. Elle avait toujours su parler à Jeremiah. Des larmes ont roulé sur ses joues pendant qu'il découvrait le message et je me suis détourné.

– Je rentre, a-t-il fini par lâcher. Sans toi. Tu n'es plus mon frère. Tu es mort à mes yeux. Je ne veux pas de toi à mon mariage. Je ne veux pas de toi dans ma vie. Je veux que tu disparaisses.

– Jer'...

– J'espère que tu lui as dit tout ce que tu voulais lui dire. Parce que tu ne la reverras plus jamais. Ni moi. C'est terminé. Toi et moi, c'est terminé.

En me tendant la lettre, il a ajouté :

– Elle est pour toi, pas pour moi.

Puis il s'est éloigné. Je me suis assis sur le banc et j'ai déplié la feuille jaune citron.

« *Cher Conrad...* » Je me suis mis à pleurer à mon tour.

Chapitre cinquante-cinq

Par ma fenêtre j'apercevais au loin un groupe de gosses avec des seaux en plastique et des pelles, qui creusaient le sable à la recherche de crabes.

Jer' et moi le faisons aussi, petits. Je me souviens d'une fois en particulier, l'année de mes huit ans, je crois – Jeremiah en avait donc neuf. Nous avons chassé les crabes tout l'après-midi ; même lorsque Conrad et Steven étaient passés pour emmener Jeremiah, il avait préféré rester. Ils lui ont dit :

– On prend nos vélos pour aller louer un jeu vidéo en ville. Si tu ne nous accompagnes pas, tu n'auras pas le droit d'y jouer ce soir.

– Vas-y, si tu veux, ai-je lancé piteusement (je croyais connaître son choix : qui préférerait de vieux crabes à un nouveau jeu vidéo ?).

Il a hésité puis répondu :

– Je m’en fiche.

Et il est resté.

Je me suis sentie coupable mais aussi victorieuse ; Jeremiah m’avait choisie, moi. On pouvait me faire passer avant quelqu’un d’autre.

Nous avons continué jusqu’à la tombée de la nuit. Après avoir établi notre tableau de chasse, nous avons relâché les crabes. Nous les avons regardés se tortiller dans le sable et retrouver, d’instinct, leur chemin. Ils auraient pu rentrer chez eux les yeux fermés.

Ce soir-là, Conrad et Steven se sont amusés avec leur nouveau jeu. Jeremiah les a observés. Il n’a pas demandé s’il pouvait jouer, même si je voyais bien qu’il en crevait d’envie.

C’est cette image que je garderai de lui, toujours.

On a frappé à ma porte.

– Taylor, j’ai encore besoin de rester seule, ai-je lancé en me retournant.

Ce n’était pas elle, c’était Conrad. Il avait l’air éreinté. Sa chemise en lin blanc était chiffonnée, comme son short. En l’examinant plus attentivement, j’ai constaté que ses yeux étaient injectés de sang et j’ai remarqué qu’un bleu était en train d’apparaître sur sa joue.

– Que s’est-il passé ? me suis-je écriée tout en me précipitant vers lui. Vous vous êtes battus ?

Il a secoué la tête.

– Tu ne devrais pas être là, ai-je ajouté avant de reculer. Jeremiah va monter d’une minute à l’autre.

– Je sais, je devais juste te dire quelque chose.

Je lui ai tourné le dos pour regagner la fenêtre.

– Tu en as déjà dit beaucoup trop, ai-je rétorqué. Va-t'en.

Je l'ai entendu appuyer sur la poignée, puis refermer la porte. Alors que je croyais qu'il était parti, il a lancé :

– Tu te rappelles l'infini ?

J'ai lentement pivoté sur les talons.

– Pourquoi ?

– Attrape !

J'ai récupéré l'objet qu'il venait de me lancer : un collier en argent. Je l'ai regardé pendre au bout de mes doigts. Le pendentif qui représentait le symbole de l'infini. Il ne brillait plus autant qu'avant et avait pris une teinte cuivrée. Mais je me le rappelais, bien sûr que je me le rappelais.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu le sais très bien, a-t-il riposté.

– Non, désolée.

Je sentais qu'il était à la fois blessé et énervé.

– Parfait, dans ce cas je vais te rafraîchir la mémoire. Je t'ai acheté ce collier pour ton anniversaire.

Mon anniversaire.

Celui de mes seize ans, forcément. C'était la seule année où il avait oublié mon cadeau – le dernier été que nous avons tous passé ensemble à Cousins, avec Susannah. Un an plus tard, lorsque Conrad avait disparu et que Jeremiah m'avait demandé de retrouver sa trace avec lui, j'avais découvert ce collier dans le tiroir de son bureau à la fac. Je l'avais gardé parce que je savais qu'il m'était destiné. Plus tard, il l'avait récupéré. Je n'avais jamais appris quand il l'avait acheté ni pour quelle

occasion. Je savais seulement qu'il était pour moi. Comprendre maintenant qu'il s'agissait de mon cadeau d'anniversaire m'a atteint au dernier endroit où je voulais qu'il m'atteigne. En plein coeur.

Je lui ai pris la main et j'ai déposé le collier dans sa paume.

– Je suis désolée.

Il me l'a tendu avant de dire, tout bas :

– Il t'appartient, depuis toujours. J'avais trop peur de te l'offrir à l'époque.

Considère-le comme un cadeau d'anniversaire en avance. Ou en retard. Fais-en ce que tu veux. Je... Simplement il n'a plus sa place dans mes affaires.

Je l'ai accepté en hochant la tête.

– Je suis désolé d'avoir tout bousillé. Je t'ai encore blessée et j'en suis sincèrement navré. À un point que tu n'imagines pas. Je ne veux plus jamais que ça se reproduise, alors... je ne vais pas rester au mariage. Je m'en vais tout de suite. On ne se reverra pas avant très longtemps. C'est sans doute mieux. Être près de toi, ça fait trop mal.

Et Jer'...

Conrad s'est raclé la gorge et a reculé pour mettre de la distance entre nous.

– C'est lui qui a besoin de toi.

Je me suis mordu la lèvre pour ne pas pleurer. D'une voix cassée, il a ajouté :

– Je veux juste que tu saches que, malgré tout ce qui est arrivé, je trouve que ça en valait la peine. Être avec toi, t'aimer. Ça en valait la peine... Je vous souhaite le meilleur, à tous les deux. Veillez bien l'un sur l'autre.

J'ai dû bâillonner mon instinct, qui me dictait de tendre la main pour toucher le bleu qui fleurissait sur sa joue. Conrad n'aurait pas voulu de ce geste de tendresse, je le connaissais assez pour le savoir.

Il est venu déposer un baiser sur mon front et, avant qu'il s'écarte, j'ai fermé les yeux

et je me suis concentrée de toutes mes forces pour retenir cet instant. Je tenais à conserver ce souvenir précis de lui, ses bras bronzés qui tranchaient sur la chemise blanche, ses cheveux coupés un peu trop court sur le devant. Même le bleu sur sa joue, dont j'étais d'une certaine façon responsable.

Puis il a disparu.

À ce moment, la simple idée que nous ne nous reverrions peut-être jamais m'a paru pire que la mort. J'aurais voulu me lancer à ses trousses. Lui parler, tout lui dire. « Ne t'en va pas. S'il te plaît, ne me quitte pas. S'il te plaît, reste toujours près de moi pour que je puisse au moins te voir. »

Cet adieu avait quelque chose de définitif. À chacune de nos séparations précédentes, j'avais toujours cru que nous nous retrouverions. Que, peu importaient les circonstances, nous resterions liés, par notre histoire, par cette maison de vacances. Mais aujourd'hui, cette rupture était irrévocable. Je ne le reverrais jamais ou, quand je le ferais, les choses seraient différentes, il y aurait une montagne entre nous.

Je sentais dans ma chair que cette fois-là était particulière. J'avais enfin fait mon choix, et lui aussi. Il me libérait. J'étais soulagée, ainsi que je l'avais prévu. Ce que je n'avais pas prévu en revanche, c'est que j'éprouverais une telle tristesse.

Adieu, Conrad. Bye bye, Birdie.

Chapitre cinquante-six

C'était le jour de la Saint-Valentin. J'avais seize ans, et lui dix-huit. Elle tombait un jeudi cette année-là, et Conrad avait cours jusqu'à dix-neuf heures ; je savais donc qu'on ne se verrait pas. Nous avions évoqué la possibilité de nous retrouver le samedi, peut-être pour voir un film, mais aucun de nous n'avait mentionné la Saint-Valentin. De toute façon, les fleurs et les chocolats en forme de coeur, ce n'était pas

son truc. Et ça n'avait aucune importance, parce que ce n'était pas non plus le mien.

Contrairement à Taylor.

Au lycée, les élèves du cours de théâtre avaient distribué, en fin de matinée, des roses achetées au cours de la semaine précédente. Ils pouvaient les destiner à qui ils voulaient. En seconde, comme nous n'avions, ni Taylor ni moi, de copain, nous nous en étions envoyée chacune une, en secret. Cette année-là, son mec, Davis, lui avait fait porter une douzaine de roses roses et lui avait offert un bandeau à cheveux rouge sur lequel elle lorgnait depuis un moment. Elle ne l'avait pas quitté de la journée.

Je faisais mes devoirs dans ma chambre, lorsque j'ai reçu un texto de Conrad qui disait : « *Regarde par ta fenêtre.* » Je me suis levée, pensant qu'il y avait une pluie d'étoiles filantes – il n'en loupait jamais une. Et c'est lui que j'ai découvert, assis sur une couverture dans le jardinet devant chez moi, agitant la main. J'ai étouffé un cri de surprise. Je n'en croyais pas mes yeux. Dès que j'ai repris mes esprits, j'ai glissé mes pieds dans mes baskets, enfilé ma doudoune sur mon pyjama et dévalé l'escalier si vite que j'ai failli tomber. J'ai quasiment sauté les marches du perron pour atterrir dans ses bras.

– Je n'en reviens pas que tu sois là !

Je ne pouvais pas le lâcher.

– J'ai pris la route dès la fin des cours. Surprise ?

– Tu n'imagines pas ! J'étais persuadée que tu avais oublié que c'était la Saint-Valentin !

Il a éclaté de rire.

– Quand même... a-t-il dit avant de me conduire par les épaules jusqu'à la couverture.

Dessus se trouvaient un Thermos et une boîte de biscuits.

– Allonge-toi, m’a-t-il ordonné en étendant les jambes. C’est la pleine lune.

J’ai obtempéré et levé les yeux vers le ciel d’un noir d’encre et le disque blanc, étincelant de la lune. J’ai réprimé un frisson. Pas parce que j’avais froid, non, parce que j’étais heureuse. Conrad a rabattu un coin de la couverture sur moi.

– Tu as froid ? a-t-il voulu savoir, l’air inquiet.

J’ai secoué la tête. Il a dévissé le bouchon du Thermos et l’a rempli de liquide.

– Il n’est plus brûlant, mais ça te réchauffera peut-être un peu.

Je me suis redressée sur les coudes pour siroter la boisson. Du chocolat chaud. Enfin, tiède.

– Il n’est pas trop froid ? s’est-il enquis.

– Non, il est bon.

Nous nous sommes tous les deux rallongés et nous avons observé le ciel. Il y avait tant d’étoiles. La nuit était glaciale, pourtant je m’en fichais. Conrad m’a pris la main et s’en est servi pour désigner les constellations et relier les étoiles entre elles. Il m’a raconté l’histoire de la ceinture d’Orion et de Cassiopée. Je n’ai pas eu le cœur de lui avouer que je les connaissais déjà, depuis que mon père me les avait montrées, petite. J’adorais écouter Conrad, l’émerveillement mêlé de vénération dont sa voix était toujours empreinte lorsqu’il évoquait la nature et la science.

– Tu veux rentrer ? m’a-t-il demandé un peu plus tard.

Il réchauffait ma main entre les siennes.

– Pas avant qu’on ait vu une étoile filante.

– Ça pourrait bien ne pas arriver.

Je me suis pelotonnée contre lui avec bonheur.

– Ça m’est égal si on n’en voit pas. Je veux juste essayer.

Souriant, il a rétorqué :

– Tu savais que les astronomes appelaient ça de la « poussière cométaire » ?

– Poussière cométaire, ai-je répété, goûtant les syllabes sur ma langue. On dirait le nom d'un groupe de rock.

Conrad a soufflé sur ma main pour la réchauffer avant de la glisser dans la poche de son manteau.

– Ouais, en quelque sorte.

– Ce soir, c'est... Le ciel est...

Je cherchais le bon mot pour résumer ce que je ressentais, la beauté de ce spectacle.

– À observer les étoiles ainsi, allongée à côté de toi, j'ai l'impression de toucher du doigt l'immensité. L'infini.

– Je savais que tu comprendrais, a-t-il dit.

J'ai souri. Son visage était juste à côté du mien et je pouvais sentir la chaleur qui se dégageait de son corps. Si j'inclinais légèrement la tête, mes lèvres rencontreraient les siennes. Je n'ai pas bougé, pourtant. Sa proximité me suffisait.

– Parfois j'ai l'impression que je ne pourrai jamais faire confiance à une autre fille comme je te fais confiance, a-t-il lâché tout à coup.

Prise au dépourvu, j'ai tourné les yeux vers lui. Il ne me regardait pas, toujours concentré sur la voûte céleste.

Nous n'avons pas vu d'étoile filante, mais ça m'était bien égal. Avant de nous séparer, je lui ai dit :

– C'était un des meilleurs moments de ma vie.

– Moi aussi, a-t-il répondu.

Nous ignorions ce qui nous attendait alors. Nous n'étions que deux adolescents qui observaient le ciel par une froide nuit de février. Alors non, il ne m'a offert ni fleurs

ni chocolats. À la place, il m'a donné la lune et les étoiles. L'infini.

Chapitre cinquante-sept

Il a cogné une fois à la porte.

– C'est moi.

– Entre, lui ai-je dit.

J'étais assise sur mon lit. J'avais remis ma robe, les invités ne tarderaient pas à arriver.

Jeremiah a poussé le battant. Il portait sa chemise en lin et son bermuda beige. Il ne s'était pas encore rasé, mais il était habillé et son visage ne portait pas la moindre trace de coup, pas un bleu. J'y ai vu un bon signe.

Il a pris place à côté de moi, sur le lit.

– Ça ne porte pas malheur de se voir avant la cérémonie ? a-t-il demandé.

Le soulagement m'a envahie.

– Alors la cérémonie va bien avoir lieu ?

– On ne s'est pas faits beaux pour rien.

Il m'a embrassée sur la joue puis il a ajouté :

– Tu es magnifique, d'ailleurs.

– Où étais-tu ?

Il a changé de position avant de répondre :

– J'avais juste besoin de temps pour réfléchir. Je suis prêt maintenant.

Il s'est penché pour m'embrasser à nouveau, cette fois sur les lèvres. Je me suis reculée.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je te l'ai dit, tout est arrangé maintenant. On se marie, non ? Tu veux toujours m'épouser ?

Il avait beau adopter un ton léger, je percevais une pointe d'agressivité dans sa voix.

C'était la première fois.

– Est-ce qu'on pourrait au moins parler de ce qui s'est passé ?

– Je n'ai aucune envie d'en parler. Je ne veux même plus y penser.

– Eh bien moi, j'en ai envie. Et besoin. J'ai complètement flippé, Jer'. Tu as disparu sans un mot. Je ne savais même pas si tu reviendrais.

– Je suis là, non ? Je serai toujours là pour toi.

Il a encore voulu m'embrasser et, cette fois, je l'ai repoussé. Il s'est frotté le menton avant de se lever et de se mettre à arpenter la chambre.

– Je te veux entièrement, Belly. La moindre parcelle de toi. Mais tu continues à te dérober.

– À quoi tu fais référence, là ? Au sexe ?

– En partie. Il y a plus que ça. Ton cœur ne m'appartient pas entièrement. Sois honnête : j'ai raison, non ?

– Non !

– Tu crois que c'est facile pour moi de savoir que je ne suis qu'un second choix ? Que depuis toujours ça aurait dû être vous deux ?

– Tu n'es pas mon second choix ! Tu es le premier !

Il a secoué la tête.

– Non, je ne serai jamais le premier. Conrad passera toujours avant.

Il a abattu sa paume contre le mur et ajouté :

– Je pensais en être capable, je me trompais.

– Être capable de quoi ? M'épouser ?

Ma tête tournait comme une toupie ; tout à coup, je me suis surprise à parler très vite.

– D'accord, peut-être que tu as raison. La situation est trop compliquée dans l'immédiat. On ne va pas se marier aujourd'hui, on va juste s'installer dans cet appartement. L'appartement de Gary, celui que tu voulais. Ça me va. On peut emménager au second semestre, OK ?

Devant son silence, j'ai répété ma question, prise de panique subitement :

– OK, Jer' ?

– C'est impossible. À moins que tu puisses là, tout de suite, me regarder droit dans les yeux et me dire... que tu n'aimes plus Rad.

– Je t'aime, toi, Jer'.

– Ce n'est pas ce que je te demande. Je sais que tu m'aimes. Je veux savoir si tu l'aimes aussi.

Je voulais lui répondre non. J'ai ouvert la bouche. Pourquoi le mot refusait-il de sortir ? Pourquoi n'arrivais-je pas à dire ce qu'il avait besoin d'entendre ? Tout serait si simple si j'y parvenais. Un mot et ce serait terminé. Il était prêt à me pardonner et à tout oublier. Ça se lisait sur son visage : il avait juste besoin d'une réponse négative. Il m'épouserait si je prononçais ce petit mot. Une seule syllabe.

– Oui.

Il a retenu son souffle. Nous nous sommes dévisagés longuement, puis il a courbé la tête. Je me suis approchée de lui pour réduire la distance entre nous.

– Je crois... je crois que je l'aimerai toujours un peu. Il restera toujours dans mon coeur. Mais ce n'est pas lui que je choisis. C'est toi que je choisis, Jeremiah.

Toute ma vie j'avais eu l'impression de perdre ma liberté dès que Conrad entrait dans l'équation. À présent je savais que c'était faux. J'avais le choix. Je choisissais de m'éloigner de lui, ici et maintenant. Je choisissais Jeremiah. Je choisissais celui qui ne me laisserait jamais tomber.

Il gardait la tête baissée. En silence je l'ai imploré de me regarder, de me croire encore une fois. Il a fini par la redresser.

– Ça ne me suffit pas. Je ne veux pas seulement une part de toi. Je veux la totalité.

Mes yeux se sont embués de larmes. Il s'est dirigé vers la commode pour prendre la lettre de Susannah.

– Tu ne l'as pas encore ouverte.

– Je n'étais même pas sûre que tu reviendrais !

Il a promené ses doigts sur son pourtour, sans la quitter des yeux.

– J'en ai eu une, aussi. Sauf qu'elle ne m'était pas destinée. C'était celle de Rad. Ma mère a dû s'emmêler les pinceaux. Elle lui disait... elle disait qu'elle ne l'avait vu amoureux qu'une seule fois dans sa vie. De toi.

Il a rencontré mon regard avant de poursuivre :

– Je ne me placerai pas sur votre route. Je refuse de te servir d'excuse. Tu dois régler ça toute seule, sinon tu ne seras jamais capable de le laisser partir.

– Je l'ai déjà fait, ai-je chuchoté.

– Non, pas du tout. Le pire, c'est que je le savais et que je t'ai quand même demandé de m'épouser. Alors je suppose que j'ai aussi ma part de responsabilité, non ?

– Non.

Il ne m'entendait pas ; il a poursuivi :

– Il t'abandonnera, parce qu'il est comme ça. C'est dans sa nature.

Ces mots me hanteraient le restant de ma vie. Tout ce que Jeremiah m'a dit ce jour-là, le jour de notre mariage, m'habiterait. Je me rappellerais toujours les mots exacts et son expression au moment de les prononcer. La pitié et l'amertume. Je me haïssais d'être celle qui l'avait rendu amer – c'était un sentiment qu'il ignorait jusque-là.

J'ai posé ma paume sur sa joue. Il aurait pu écarter ma main, il aurait pu avoir un mouvement de recul. Il n'en a rien fait. Cette minuscule chose m'a appris ce que j'avais besoin de savoir : Jer' restait Jer' et rien ne pourrait changer ça.

– Je t'aime toujours, a-t-il dit.

À son intonation, j'ai compris que si je le désirais, il m'épouserait. En dépit de tout ce qui s'était passé.

Il arrive à chacun de vivre des moments cruciaux sans s'en rendre compte. Avec le recul, on peut observer : « Ce jour-là, ma vie a changé pour toujours », « Ce jour-là, je me suis retrouvé à un carrefour et je ne m'en suis pas aperçu. » À l'inverse, on a parfois conscience du poids de certaines décisions. On sait que, quoi qu'on fasse, il y aura des conséquences. Que sa vie peut prendre une direction ou l'autre.

C'était l'un de ces moments-là. Un moment capital. Il n'y en a jamais eu de plus crucial.

Finalement, il n'y a pas eu de pluie ce jour-là. Les copains de Jeremiah et mon frère avaient déménagé les tables, les chaises et les vases pour rien.

L'absence de mauvais temps n'a pas été la seule surprise de cette journée : Jeremiah et moi ne nous sommes pas mariés. Ça n'aurait pas été bien. Pour aucun de nous deux. Parfois je me demande si nous ne nous étions pas précipités dans ce projet de mariage pour nous prouver quelque chose, l'un à l'autre, ou peut-être même à nous-mêmes. Mais alors je me dis que non, que notre amour était sincère. Nous avons les meilleures intentions du monde. Simplement ça n'était pas écrit ainsi. Pour nous.

Quelques années plus tard

Ma si chère Belly,

À cet instant précis, je t'imagine le jour de ton mariage, rayonnante et ravissante, la plus jolie mariée qu'on ait jamais vue. Je te vois dans la trentaine, une jeune femme

qui a vécu des tas d'aventures et d'histoires d'amour. Je te vois au bras d'un homme solide et fiable et fort, un homme au regard doux. Je suis convaincue que ton futur époux est merveilleux, même s'il ne porte peut-être pas le nom de Fisher. Ah !

Tu sais que je ne t'aimerais pas davantage si tu étais issue de ma propre chair. Ma Belly. Ma fille de coeur. Te regarder grandir a été une des grandes joies de ma vie. Ma Belly qui avait tant de rêves... un chaton que tu pourrais appeler Margaret, des patins à roulettes arc-en-ciel, du bain moussant comestible ! Un garçon qui t'embrasserait comme Rhett embrassait Scarlett. J'espère que tu l'as trouvé, ma chérie.

Sois heureuse. Soyez bons l'un envers l'autre.

Avec tout mon amour, pour toujours,

Susannah

Oh, Susannah ! Si tu pouvais nous voir...

Tu avais raison, à deux ou trois détails près. Je n'ai pas encore trente ans, mais vingt-trois, presque vingt-quatre. Après notre rupture, Jeremiah est retourné vivre dans sa fraternité et je me suis finalement installée avec Anika. J'ai passé ma troisième année d'université à l'étranger. En Espagne, où j'ai vécu des tas et des tas d'aventures.

C'est là-bas qu'il m'a envoyé sa première lettre. Une vraie, manuscrite, pas un mail.

Je ne lui ai pas répondu, pas immédiatement ; d'autres ont suivi, une par mois.

Quand je l'ai revu, une autre année s'était écoulée : c'était le jour de la remise de mon diplôme. J'ai tout de suite su.

Mon futur époux est gentil, bon et fort, tel que tu l'imaginais. En revanche, il ne m'embrasse pas comme Rhett embrassait Scarlett. Il m'embrasse mieux encore. Et tu avais vu juste sur un autre point. Il porte le nom de Fisher.

J'ai choisi ma robe avec ma mère – blanc cassé, avec des manches bouffantes en

dentelle et le dos dénudé. Mes cheveux, que nous avons passé une heure à fixer, s'échappent déjà de mon chignon sur le côté, et de longues mèches humides me tombent dans les yeux tandis que nous courons vers la voiture sous une pluie battante. Il y a des ballons tout autour de nous. Je suis pieds nus et je me protège la tête avec sa veste grise. Il a les mains prises par mes chaussures à talons (d'une hauteur très raisonnable !). Il me précède pour ouvrir la portière.

Nous venons de nous dire oui.

– Tu es sûre ? me demande-t-il.

– Non, dis-je en montant.

Tout le monde nous attendra dans la salle. Nous ne devrions pas les faire attendre.

En même temps, ils ne risquent pas de commencer en notre absence, c'est à nous d'ouvrir le bal. Sur *Stay*, de Maurice Williams et les Zodiacs.

Par la vitre j'aperçois Jer', de l'autre côté de la pelouse. Il a un bras passé autour des épaules de sa cavalière, et nos regards se croisent. Il m'adresse un petit signe de la main. Je le lui rends avant de lui envoyer un baiser. Il me sourit puis se tourne vers sa compagne.

Conrad se glisse derrière le volant. Sa chemise blanche est tellement mouillée que je vois sa peau à travers. Il tremble. Il me prend la main, entrelace nos doigts et les porte à ses lèvres.

– Alors allons-y. On est déjà trempés de toute façon.

Il met le contact et nous démarrons. Direction l'océan. Nous ne nous lâchons pas la main du trajet. La plage étant déserte, nous nous garons directement sur le sable. Il continue à pleuvoir des trombes. Je sors de la voiture, remonte ma jupe et lance :

– Prêt ?

Il roule le bas de son pantalon, puis me saisit la main.

– Prêt.

Nous courons vers l'eau, ralentis par le sable, hurlant et criant tels des gamins. À la dernière seconde, il me soulève dans ses bras comme si nous allions franchir le seuil de notre maison.

– Je te préviens, si tu as l'intention de faire un lancer de Belly, tu plonges avec moi, lui dis-je, les bras noués autour de son cou.

– Je te suivrai n'importe où, rétorque-t-il en pénétrant dans l'océan.

C'est notre commencement, le moment où l'histoire devient réalité. Nous sommes mariés. Nous sommes l'infini. Conrad et moi. Le premier garçon à m'avoir fait danser un slow, le premier à m'avoir fait pleurer. Conrad, mon premier amour.

Bonus

Les lettres de Conrad

Même maintenant, après toutes ces années, il m'arrive encore de lire les lettres que Conrad m'a envoyées quand j'étudiais en Espagne. Une fois de temps en temps, je les prends toutes, m'assieds et lis chacune d'elles. Je les connais toutes par coeur, mais elles me touchent toujours, elles me font ressentir toutes les émotions de ces moments à nouveau... De penser à cette période où nous étions très jeunes et très éloignés l'un de l'autre, et que malgré tout, nous retrouvions encore le chemin pour aller vers l'autre.

Chère Belly,

Tout d'abord, je ne sais même pas si je devrais t'écrire, si cela est permis. J'espère que c'est permis. J'espère que tu ne jetteras pas ceci sans même ouvrir la boîte, parce que si tu le fais, tu laisseras passer quelque chose de très important. Eh bien, quelque chose qui était autrefois très important. Pour toi.

Je passé chez toi pour réparer l'ordinateur de ta mère. Je suis allé dans ta chambre

pour utiliser l'imprimante et j'ai vu Diabolo Menthe assis sur l'étagère, semblant incroyablement pathétique. Tu te souviens de lui ? L'ours blanc qui porte des lunettes et une écharpe très élégante ? Je l'ai gagné pour toi au lancer des anneaux. Tu te souviens comment tu avais l'habitude de passer devant ce jeu et regarder fixement les ours blancs parce que tu en voulais tellement un ? J'ai probablement dépensé trente ou quarante dollars pour essayer de gagner ce foutu ours.

Apparemment, tu n'as pas tenu compte de ce fait quand tu l'as laissé derrière. Il se sent perdu sans toi. Je suis sérieux, c'est ce qu'il m'a dit. Pathétique, n'est-ce pas ? Alors, le voilà. Sois gentille avec lui, veux tu ?

Conrad

Chère Belly,

C'est bizarre de t'écrire comme ça. Je pense que la dernière fois que j'ai écrit une lettre à quelqu'un, c'était une carte de remerciements pour ma grand-mère. Pour m'avoir donné de l'argent pour l'obtention de mon diplôme. Je pense. Ma mère était accro aux cartes de remerciements. Oh, à propos, tu es la bienvenue pour Diabolo Menthe. Laurel m'a dit que tu as dit merci. Wow, j'espérais une carte de remerciement, mais je suppose que nous ne pouvons pas tous être aussi polis que moi. Haha.

Je devrais travailler sur ma chimie, mais je préfère te parler. Laurel dit que ton espagnol s'améliore. Elle m'a dit que tu t'étais perdue l'autre jour en essayant d'aller t'acheter des bonbons sûrs. Des bonbons sûrs ? Vraiment ? Tu es trop adulte pour Diabolo Menthe, mais pas pour des bonbons sûrs, hein ?

Voici le plus grand sac que j'ai pu trouver. C'est le format économique. La prochaine fois que je te vois, je suis sûr que tu seras édentée. Mais heureuse. J'espère vraiment que tu es heureuse.

Conrad

Chère Belly,

Jusqu'à présent, je t'ai écrit deux lettres et tu m'en as écrit, eh bien, aucune... ce qui est excellent. Allez ce n'est rien, et n'hésite pas à ne pas m'écrire en retour.

Sérieusement, ne te sens pas obligée à quoi que ce soit. Même si je t'ai envoyé deux lettres écrites à la main et deux cadeaux. Mais sérieusement, ne me réponds pas. Je suis sérieux. C'est mieux ainsi. J'aime entendre les nouvelles données par Laurel.

En parlant de nouvelles, elle m'a dit que tu as rencontré un mec espagnol nommé Benito, et qu'il utilise un scooter comme moyen de transport. Vraiment, Belly ? Un gars nommé Benito avec un scooter ? Il porte probablement un pantalon en cuir et a une longue queue-de-cheval filandreuse. Je ne veux même pas le savoir. Ne me dis rien. Il ressemble probablement à un mannequin, pèse 100 livres et t'écris de la poésie en espagnol. Je ne sais pas ce que tu vois dans un gars comme ça, mais je ne sais pas ce que tu as vu en moi non plus, alors je suppose que les goûts ne se discutent pas, n'est-ce-pas ?

N'oublie pas, ne me réponds pas.

Conrad

Chère Belly,

Tu ne m'as pas répondu. J'ai pensé à coup sûr que toi, toi qui avais l'habitude de faire le contraire de ce qu'on te dit, tu allais me répondre. Mais maintenant, tu sembles... sage. Actuellement, je ne suis pas en train de me rappeler ce moment quand tu as essayé de préparer le contenu d'une boîte de pommes de terre au gratin et que tu as oublié de mettre le fromage ?

En parlant de pommes de terre au gratin, ta mère en a préparé pour Thanksgiving.

Laurel nous a invités à dîner : mon père, Jer' et moi. Je n'étais pas si sûr si Jer'

viendrait, mais il est venu. C'était étrange comme l'enfer. Mais alors, Steven a mis la chaîne sur le football et nous nous sommes tous assis pour le regarder et c'était mieux ainsi. Pendant la soirée, Jer' m'a demandé si j'avais reçu des nouvelles de toi et j'ai dit non. Il a dit que vous aviez chatté en ligne l'autre soir. Il a dit que tu t'es fait couper les cheveux plus courts et que cela te fait paraître plus vieille, plus mature.

Alors Laurel nous a montré des photos de quand elle est allée te visiter. Je veux y aller un jour. J'ai entendu dire que tu ne traînais plus avec ce gars, Benito. Ne va pas dire que je ne t'ai pas prévenue...

À propos, tu as bonne mine. Tes cheveux. Je ne pense pas qu'ils te font paraître plus vieille. Plus jeune, plutôt.

Je pourrais aussi bien être complètement honnête ici, parce que qui sait si tu lis ceci... tu pourrais avoir jeté cette lettre sans l'ouvrir, ce qui est ton droit. Mais j'irai en avant et te le dirai : ça m'a tué un peu que Jer' t'a vue, t'a parlé.

Mais je ne pense pas qu'il me déteste encore, ce qui est la chose la plus importante. Aussi, au cas où je n'ai pas précisé. Je pense beaucoup à toi. Tu es à peu près tout ce que je pense. Juste pour que ce soit clair.

Conrad

Chère Belly,

C'est Noël ici. Je suppose que c'est Noël là où tu es aussi. Je suis allé à la maison de Cousins pendant quelques jours. Je n'arrêtais pas de penser que si je me retournais, je verrais ton visage marqué de bretzels au chocolat, ou te voir arriver dans le salon dans ces horribles pantalons de pyjama avec des guis dessus. Je parie que c'est ma mère qui te les a achetés. Elle avait l'habitude d'acheter, à moi et Jer', des chandails semblables à Noël. Il y a un horrible portrait de famille de nous tous avec des noeuds papillon de rennes rouges. C'est essentiellement d'une tache sur l'humanité. Je l'ai

caché dans le grenier, une nuit, et personne ne l'a plus revu depuis. Si tu as été une très bonne fille cette année, peut-être que je te le montrerai quand tu reviendras.

Mon cadeau pour toi.

Tu sais ce que tu pourrais me donner ? Une lettre en retour. Merde, je prendrai même une carte postale. Ou un e-mail. N'importe quoi. Je veux recevoir des nouvelles de toi.

Je veux savoir comment tu vas, ce que tu fais.

Quand tu recevras ceci, Noël sera passé – j'espère que c'était un agréable Joyeux Noël, Belly. Tu te souviens de l'année dernière ? Toi et moi à la maison d'été ? Le meilleur Noël de ma vie.

Avec amour,

Conrad

Cher Conrad,

Quand je rentrerai à la maison au printemps prochain, tu feras mieux de me montrer ce portrait de famille. Ne t'avise pas d'essayer de t'en sortir. Oh, et je le prendrai avec moi, puisque c'est mon cadeau. Et oui, je me souviens. Bien sûr que je me souviens.

Ç'a été aussi mon meilleur Noël, aussi.

Réponds-moi bientôt,

Belly

Pendant des années, il l'a gardée dans son portefeuille, froissée en un million de petits plis. Il a dit qu'elle lui a permis de continuer. Garder espoir. Il a dit qu'il voulait la garder avec lui pour toujours, mais je lui ai dit que nous devrions garder ces lettres ensemble, là où elles doivent être. Et il m'a vraiment montré le portrait de famille. Il est accroché dans notre salon.